

LE MONSTRE DU LOCH NESS ; ENTRE SCIENCE ET FOLKLORE

THESE
pour obtenir le grade de
DOCTEUR VETERINAIRE

DIPLOME D'ETAT

*présentée et soutenue publiquement en 2002
devant l'Université Paul-Sabatier de Toulouse*

par

Nicolas, Paul, Pierre FAIRISE
Né, le 23 janvier 1976 à AVIGNON (Vaucluse)

Directeur de thèse : **M. le Professeur Guy BODIN**

JURY

PRESIDENT :
M. Henri DABERNAT

Professeur à l'Université Paul-Sabatier de TOULOUSE

ASSESEUR :
M. Guy BODIN
M. Hervé BRUGERE

Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE
Maître de Conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE

LE MONSTRE DU LOCH NESS ; ENTRE SCIENCE
ET FOLKLORE

6608-2002-016



Partie 1/3

Nicolas FAIRISE

THESE DE DOCTORAT VETERINAIRE

Sujet : Le monstre du loch Ness ; entre science et folklore

A notre jury de thèse :

Monsieur le Professeur DABERNAT

Professeur à l'Université Paul Sabatier de Toulouse

Praticien hospitalier

Qui nous a fait l'honneur d'accepter de présider notre jury.

Hommage respectueux et sincères remerciements.

Monsieur le Professeur BODIN ROZAT DE MANDRES NEGRE

Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Pathologie générale, microbiologie et immunologie

Qui nous a fait le plaisir et l'honneur d'accepter ce sujet de thèse.

Pour sa patience, sa confiance et sa bienveillance si précieuses ;

Qu'il daigne trouver ici l'expression de notre gratitude et de notre considération.

Monsieur BRUGERE

Maître de Conférences

De l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Sincères et amicaux remerciements pour son dynamisme, son soutien et sa gentillesse.

A tous ceux qui ont attendu cette thèse... La voici.

*A mes parents, qui ont toujours été là pour moi.
Ce modeste travail leur est tout particulièrement dédié.
Avec toute mon affection.*

A Roland et Fabienne, très affectueusement.

*A mes amis, notamment Caroline, Anne et Charlotte
Sans qui la vie serait assurément plus terne.
Ainsi qu'aux autres qui se reconnaîtront...*

*A mes collègues et néanmoins amis
Pour leur patience et leur soutien de tous les jours.*

Et plus généralement, à tous ceux qui ont su garder une âme d'enfant...

<u>INTRODUCTION</u>	11
<u>I/ PRÉSENTATION DU LOCH NESS</u>	13
1.1- <u>Le loch Ness au sein des <i>Highlands</i></u>	13
1.2- <u>Données géophysiques</u>	15
a – Généralités	15
b – Historique de la formation du lac	16
1.3- <u>Données thermiques et biologiques</u>	17
a – Données thermiques et conséquences trophiques	17
b – Aperçu de la flore et de la faune du loch Ness	18
➤ Phytoplancton	18
➤ Zooplancton	19
- <i>espèces benthiques littorales et sub-littorales</i>	19
- <i>espèces benthiques abyssales</i>	20
➤ Ichtyologie	20
- <i>espèces littorales</i>	21
- <i>espèces pélagiques</i>	22
- <i>espèces abyssales</i>	22
<u>II/ CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DU MONSTRE</u>	25
2.1- <u>Avant 1933 : incertitudes et spéculations</u>	25
2.2- <u>Les années 1933 et 1934 : l'effervescence</u>	28
2.3- <u>De 1935 à 1949 : le monstre vit de sa notoriété</u>	35
2.4- <u>Les années cinquante : un regain d'intérêt</u>	36
2.5- <u>De 1960 à 1975 : de nouvelles « preuves » prometteuses</u>	38

<u>III/ LES PREUVES ALLÉGUÉES DE L'EXISTENCE DU MONSTRE</u>	46
3.1- <u>Les témoignages visuels</u>	47
a – Un « témoignage » légendaire	47
b – Les observations célèbres du XXIème siècle	51
3.2- <u>Les photographies</u>	57
a – Les photographies de surface	57
b – Les photographies sous-marines	71
➤ les principaux acteurs : Robert Rines et l'A.S.A.	71
➤ les investigations de 1972	72
➤ les investigations de 1975	74
3.3- <u>Les films</u>	80
3.4- <u>Les contacts établis par sonar</u>	85
<u>IV/ LA RÉALITÉ ÉCONOMIQUE DE « NESSIE »</u>	94
4.1- <u>Une rétrospective du tourisme au loch Ness</u>	95
4.2- <u>Le tourisme au loch Ness aujourd'hui</u>	99
<u>V/ APPROCHES ET THÉORISATIONS DIVERSES FACE À L'INVISIBLE</u>	105
5.1- <u>Les génies aquatiques de l'Ecosse des légendes</u>	106
5.2- <u>Folklore, naturalisme modéré et naturalisme radical</u>	110
a – Le naturalisme modéré	110
b – Le naturalisme radical et la naissance du <i>Nessie</i> moderne	112
5.3- <u>« Nessie », la science et l'imaginaire des hommes</u>	120

<u>CONCLUSION</u>	<i>125</i>
<u>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET FILMIQUES</u>	<i>127</i>
<u>ILLUSTRATIONS</u>	<i>135</i>

INTRODUCTION

Bien au-delà des frontières de l'Ecosse, le monstre du loch Ness a trouvé sa place dans les cultures du monde entier. Véritable mythe moderne, il évoque en effet quelque chose pour chacun d'entre nous : une créature mystérieuse, la sympathique mascotte écossaise *Nessie*, une farce zoologique, un survivant de la préhistoire, une attraction voire une invention touristique, un support publicitaire et bien d'autres choses encore. Au cours de son histoire relativement courte, le monstre a sans doute été tout cela, successivement voire simultanément. En tout état de cause, le monstre du loch Ness aura constitué l'objet de débat le plus médiatisé de toute l'histoire de la zoologie du XXI^{ème} siècle.

Alors que le siècle qui a vu naître *Nessie* s'éloigne petit à petit, cette modeste étude tente de faire un point sur ce qu'il conviendra d'appeler « l'affaire du loch Ness ». Ainsi, après avoir en quelque sorte présenté le lac lui-même, nous retracerons l'histoire du monstre, fascinante et riche en controverses. Nous nous pencherons ensuite sur les plus fameux témoignages et preuves allégués de l'existence du monstre, à défaut d'en faire une étude exhaustive. Puis nous verrons que, si la créature du loch Ness est à ce jour toujours hypothétique, elle n'en est pas moins une réalité économique certaine pour les riverains du lac voire pour l'ensemble des *Highlands*. Enfin, le temps sera venu de s'interroger sur les raisons qui ont fait que c'est dans ce lac – et non dans un autre – que le monstre le plus célèbre du siècle dernier a élu domicile. Nous verrons ainsi que divers facteurs, folkloriques, culturels ou scientifiques, ont incontestablement favorisé la médiatisation sans précédent de ce grand lac des *Highlands*.

I/ PRESENTATION DU LOCH NESS

Le loch Ness est devenu célèbre dans le monde entier en tant qu'antre allégué d'un monstre hypothétique depuis le début des années trente. Toutefois, que cela soit vrai ou non, ce lac présente indéniablement quelques particularités, physiques notamment, qui en font, en lui-même, un sujet d'intérêt voire de fascination pour certains.

Il ne s'agit bien évidemment pas ici d'effectuer une étude exhaustive des différents paramètres (géophysiques, hydrologiques, biologiques ou écologiques, *etc.*) pouvant décrire le loch Ness et son environnement. Nous tenterons plus modestement de camper le décor de ce qui demeurera pour certains l'une des grandes énigmes zoologiques du XXI^{ème} siècle et, pour d'autres, la mascarade la plus médiatisée de tous les temps.

Au-delà de ces considérations excessives, nous tenterons dans les pages qui suivent de donner simplement au lecteur des éléments pouvant s'avérer utiles pour la compréhension de la suite de l'étude.

1.1- Le loch Ness au sein des *Highlands*

Le loch Ness se situe dans les *Highlands* (en français « Hautes Terres »), partie septentrionale et montagneuse de l'Ecosse, encore relativement sauvage en bien des endroits.

Le célèbre lac s'inscrit dans la *Great Glen*, une longue vallée formée par une faille géologique encore active, orientée selon un axe sud-ouest / nord-est et traversant l'Ecosse de l'océan Atlantique à la mer du Nord (*cf. figure n° 1*). La *Great Glen* abrite trois lacs fusiformes : le loch Lochy au sud-ouest, le loch Oich au centre et le loch Ness au nord, ce dernier étant relié à la mer par la rivière Ness, qui se jette dans la mer du Nord au niveau de l'estuaire de Moray. (*cf. carte n° 1*)

A une dizaine de kilomètres environ de la pointe nord du lac se trouve Inverness, capitale des *Highlands*. Peuplée d'environ trente-cinq mille habitants, cette ville bâtie le long de la rivière Ness n'est située qu'à quelques kilomètres de la mer du Nord.

Les *Highlands* restèrent longtemps une région isolée au sein de la Grande-Bretagne. En particulier, la majeure partie de la rive nord du loch Ness demeura difficile d'accès – du moins par voie terrestre – jusqu'en 1933, date à laquelle fut ouverte au public une nouvelle route du nom de A82. Cet axe de circulation, reliant Glasgow à Inverness *via* Fort William, constitue une des deux artères principales desservant les *Highlands*. Entre les villes de Fort Augustus et d'Inverness la route, creusée dans la paroi rocheuse qui plonge abruptement dans le loch Ness, longe de près la rive nord du lac et ne s'en écarte que pour traverser les villages de Drumnadrochit et d'Invermoriston. Quant à la rive sud, son accès demeure encore aujourd'hui moins aisé. En effet, de ce côté-ci du lac, la route reste assez éloignée de la rive sur environ la moitié de sa longueur, et ne la rejoint qu'à partir du village de Foyers. Ce dernier axe fut construit vers 1730 par le général Wade, afin de relier les forts militaires de la *Great Glen* à l'époque de l'insurrection écossaise jacobite contre l'occupant anglais (3). (*cf. carte n° 2*)

Par ailleurs, les trois lacs de la vallée communiquent par le canal calédonien, ouvrage remarquable permettant aux bateaux de naviguer de la mer du Nord à l'océan Atlantique, soit sur une distance de quatre-vingt dix-sept kilomètres. Cet axe de navigation, fut construit au XIX^{ème} siècle par l'ingénieur écossais Thomas Telford (1757-1834). En pleine Révolution Industrielle, cet ouvrage monumental força l'admiration des uns tandis que d'autres se lamentaient sur la tranquillité perdue des *Highlands*. Ainsi fut-il considéré par le poète anglais Robert Southey (1774-1843), contemporain de Telford, comme « la plus grande œuvre d'art de Grande-Bretagne ». (30, p. 167)

1.2- Données géophysiques

a – Généralités

Indépendamment de la légende qui lui est désormais attachée, le loch Ness détient indéniablement un certain nombre de records.

Ainsi, le célèbre lac écossais constitue le plus important réservoir d'eau douce des Îles Britanniques. Son volume est en effet estimé à environ 7,5 milliards de mètres cubes, dépassant ainsi celui de tous les lacs et étangs d'Angleterre et du Pays de Galles réunis (2).

En outre, le loch Ness est également le troisième lac d'Europe par sa profondeur (13, p. 45). Celle-ci atteint par endroits deux cent trente mètres, ce qui excède de loin la profondeur des fonds marins alentours. Parmi tous les lacs que compte la Grande-Bretagne, seul le loch Morar – également situé en Écosse – présente une profondeur supérieure à celle du loch Ness (trois cents vingt mètres). Pourtant, c'est ce dernier qui possède la plus grande profondeur moyenne avec ses cent trente-deux mètres (1). On considère d'ailleurs que le loch Ness présente une profondeur supérieure à cent cinquante mètres sur environ la moitié de sa surface, dont plus du quart dissimule des abysses profondes de plus de deux cent mètres.

Long de 38,4 kilomètres et large de 1,6 kilomètres en moyenne, le loch Ness est de loin le plus long des trois lacs qu'abrite la *Great Glen*. En outre, il recouvre la considérable superficie de cinquante-sept kilomètres carrés. (3).

Le bassin du loch Ness, en forme de « U », est d'une remarquable régularité et présente des pentes raides rejoignant un fond plat. Ce lit plat, recouvert de sédiments, n'est interrompu qu'au niveau de l'embouchure de la rivière Foyers par une remontée qui divise le lac en deux bassins de deux cent vingt mètres de profondeur (1).

D'autre part, le loch Ness est alimenté par sept rivières et une quarantaine de ruisseaux (3). Seule la rivière Ness, à l'extrémité nord en direction d'Inverness, permet l'écoulement des eaux du lac jusqu'à la mer du Nord. L'aire de drainage du lac couvre l'importante surface de mille sept cent soixante-quinze kilomètres carrés (1). Il convient d'ailleurs de remarquer que les rivières et les ruisseaux de montagne qui alimentent le loch Ness y charrient une grande quantité de tourbe. Celle-ci reste en suspension dans l'eau et la rend très trouble, si bien que la visibilité est nulle dès neuf mètres de profondeur environ. Toute entreprise de photographie sous-marine est, de fait, rendue extrêmement difficile voire franchement impossible. (5)

Enfin, les eaux du loch Ness sont réparties en trois zones : une vaste zone pélagique, une zone littorale à sub-littorale étroite et une zone profonde (8). Les principales caractéristiques du biotope qu'offre chacune de ces zones seront évoquées ultérieurement.

b – Historique de la formation du lac

La faille tectonique de la *Great Glen* est vieille de trois cents millions d'années. Elle fut longtemps comblée par la glace, durant les périodes de glaciation qui se succédèrent jusqu'à il y a environ douze milles ans. C'est alors que la fonte de l'énorme glacier, qui s'étendait jusqu'à l'estuaire de Moray, forma le loch Ness tel que nous le connaissons aujourd'hui. L'eau résultante rehaussa le niveau de la mer et les terres, libérées du fardeau du glacier, s'élevèrent pour amener la surface du lac à son altitude actuelle de seize mètres. L'ancien glacier a également érodé les parois du lac, ce qui contribue notamment à expliquer la forme de son bassin et sa grande profondeur. (1 ; 4)

Le fond du lac est remarquablement plat et lisse, constituant une véritable plaine abyssale qui contraste avec les abruptes parois rocheuses (1). Ce fond est recouvert d'une couche sombre de sédiments de 7,5 mètres d'épaisseur, sous laquelle on trouve une strate argileuse qui n'a pas encore été explorée. Ainsi la profondeur réelle de l'assise rocheuse du loch Ness pourrait être bien plus grande que ce qui a été mesuré à ce jour (4). Les sédiments présents au fond du loch Ness sont constitués d'une matrice d'origine à la fois organique et inorganique, la proportion de sédiments organiques tendant à augmenter avec la profondeur. (1 ; 6)

Des extractions de sédiments par carottage ont été effectuées et il semble qu'aucune preuve d'une intrusion marine dans le loch Ness n'ait été établie à ce jour. Ceci infirme totalement l'hypothèse soutenue par certains ardents défenseurs de la thèse de l'existence d'une créature marine emprisonnée dans les terres, suite à une période de communication entre le lac et la mer due à la fonte des glaces. (1)

En outre, il convient de noter de la même façon que les spéculations sur l'éventuelle présence d'anciennes constructions submergées, selon certaines légendes locales, ne trouvent aucun fondement scientifique puisque rien ne prouve que le niveau du lac a pu être sensiblement plus bas dans le passé. De même n'existe-t-il aucune preuve de l'existence de

cavernes immergées ou de galeries souterraines, ce qui infirme ici encore certains arguments avancés en faveur de l'existence du monstre du loch Ness, que nous examinerons plus loin.

(1)

1.3- Données thermiques et biologiques

a – Données thermiques et conséquences trophiques

Le loch Ness est connu pour ne jamais geler en hiver. En effet, la température de cette énorme étendue d'eau ne descend pas au-dessous de 5°C en saison hivernale. Aucune inversion de la stratification thermique n'est alors observée et la température des zones les plus profondes du lac ne varie que de quelques degrés entre l'été et l'hiver (1 ; 2).

Cette stabilité thermique du loch Ness étend son influence à toute la zone entourant ses rives. Ainsi, la libération hivernale de chaleur par le lac empêche généralement la neige ou la glace de se maintenir très longtemps dans les zones riveraines. Cependant le lac est malgré tout assez froid et, si l'on considère son écologie, on constate que nombre des espèces qui le peuplent sont des vestiges des périodes de glaciation.

En été on assiste, à l'instar d'autres lacs de zones tempérées, à l'apparition d'une stratification thermique se traduisant par la mise en place d'une couche supérieure chaude moins dense (l'épilimnion), séparée d'une couche froide plus profonde (l'hypolimnion) par une zone de changement thermique rapide (le thermocline). La photosynthèse se limite alors à l'épilimnion et les substances nutritives se raréfiant dans cette strate ne pourront être renouvelées qu'à partir de l'hypolimnion lors du brassage hivernal suivant.

Dans les lacs eutrophes, plus riches, l'abondante matière organique produite en surface descend ensuite dans l'hypolimnion et provoque, en se dégradant, la désoxygénation de cette strate, au détriment de la vie lacustre des profondeurs. Mais dans le cas de lacs profonds et oligotrophes tel le loch Ness, ce phénomène ne s'observe pas en raison de la pauvreté initiale de l'épilimnion en matière organique, ce qui ne cause ainsi aucun « étouffement » ultérieur du vaste hypolimnion. Le taux de saturation en oxygène de ce dernier demeure en effet supérieur à 80%.

La nature oligotrophe du loch Ness offre donc l'avantage d'une certaine stabilité en compensation d'une faible productivité en terme de biomasse. Il échappe ainsi aux pics et effondrements saisonniers que connaissent les eaux plus productives et l'on peut en outre observer une diversité biologique jusque dans ses zones les plus profondes (1).

b – Aperçu de la flore et de la faune du loch Ness

➤ Phytoplancton

Comme nous l'avons vu précédemment, la productivité primaire du loch Ness est faible, la photosynthèse connaissant d'importants facteurs limitants.

Ainsi, la latitude élevée et les nuages fréquents réduisent la période d'ensoleillement, ce qui limite la saison de production à une courte période de l'année. De plus, la présence de tourbe en suspension charriée par les rivières avoisinantes augmente considérablement, comme nous l'avons vu, la turbidité des eaux du lac. Pour ces diverses raisons, la photosynthèse n'est donc possible que dans une mince zone éclairée en dessous de la surface.

Par ailleurs, l'aire de drainage du loch Ness couvre des sols rocheux durs et abrupts. Les rivières et ruisseaux à débit rapide alimentant le lac ne peuvent donc se charger de substances nutritives qu'en petites quantités.

Enfin, d'après les résultats d'une analyse chimique effectuée sur de l'eau prélevée au milieu du lac en face au château d'Urquhart, le pH varie de 6,20 à deux cent vingt mètres à 6,50 à dix mètres de profondeur (*cf. carte n°2*). Cette acidité relative des eaux du loch Ness tend à ralentir la dégradation bactérienne des particules organiques et, par conséquent, la libération de substances nutritives. (1)

Dans cet environnement relativement peu favorable à la photosynthèse, la population des diatomées est faible en comparaison à celles trouvées dans d'autres lacs (1). Au sein de la flore phytoplanctonique du loch Ness dominant les Chrysoflagellés (7). Les principales espèces phytoplanctoniques retrouvées dans le loch Ness sont *Asterionella formosa*, *Tabellaria* sp., *Kellicottia* sp., *Micrasterias* sp..

➤ Zooplancton

Les espèces zooplanctoniques du loch Ness semblent s'être adaptées à sa faible productivité primaire en restant d'une taille relativement faible et en produisant des œufs moins nombreux, mais plus gros que ceux de leurs congénères vivant dans des eaux plus riches (1).

Les espèces prédominantes dans les eaux du loch Ness sont les Copépodes *Diaptomus gracilis* et *Cyclops strenuus abyssorum*. Bien moins nombreux que ces derniers sont les Cladocères, consommateurs de phytoplancton, également isolés dans le lac. On peut ainsi notamment y trouver *Diaphanosoma brachyurum*, *Holopedium gibberum*, *Daphnia hyalina* et *Bosmina coregoni* (cette dernière espèce se retrouvant particulièrement à de grandes profondeurs). En outre, au sein du zooplancton vivent également des espèces prédatrices, de plus grande taille, comme *Polyphemus pediculus*, *Bythotrephes longimanus* et *Leptodora kindti* (1).

Par ailleurs, on peut observer certaines particularités dans la distribution spatio-temporelle du zooplancton dans les eaux du loch Ness. Celui-ci semble ainsi se concentrer au niveau du thermocline le jour et effectuer des migrations verticales vers la surface pendant la nuit. De considérables déplacements horizontaux surviennent également de façon périodique (1). Enfin, les espèces zooplanctoniques sont globalement plus nombreuses dans la partie méridionale du lac, avec des variations quantitatives interspécifiques : ainsi la fréquence de *Cyclops* sp. passe t-elle de 26% à 64%, tandis que celle de *Diaptomus* sp. diminue de 45% à 28% et *Bosmina* sp. de 8% à 2% lorsque l'on va du nord vers le sud du loch Ness. (8)

- *Espèces benthiques littorales et sub-littorales*

Les berges rocheuses et généralement abruptes du loch Ness n'offrent qu'un habitat restreint aux espèces benthiques, notamment en raison d'une grande exposition aux turbulences causées par les vagues. Par conséquent, la faune y est comparable à celle des ruisseaux à débit rapide, où les animaux doivent se cramponner à la roche pour ne pas être entraînés par le courant (1).

Une étude réalisée avec soin sur les animaux vivant dans les cinquante premiers centimètres d'eau du loch Ness a confirmé que la faune y était dominée par les nymphes

d'insectes. Ainsi, Plécoptères et Ephéméroptères représentent respectivement 30% et 18% des espèces recensées dans ce type de biotope (9). Mais on trouve également sur les bords du lac d'autres représentants de la faune benthique, tels que des Tricladidés, des vers Nématodes et Oligochètes, le Gastéropode *Lymnea peregra*, des Crustacés (*Asellus* sp., Ostracodes), des Acariens d'eau ainsi que des larves de Trichoptères et de Chironomidés. La présence de certaines espèces des genres *Nematomorpha* et de *Porifera* a en outre été mise en évidence dans la zone littorale du loch Ness.

D'autre part, la zone sub-littorale se trouve également restreinte par l'existence des parois abruptes du lac. Toutefois des prélèvements réalisés dans des couches de sédiments sablonneux dans les baies d'Urquhart et de Borlum, à des profondeurs allant de vingt à trente mètres, ont révélé la présence de diverses espèces parmi les groupes suivants : *Coelenterata*, *Tricladida*, *Nematomorpha*, *Bivalvia*, *Oligochaeta*, *Hydracarina*, *Ostracoda*, *Malacostraca* et *Chironomidae*.

Ces diverses espèces benthiques des zones littorales et sub-littorales, auxquelles il convient d'ajouter les insectes tombés ou posés à la surface de l'eau, constituent la principale source de nourriture des populations de poissons fréquentant les berges du loch Ness (1).

- *Espèces benthiques abyssales*

Il est fascinant de constater la surprenante diversité biologique qu'offre le fond du lac, à quelque deux cents mètres de profondeur. Une telle variété est en effet permise par un niveau élevé de saturation en oxygène (supérieur à 80%) dans un environnement où règnent une forte pression hydrostatique, une obscurité permanente ainsi que de basses températures oscillant autour d'une moyenne de 5,6°C. En outre le limon abyssal, fin et relativement riche, offre une stabilité protectrice considérable, contrastant avec la variabilité des conditions physiques qui règnent au niveau des berges rocheuses du lac.

Diverses techniques, quantitatives et qualitatives, ont permis d'enregistrer dans les fonds du loch Ness la présence de plus de trente espèces différentes, dont certaines cependant semblent constituer des rencontres fortuites. Une densité de population moyenne de deux cent quatre-vingt-quinze individus par mètre carré a pu être calculée dans les grands fonds du lac.

On peut ainsi distinguer une faune caractéristique des profondeurs, telle que des vers Oligochètes, des larves de Chironomidés et des mollusques bivalves (*Pisidium* sp.), avec une

nette prédominance des Ostracodes qui représentent à eux seuls 62,6% de la population abyssale. Au sein de cette faune, les prédateurs sont notamment *Procladius* sp. (Chironomidé) et le grand Copépode *Acanthocyclops viridis*. (8)

Nous pouvons donc constater globalement que les profondeurs constituent un refuge d'une part pour des espèces vestigiales de l'ère glaciaire et, d'autre part, pour une variété d'espèces que l'on peut largement rencontrer dans les eaux stagnantes mais qui sont inadaptées aux turbulences et à la pression de prédation rencontrées sur les berges du lac. (1)

➤ Ichtyologie

A la fin de la période de glaciation, les Salmonidés d'eau froide quittèrent la mer pour frayer en eau douce. Aujourd'hui le saumon (*Salmo salar*) et la truite de mer (*Salmo trutta*) remontent toujours la rivière Ness dans ce but. En outre, avec le temps et l'augmentation de la température marine, la truite brune (autre variété de *Salmo trutta*) et l'omble chevalier (*Salvelinus alpinus*) se sont mis à effectuer leur cycle biologique complet dans le loch Ness.

On trouve également d'autres espèces migrant de la mer vers le loch Ness, telles l'épinoche (*Gasterosteus aculeatus*), la lamproie (*Lampetra planeri*) et l'anguille (*Anguilla anguilla*). Notons que cette dernière espèce présente un cycle biologique inverse à celui des Salmonidés car elle grandit dans le lac, puis part frayer dans la mer des Sargasses.

Par ailleurs, les autres poissons recensés dans le loch Ness sont le brochet (*Esox lucius*) et le vairon (*Phoxinus phoxinus*), qui vivent exclusivement en eau douce. (1)

• *Espèces littorales*

Dans la zone littorale du loch Ness, la truite brune prédomine jusqu'à une profondeur d'environ vingt mètres, au-delà de laquelle elle est supplantée par l'omble chevalier. Les eaux peu profondes et abritées sont peuplées de vairons, d'épinoches et de jeunes saumons. En outre, si les anguilles vivent dans les fonds du lac, leur habitat s'étend largement le long des berges, en particulier en regard des embouchures des rivières.

Par ailleurs, les saumons longent les rives lors de leur migration avant d'aller frayer dans les rivières. Les jeunes passent ensuite leurs premières années dans le lac, puis le quittent pour se développer dans la mer et revenir enfin à l'état adulte, pesant alors jusqu'à vingt

kilogrammes. Il convient de souligner que la présence de saumons dans les eaux du loch Ness doit peu à la chaîne alimentaire de ce dernier, qui est en effet assez pauvre. (1)

- *Espèces pélagiques*

D'après des études hydroacoustiques, la grande majorité des poissons vivant dans la zone pélagique du loch Ness sont de très petite taille (8 ; 12).

Par ailleurs, bien que de telles études ait pu mettre en évidence la présence de poissons répartis dans tout le volume du lac, ils semblent se concentrer dans les quarante premiers mètres sous la surface (11). Ainsi, à une profondeur d'environ trente mètres, les eaux sont peuplées majoritairement d'ombles chevaliers qui se nourrissent de zooplancton de grande taille (*Daphnia* sp., *Leptodora* sp., *Bythotrephes* sp.) (1 ; 11). Plus près de la surface, on note la présence de truites brunes dont le régime alimentaire est proche de celui de l'omble. Toutefois on peut également trouver dans les eaux plus profondes une variété de truite brune piscivore et de plus grande taille. En outre, l'épinoche figure également parmi les résidents non négligeables de la zone pélagique du lac, en particulier dans le bassin sud. Il semblerait en revanche que les jeunes saumons et la lamproie ne constituent pas un élément majeur de la faune pélagique du loch Ness (8 ; 11).

- *Espèces abyssales*

En 1981, une expédition utilisant des caméras sous-marines avait noté la présence de poissons dans les grands fonds. L'année suivante, les trois premiers spécimens étaient remontés d'une profondeur de deux cent vingt mètres. Leur identification montra qu'il s'agissait d'ombles chevaliers (*Salvelinus alpinus*), que l'on ne trouve pas habituellement dans les grands fonds. Il est possible que ces poissons alternent vie en surface et plongées rapides jusqu'à de telles profondeurs (si l'on considère leur contenu digestif comme un révélateur du milieu dans lequel ils évoluent). En outre, il a été démontré qu'il existe deux variétés d'ombles dans le loch Rannoch, l'une pélagique et l'autre benthique, présentant des différences sur le plan génétique. Il semblerait qu'une variabilité comparable existe dans les eaux du loch Ness (1, 10). Enfin, on peut également trouver des lamproies (*Lampetra* sp.) dans les profondeurs du loch Ness. (8)

Aujourd'hui, chacun d'entre nous a déjà entendu parler du loch Ness. Cette popularité repose essentiellement sur le monstre hypothétique censé hanter ce lac écossais mais, en vérité, qui connaît vraiment cette immense étendue d'eau sous un autre jour, ses riverains mis à part ?

Le loch Ness ne s'inscrit pas seulement dans le cadre d'une nature pittoresque et sauvage, voire romantique et mystérieuse pour certains, il fait également partie d'une faille tectonique découpant littéralement les *Highlands* en deux. La taille et la profondeur impressionnantes de ce lac contribuent certainement à conférer un caractère mystérieux à ces eaux où règne l'obscurité. Méconnue pendant longtemps, l'écologie de ce grand lac oligotrophe a fait désormais l'objet d'importantes études, que l'on doit d'ailleurs en bonne partie à la recherche du fameux monstre.

L'étude préliminaire des points précédemment abordés devrait permettre de mieux appréhender la controverse dont ce lac est le théâtre et peut-être aussi, dans une certaine mesure, la fascination qu'un tel endroit peut exercer sur les hommes.

II/ CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DU MONSTRE

L'histoire du monstre du loch Ness est assez récente, puisqu'on peut raisonnablement considérer qu'elle débute avec des témoignages datant de 1933 qui déclenchèrent un des plus belles tempêtes médiatiques du XXI^{ème} siècle. Cependant, de nombreux ardents défenseurs de « *Nessie* » lui accordent une existence bien plus ancienne, se référant notamment à un épisode mythique où saint Columba, évangéliste des *Highlands* païennes au VI^{ème} siècle, aurait affronté une créature « monstrueuse » sur la rivière Ness.

Quelle que soit son origine reconnue, l'histoire du monstre du loch Ness a connu bien des rebondissements au cours du XXI^{ème} siècle.

Nous nous efforcerons ici d'évoquer à grands traits, le plus objectivement possible, ces sept décennies pendant lesquelles *Nessie* défraya bien souvent la chronique, mais connut parfois des périodes de relatif oubli. Pour une plus grande facilité de lecture, quelques dates significatives, inspirées notamment de la chronologie établie par le professeur Henry H. Bauer dans son ouvrage *The Enigma of Loch Ness* (14), ont été retenues afin de retracer cette histoire riche d'anecdotes. Bien qu'elles puissent paraître quelque peu arbitraires, elles définissent en effet différentes périodes dans cette « saga ».

2.1- Avant 1933 : incertitudes et spéculations

Comme nous le verrons plus en détail dans la suite de cette étude, les esprits de l'eau occupent une place importante dans la mythologie et le folklore écossais, ce qui semble assez naturel si l'on considère que l'on n'est jamais très loin en Ecosse d'une étendue d'eau...

Ces esprits, vestiges de l'animisme des anciens peuples calédoniens, prennent les traits de créatures aux définitions parfois imprécises, notamment d'animaux surnaturels capables de se métamorphoser en humains. L'origine animale de telles créatures est assez variée et ce sont chevaux, bovins ou phoques fantasmés que l'on retrouve respectivement dans les *kelpies*, *water-horses*, *water-bulls* ou *selkies*...

Parmi les créatures mythiques les plus récurrentes figurent les *kelpies* et les *water-horses*, chevaux surnaturels supposés vivre dans les rivières ou les lacs. Les légendes mettant

en scène ces animaux fabuleux se retrouvent dans toute l’Ecosse, et ne sont en aucun cas limitées au seul loch Ness.

C’est dans ce contexte de mythologie païenne peuplée d’animaux fabuleux que survient l’épisode mettant en scène saint Columba ou Columcill (« Colombe de l’Eglise »), un Irlandais appartenant à la famille royale des O’Neill. Le saint homme fut exilé en 563 dans l’île d’Iona, où il bâtit un monastère devant servir de « tête de pont » pour l’évangélisation de l’Ecosse. Columba mourut en 597 et son descendant collatéral Adamnan, héritier de l’abbaye, conta l’histoire du père fondateur dans sa *Vie de Saint Columba* écrite entre 685 et 689, soit près de cent ans après la mort du saint dont il célèbre les miracles. (32)

Ainsi, lors de son périple à travers les *Highlands* dans le but d’évangéliser les Pictes païens, saint Columba aurait rencontré dans la rivière Ness une « bête aquatique » (la fameuse « *aquatilis bestia* » d’Adamnan). Celle-ci aurait alors tenté d’attaquer un de ses compagnons mais se serait enfuie devant les imprécations du saint homme. Nous reviendrons ultérieurement plus en détail sur la valeur testimoniale qu’il convient d’accorder à ce récit ancien. (31)

Entre cet épisode et le XXI^{ème} siècle, très peu de témoignages ou d’anecdotes auraient été recensés au sujet de l’éventuelle présence d’une créature hors du commun dans le loch Ness. Sur ce point, il existe une certaine variabilité dans la littérature selon les différents auteurs qui se sont penchés sur le sujet, en fonction du degré respectif de scepticisme et de rigueur scientifique de chacun d’entre eux.

Ainsi, Nicholas Witchell, entre autres, fait allusion dans son livre *Le monstre du Loch Ness* (13) à d’anciennes anecdotes sur l’existence du monstre, postérieures à l’histoire mettant en scène saint Columba. Il apparaît toutefois que cet auteur s’est essentiellement appuyé sur des récits de tradition orale dont les sources sont inconnues, douteuses ou impossibles à vérifier. Certes, s’il a existé des témoignages écrits anciens, le temps passé ne facilite en rien le travail de recherche. Toutefois, dans le cadre d’une démarche la plus rigoureuse possible, on ne peut accorder de crédit sérieux à de telles affirmations invérifiables, *a fortiori* dans le cas du monstre du loch Ness où réalité et folklore se mélangent pour donner naissance à une zoologie pour le moins confuse.

Néanmoins, de nombreux ouvrages traitant du sujet font volontiers référence à un ouvrage datant de 1658, *Northern Memoirs* (16), écrit par un certain Richard Franck, soldat de l’armée de Cromwell aux prétentions littéraires et qui fut un temps cantonné dans les *Highlands*. On peut ainsi trouver dans ces mémoires le passage suivant : « Le célèbre *Lough Ness*, tant discoursé pour sa prétendue île flottante (...) ». Or Franck affirmait plus loin qu’il

ne s'agissait que d'une masse de végétation dérivant sur la surface du lac au gré du vent. A ce propos, Witchell cite d'ailleurs une histoire similaire au sujet du loch Lomond qui figurerait dans un atlas datant de 1653, sans toutefois en fournir les références bibliographiques exactes. (13)

Le fameux passage susmentionné des *Northern Memoirs* fut considéré par bien des auteurs comme un témoignage ancien - donc inestimable - évoquant les fameuses bosses visibles à la surface de l'eau que l'on attribue communément à *Nessie* dans l'imagerie contemporaine. Mais la référence à cette mystérieuse « île flottante » sur le loch Ness est pour le moins sujette à caution dans la mesure où, comme nous l'avons vu », l'auteur lui-même n'y voyait déjà à l'époque qu'un phénomène parfaitement explicable dans des *Highlands* encore fortement imprégnées de superstition.

Quoiqu'il en soit, lorsque le zoologue Thomas Pennant parcourut les *Highlands* en 1769, recueillant de nombreuses données qui trouvèrent place par la suite dans sa monumentale *British Zoology* (1776), celui-ci ne sembla remarquer aucune particularité étrange de la faune lacustre écossaise. (30, p. 159 ; 41, p. 24)

Le XIX^{ème} siècle, quant à lui, aurait vu survenir des rumeurs et des témoignages oculaires essentiellement parvenus jusqu'à nous par la tradition orale, avec le risque de biais évident que cela implique.

Certains auteurs, tels Nicholas Witchell ou Peter Costello, ont pourtant prêté un crédit certain à ces rumeurs sans toutefois, là encore, identifier de sources précises. A titre d'exemple, il est ainsi regrettable que Witchell fasse mention du périodique américain *Atlantic Constitution*, supposé renfermer d'après lui un article datant des années 1890 consacré à des créatures vivant dans les eaux du loch Ness. Toute tentative pour retrouver ce texte – comme d'autres, d'ailleurs – s'étant révélée vaine, il s'agit donc bien d'une référence bibliographique « virtuelle ». Cependant, la simple mention de telles références dans un ouvrage de vulgarisation apporte plus ou moins consciemment un certain crédit, même fragile, à la thèse soutenue par l'auteur.

En outre, bon nombre de rumeurs concernant des témoignages oculaires qui seraient survenus pendant le XIX^{ème} siècle ou au début du XXI^{ème} siècle ne furent révélées qu'à « l'heure de gloire » de *Nessie*, c'est-à-dire à partir des années trente. Certains affirment que les riverains du loch Ness, plus en contact avec l'extérieur que jamais auparavant grâce à la construction de la route A82 et n'ayant plus peur du ridicule, sortirent alors de leur mutisme. D'autres penchent pour des raisons bien plus triviales telles que l'effet d'émulation, voire de mode, la volonté de se faire remarquer ainsi qu'un indéniable intérêt touristique. Il est d'ailleurs intéressant de noter ce que l'auteur Henry Bauer affirme dans son ouvrage *The*

enigma of Loch Ness : « il y eut aussi des déclarations de riverains, ainsi que d'autres personnes bien informées, affirmant qu'il n'existait pas de tradition relative à des créatures étranges au loch Ness ». En tout cas, les travaux de creusement du canal calédonien qui eurent lieu de 1802 à 1822 ne suscitèrent aucun témoignage faisant état d'une telle créature dans les eaux du loch Ness, malgré l'important bouleversement occasionné dans l'écosystème de la *Great Glen*. De même, quand en 1873 pas moins de six bateaux à vapeur traversaient quotidiennement le lac avec à leur bord de nombreux touristes, aucun d'entre eux ne fut effrayé par l'observation d'un quelconque monstre. (14, p. 160 ; 41, p. 24)

2.2- Les années 1933 et 1934 : l'effervescence

Les années trente commencèrent dans la conjoncture de grave crise économique internationale que l'on sait et qui n'épargna pas la Grande-Bretagne, où l'on comptait alors des millions de chômeurs.

Le 2 mai 1933 paraît le premier article concernant la présence d'un « monstre » dans les eaux du loch Ness. Il fut rédigé par Alex Campbell, alors jeune garde-pêche à Fort Augustus et correspondant local de l'*Inverness Courier*. Cet article relate l'observation d'un « énorme animal roulant et plongeant », faite par M. et Mme MacKay, propriétaires de l'hôtel de Drumnadrochit, depuis la route nouvellement construite surplombant le lac. Ce détail jettera durablement une suspicion compréhensible dans l'esprit de ceux qui se pencheront par la suite sur la question de l'existence du monstre. Quoiqu'il en soit, le témoignage des MacKay, survenu dans l'après-midi du 14 avril 1933, fut porté à la connaissance de Campbell qui en fit le récit. Le rédacteur en chef de l'*Inverness Courier*, impressionné par la taille de la créature décrite, décida alors de la baptiser « monstre du loch Ness ». Il s'agit donc bien là du point de départ « officiel » de l'histoire de *Nessie*, du moins d'un point de vue médiatique. (13, p.66)

Cependant, en toute rigueur, il ne s'agissait pas du tout premier article paru dans la presse locale au sujet de la présence d'un animal non identifié dans le loch Ness. Mais c'est pourtant bien avec l'article de Campbell, avec sa description d'un « monstre » impressionnant et sa façon de relier l'anomalie zoologique à la tradition folklorique des *Highlands*, que tout commença réellement.

Au cours de la même année, le nombre d'articles parus dans la presse locale faisant état de témoignages visuels ne fit que croître. Ainsi peut-on citer notamment le célèbre témoignage d'un couple de Londres, M. et Mme Spicer, qui dans l'après-midi du 22 juillet 1933 aperçurent une créature animée traverser la route à environ deux cents mètres devant eux (15, p. 33). Ce dernier revêt une grande importance si l'on songe que c'est ce témoignage – au demeurant discutable – qui, aidé par l'énorme médiatisation qui s'ensuivit, donna définitivement à *Nessie* son image populaire de grand saurien réchappé de la préhistoire.

Mais l'agitation autour du loch Ness ne commença tout à fait qu'au mois d'octobre 1933, alors que plus d'une vingtaine de témoignages – dont celui d'un pasteur et de sa famille – avaient alors été rapportés depuis l'observation des MacKay (13, pp. 70-71). La presse nationale s'empara alors du sujet et, à la fin de l'année 1933, la renommée du monstre du loch Ness s'étendait au monde entier, comme en témoignent des articles tirés de quotidiens aussi lointains que le *Madras Mail* ou le *Palestine Post*. Notons également que ce furent les journalistes qui, en 1933, donnèrent aux créatures supposées du loch Ness le sobriquet de « *Nessie* » bien qu'en fin d'année, pour une raison aujourd'hui oubliée, on les appelât également « *Bobby* ». (13, pp. 69 et 80)

Touristes et journalistes affluèrent alors sur le site en grand nombre. Les riverains comme les visiteurs se répartissaient classiquement en deux camps : ceux qui y croyaient et ceux qui n'y croyaient pas. Les plaisanteries au sujet de *Nessie* étaient monnaie courante et l'on y faisait fréquemment référence à l'alcoolisme allégué des Ecossais et à leur sens des affaires (14, p. 160). On allait même à cette époque, par ailleurs marquée par un climat d'inquiétude tant économique que politique, jusqu'à interrompre les émissions radiophoniques pour donner les dernières nouvelles venues du loch Ness.

De nombreux chasseurs de monstres se lancèrent dans des investigations, parfois dérisoires mais toujours enthousiastes : des groupes de *boy-scouts*, d'excursionnistes, de membres d'associations diverses se munirent de leurs appareils photographiques, allumèrent des feux de camp au bord du lac et guettèrent le moindre signe anormal provenant des eaux sombres du loch Ness (*cf. figure n° 2*). On peut ainsi, entre autres, citer l'exemple de ce groupe de quarante marcheurs venus de Glasgow qui longèrent les berges six heures durant, dans le brouillard et sous la pluie, pour finir comme tant d'autres par renoncer à leur recherche.

Des récompenses furent également offertes pour la capture du monstre vivant par diverses parties intéressées : ainsi le cirque Bertram Mills proposa-t-il vingt mille livres sterling, le zoo de New-York cinq mille dollars et une société privée fit une offre de mille

livres sterling (15, p. 39 ; 13, p. 76). La renommée du monstre, du moins au sein de la population « non scientifique », était alors telle que le gouvernement britannique intervint lui-même pour ordonner qu'aucun mal ne fût fait à l'animal en cas de capture. Cette étrange consigne gouvernementale apparaît dans une lettre datée du 15 novembre 1933, adressée par le secrétaire d'Etat pour l'Ecosse sir Godfrey Collins en réponse à sir Murdoch MacDonald, député de la province d'Inverness. (13, pp. 74-75)

A la fin de l'année 1933 fut publiée la première étude consacrée aux étranges observations survenant au loch Ness. Le 9 décembre 1933, le commandant Rupert T. Gould fit paraître dans le *Times* le rapport intitulé *The Loch Ness « Monster », A Survey of the Evidence – Fifty-One Witnesses* (17). Gould était un auteur connu pour s'intéresser à des sujets « insolites » – il était alors le dernier en date à s'être penché sur le cas des serpents de mer – et par ailleurs collaborateur de l'émission radiophonique de la *B.B.C.* « *Brain Trust* ». Invité dans les *Highlands* par un riche ami écossais, il avait arpenté les abords du lac pendant deux semaines et recueilli cinquante et un témoignages relatifs à d'étranges phénomènes aperçus dans le loch Ness (15, p. 40). En dépit de la variabilité que présentaient les descriptions du monstre allégué retranscrites par la presse de l'époque, Gould trouva assez cohérents la plupart des témoignages recueillis ; il écrivit également que les journaux avaient déformé les rapports de façon caractérisée afin de faire du sensationnalisme. D'après cet auteur, la plupart des observations faisaient état de bosses rappelant la forme d'un bateau retourné, de mouvements éventuellement accompagnés d'écume et parfois d'un long cou surmonté d'une petite tête. Les observations survenaient presque toujours par des journées chaudes et calmes, ce qui est probablement corrélé à un nombre de promeneurs autour du lac logiquement plus important par beau temps. (14, p. 160)

Dans un premier temps, Gould proposa son article à la *Press Association* de Glasgow, qui refusa catégoriquement en lui faisant part de son incrédulité. C'est pourquoi il fut initialement publié dans les seuls *Inverness Courier* et *The Scotsman*, journaux à diffusion loco-régionale. Mais c'était sans compter avec un élément qui allait redonner un nouveau souffle à la médiatisation de *Nessie* : la publication le 6 décembre 1933 de la première photographie censée montrer la créature. Trois jours plus tard, l'article de Gould avait l'insigne honneur de figurer dans les colonnes du respectable *Times*... (15, p. 40)

En effet, la première photographie connue censée montrer les ébats de *Nessie* dans les eaux du loch Ness fut prise le 12 novembre 1933 par Hugh Gray, un employé de la *British Aluminium Company* à Foyers (cf. carte n° 2 et figure n° 3). Nous reviendrons ultérieurement sur la valeur testimoniale que l'on peut accorder à ce cliché ainsi qu'à ceux qui furent réalisés

par la suite. Quoiqu'il en soit, la fièvre médiatique atteignit lors de sa publication des proportions sans précédent. Ainsi, durant les six semaines suivantes, pas un jour ne s'écoula sans que la presse ne fasse de « nouvelles révélations ». Même des journaux à diffusion nationale comme le *Times* ou le *London Illustrated News* dépêchèrent sur place des correspondants locaux. (13, p. 80 ; 14, p. 14 ; 15, pp. 40-41)

En outre, les premières images censées montrer un des animaux en mouvement furent filmées le 12 décembre 1933 par un dénommé Malcolm Irvine, de la *Scottish Film Production*, semble-t-il du haut d'une colline située face au château d'Urquhart. Ce fut alors une véritable foule de journalistes venus du monde entier qui déferla sur le loch Ness en quête d'une quelconque exclusivité. Le 3 janvier 1934, le film d'Irvine fit l'objet d'une projection privée à Londres, suivie le lendemain d'un article dans le *Times*. La durée de la séquence censée montrer une créature étrange dans le loch Ness n'excédait pas deux minutes et il n'en subsiste aujourd'hui que quelques extraits photographiques, dont hélas nous ne disposons pas ici. (13, pp. 80-81 ; 15, p. 45)

Exception faite de quelques théories marginales, la plupart des gens pensait alors qu'il ne pouvait s'agir que d'un seul animal qui se serait fourvoyé depuis la mer jusque dans les eaux du loch Ness, à la faveur d'un niveau exceptionnellement haut de la rivière Ness (14, p.160). Peu d'observations sur la terre ferme avaient été rapportées.

Les partisans du monstre, en mal d'explications zoologiques plus ou moins plausibles, firent rapidement référence au mythique serpent de mer ainsi qu'au défunt plésiosaure.

Le serpent de mer, dont on peut retrouver la trace dans d'anciennes légendes scandinaves, avait alors déjà fait l'objet de plusieurs ouvrages, dont le dernier en date avait été publié par Gould. Il convient de souligner que les histoires mettant en scène cet animal mythique avaient constitué un des sujets de prédilection de l'ère victorienne.

Quant aux plésiosaures, il s'agit d'un groupe de reptiles marins fossiles du jurassique et du crétacé, au corps massif muni de quatre palettes natatoires et dont certaines espèces présentaient un long cou surmonté d'une petite tête. Ces sauriens, contemporains des dinosaures, pouvaient atteindre jusqu'à douze mètres de long. Leur morphologie semblait concorder avec certaines observations faites au loch Ness. Or ce groupe de reptiles s'est éteint il y a environ soixante millions d'années. (19, p. 793)

Afin de mieux appréhender l'atmosphère de l'époque, il faut prendre conscience de l'immense intérêt dont on fit preuve dès le règne de la reine Victoria pour les récentes découvertes de la paléontologie. On peut ainsi citer l'exemple, entre autres, de la grande exposition londonienne de 1851 au *Crystal Palace* sur le thème des dinosaures, qui avait à l'époque suscité l'enthousiasme des foules. La possibilité, même infime, d'une survie de ces

animaux fossiles récemment découverts exerçait une véritable fascination sur l'imaginaire des hommes. Ce fantasme se perpétue d'ailleurs encore aujourd'hui, comme le prouve le succès du film *Jurassic Park* de Steven Spielberg (1993). (39)

En outre, il convient de noter que *King Kong*, le fameux film de Schoedsack sorti sur les écrans en 1933, était à l'affiche des cinémas écossais au moment où éclata l'affaire du loch Ness (cf. figure n° 4). Le couple Spicer l'avait d'ailleurs vu peu avant leur mésaventure sur la route longeant le lac, dont nous reparlerons plus loin. Le cinéaste avait en effet introduit un brontosaurus – aujourd'hui rebaptisé apatosaurus – dans son film traitant notamment de la découverte d'une colonie de dinosaures dans une île mystérieuse. Faisant fi des mœurs connues de ce paisible herbivore, Schoedsack avait transformé le brave reptile en un redoutable mangeur d'hommes, qui émergeait de brumeux marécages et coulait le radeau des explorateurs pour mieux les dévorer. Il est vrai que l'on pensait à l'époque que ce gros diplodocidé passait le plus clair de son temps dans les lacs et les marais. A travers les illustrations du peintre animalier Charles Knight, le saurien fut popularisé auprès du grand public dès la fin du XIX^{ème} siècle dans une posture qui, bien qu'erronée du point de vue paléontologique, allait devenir un classique : enfoui dans une eau boueuse, l'animal n'en laisse dépasser que sa croupe puissante et son cou serpentin (35 ; 36, p. 91 ; 37) (cf. figure n° 5). Rappelons également que le cinéaste Harry Hoyt avait, dans son adaptation cinématographique de 1925 du *Monde Perdu* d'Arthur Conan Doyle, remplacé le ptérodactyle initialement présent dans le roman par un apatosaurus qui s'échappe en nageant dans la Tamise, dressant son long cou fuselé hors des eaux (30, p. 210 ; 38).

Les sceptiques, quant à eux, proposèrent des modèles d'explication zoologique tels qu'oiseaux, anguilles, loutres, phoques ou cerfs, voire des candidats plus improbables incluant crocodiles, requins, calmars ou baleines... L'éventuelle intervention d'objets inanimés, comme des troncs ou des amas de végétation, fut également invoquée par les quelques scientifiques qui se penchèrent alors sur le cas du loch Ness, comme nous le verrons plus en détails dans les pages suivantes.

Bien entendu, des canulars furent également perpétrés... Cela contribua d'ailleurs largement à discréditer la simple question de l'existence de phénomènes étranges au loch Ness, tant auprès d'une communauté scientifique déjà pour le moins sceptique qu'au niveau des *media*. Ainsi certains d'entre eux, comme le *Times*, se désintéressèrent durablement du sujet – pendant plusieurs décennies dans le cas de ce journal – après avoir été trompés par des farceurs.

Pour ne citer que quelques unes de ces facéties, des traces furent laissées sur le sol à l'aide d'un pied d'hippopotame en décembre 1933 par un certain Wetherell, grand chasseur de safari et cinéaste, dont l'expédition avait été financée à grand bruit par le *Daily Mail*. Un moulage de la trace fut envoyé le 1^{er} janvier 1934 à Londres, afin d'être expertisé par le département d'Histoire Naturelle du *British Museum* qui démasqua la supercherie. Par ailleurs, des ossements furent également abandonnés sur la berge du lac pour faire croire à d'éventuels reliefs d'un repas de la « créature », etc. (15, pp. 44-45)

En avril 1934 fut prise celle que l'on nomme communément la « photo du médecin », considérée pendant très longtemps comme le meilleur cliché existant d'une des créatures du loch Ness. Robert Kenneth Wilson, un gynécologue londonien, avait décidé de passer quelques jours de vacances avec un ami dans le Nord de l'Ecosse en emportant avec lui du matériel photographique afin de prendre des photos d'oiseaux sauvages. C'est par une matinée du début du mois d'avril que le fameux cliché fut pris – par hasard selon les dires de Wilson – alors qu'il remontait vers le nord la nouvelle route longeant le lac et s'était arrêté pour mieux contempler le paysage. (13, pp. 90-91 ; 15, p. 53)

La photo de Wilson, désormais célèbre et reprise dans de nombreux ouvrages, est sans doute celle qui représente le mieux l'image de *Nessie* dans l'imaginaire populaire et concorde avec un certain nombre de témoignages visuels survenus au loch Ness (cf. figures n° 6a et 6b). Elle semble montrer un corps émergeant à fleur d'eau, surmonté d'un long cou fuselé se terminant par une petite tête. Ce cliché sera reproduit dans le livre publié par Gould en juin 1934, *The Loch Ness Monster and Others*, aux côtés de la photographie de Hugh Gray et d'une image tirée du film de Malcolm Irvine.(18)

Le milieu de la zoologie fut alors plongé dans la perplexité et l'on fit maintes suggestions, parfois très imaginatives, pour tenter d'expliquer cette image de façon rationnelle : un tronc pourrissant faisant surface, la queue d'une loutre en train de plonger, un oiseau, l'aileron d'une orque égarée dans le lac ou encore une simple illusion d'optique... Toutefois, il convient de souligner que l'*establishment* scientifique de l'époque, craignant pour le sérieux de sa réputation et sans doute « échaudé » par les quelques canulars déjà perpétrés, ne fit pas alors preuve d'une grande curiosité intellectuelle. Ainsi le *British Museum* ne dépêcha-t-il aucune équipe de chercheurs sur les lieux pour effectuer une investigation rigoureuse des phénomènes survenant au loch Ness.

Mais la « photo du médecin », déjà passablement décriée par certains, ne fut définitivement discréditée qu'assez tard, bien que de fervents partisans de *Nessie* semblent toujours y croire, envers et contre tous. C'est en effet en 1994 que David Martin et Alastair

Boyd, membres du *Loch Ness and Morar Project*, rendirent publique la tardive confession de l'un des protagonistes de l'époque qui leur avait avoué toute la supercherie (cf. figure n° 7).

Au cours de l'été 1934, soit trois mois après que la photo de Robert Kenneth Wilson fut prise et peu après la publication du livre de Gould, une importante tentative d'investigation fut lancée et financée par un riche homme d'affaires, sir Edward Moutain. Celui-ci avait loué pour la saison le château de Beaufort, près de Beaulieu, et monta une expédition photographique en embauchant vingt chômeurs de la ville d'Inverness toute proche. Ainsi, tous munis de jumelles et d'un appareil Kodak, ces derniers observèrent le lac du matin au soir pendant cinq semaines. Durant cette campagne eurent lieu dix-sept observations au total : onze concernant des « bosses » et, parmi les six autres, deux témoignages présentant « un intérêt exceptionnel » selon le cryptozoologue Costello. En outre, des photos furent prises et reproduites notamment dans *l'Illustrated London News* du 18 août 1934. Enfin, un film réalisé par l'équipe de sir Mountain fut montré aux membres de la Société Linnéenne de Londres. Le seul consensus qui fut obtenu parmi ces spectateurs avisés fut que « quelque chose bougeait dans l'eau » et les suggestions concernant la nature de ladite « chose » allaient une fois encore de la loutre à la baleine en passant par le phoque. (14, p.161 ; 15, pp.57-58)

En ce même été, *Nessie* connut son heure de gloire cinématographique lorsque la première du film *The Secret of the Loch* eut lieu à la fin du mois de juillet 1934 au cinéma *Princes* à Edimbourg. Il s'agissait d'un film d'aventures sans prétention et de trame classique, où abondent les clichés sur les Ecossais alcooliques et les savants bornés... Le monstre lui-même, inspiré du triton géant que Gould avait suggéré comme solution zoologique à l'énigme lacustre, était assez décevant selon les dires du critique du *Scotsman*.

Somme toute, le *Nessie* de cinéma ne traduisait guère l'extraordinaire mélange d'insolite, de curiosité, d'interrogations sérieuses et d'hilarité qui avait marqué les débuts de l'affaire du loch Ness.

2.3- De 1935 à 1949 : le monstre vit de sa notoriété

La médiatisation nationale, mais aussi internationale, déclina rapidement après l'ébullition des années 1933 et 1934. Les journaux des *Highlands* ne publiaient plus qu'environ une demi-douzaine d'articles par an faisant état d'observations insolites survenues au loch Ness. De plus, comme nous l'avons vu précédemment, de grands journaux britanniques comme le *Times* s'étaient durablement désintéressés de cette histoire, rendus méfiants par les canulars et craignant à juste titre pour leur réputation.

Toutefois, le sujet n'était pas pour autant tombé dans l'oubli. Ainsi le loch Ness était-il souvent mentionné lors de discussions sur l'existence potentielle de monstres aquatiques et autres serpents de mer. En outre, plusieurs scientifiques ainsi que des écrivains passionnés de zoologie n'écartaient pas l'éventualité que *Nessie* soit un animal bien réel.

En 1936, un nouveau film fut réalisé et projeté en Ecosse dans le cadre des actualités cinématographiques, tandis qu'un nouveau cliché était publié en novembre dans le *Sunday Mail* et le *Daily Mail*. L'année suivante, des témoignages firent même mention de deux ou trois monstres aperçus simultanément, ainsi que de « bébés monstres »... Quant aux touristes, ils continuèrent d'affluer et leur intérêt pour le sujet était encore assez grand pour que la brochure « pédagogique » publiée par l'abbaye de Fort Augustus fût révisée une nouvelle fois et rééditée en 1938 (cf. carte n° 2).

Bien évidemment, les années de guerre mirent un frein sérieux à toute l'industrie du tourisme, le loch Ness ne constituant pas vraiment la préoccupation majeure dans des circonstances aussi dramatiques. Remarquons toutefois un détail amusant, à la fois révélateur de la renommée internationale du loch Ness mais aussi des méthodes de propagande parfois insolites utilisées en temps de guerre : les Italiens affirmèrent ainsi en 1941 avoir tué *Nessie* lors d'un raid aérien...

Cependant, plusieurs notables d'Inverness attestèrent dès 1947 avoir vu *Nessie* récemment et il fut alors estimé qu'environ un millier de personnes l'avaient aperçu depuis 1933. (14, p.161)

2.4- Les années cinquante : un regain d'intérêt

L'intérêt pour l'hypothétique existence de créatures inconnues dans le loch Ness fut relancé par les travaux bibliographiques de Constance Whyte, médecin habitant les abords du lac. Celle-ci écrivit tout d'abord un article sur la question en 1950 dans la *King's College Hospital Gazette*, avant de publier finalement en 1957 son livre *More than a Legend* (44). Il s'agit d'un ouvrage qui se veut pluridisciplinaire, s'efforçant d'aborder tous les aspects de la question : l'histoire naturelle, le mythe et le folklore, les activités scientifiques et le rôle que peuvent y jouer les amateurs, mais aussi les preuves alléguées de l'existence de ces créatures.

Remarquons que le livre de Constance Whyte marque la fin d'une certaine croyance en une créature extraordinaire unique qui se serait fourvoyée dans le lac depuis la mer. Bien au contraire, l'auteur considère la possibilité de l'existence d'une population d'animaux retenue dans le loch Ness depuis la fin de la dernière ère glaciaire. Cet ouvrage, loin d'être devenu un *best-seller*, eut toutefois une grande influence sur la littérature et les travaux produits ultérieurement sur le sujet. Enfin, plusieurs photographies prises durant cette période furent publiées dans le livre de Whyte, telles celles de Stuart (1951) et de MacNab (1955), mais aussi le second cliché méconnu de Wilson (1934) (*cf. figures n° 8 et 9*).

Dans le registre des théories originales, certains suggérèrent en 1950 que les observations de phénomènes étranges au loch Ness ne seraient dues en réalité qu'à des mines qui auraient été déposées dans le lac en 1918.

Toujours dans les années cinquante, Maurice Burton, du *British Museum*, admit la faible possibilité que des descendants des plésiosaures aient survécu dans le loch Ness, bien qu'il eût également suggéré que les phénomènes observés dans le lac pourraient être dus à d'hypothétiques anguilles géantes. En outre, Denys Tucker, collègue de Maurice Burton au *British Museum*, exprima publiquement en 1959 sa croyance en l'existence de créatures inconnues dans le lac. Mais Burton et Tucker faisaient figure de dissidents au sein de leur propre institution d'origine. En effet, le très respecté *British Museum* déclarait en 1956 que la seule présence d'ombres à la surface de l'eau pourrait être responsable des observations étranges survenues au loch Ness.

Tout ceci eut sans aucun doute un effet stimulant sur les activités de recherches entreprises sur le site du loch Ness.

Ainsi, de nombreuses tentatives parfois dérisoires furent menées afin de résoudre l'énigme du loch Ness. Des groupes de plongeurs notamment s'y employèrent. En 1958, un

certain H. L. Cockrell organisa quant à lui une expédition nocturne en kayak en solitaire et prit alors une photo d'une valeur pour le moins discutable. En outre, une expédition – cette fois plus offensive puisque son but était de tuer un spécimen de la « créature » – fut projetée en 1959 par un dénommé Peter O'Connor. Ce dernier ne put mener à bien son projet faute d'en avoir obtenu l'autorisation, mais parvint cependant à prendre un cliché lui aussi suspect et largement controversé (cf. figure n° 10). (13, pp. 229 à 231)

La respectable B.B.C. elle-même tenta – en vain – de faire appel à l'expertise de la *Royal Navy* afin de percer à jour le secret du loch Ness. En 1951, la télévision britannique organisa également le « procès de *Nessie* », véritable mascarade médiatique d'une grande indigence scientifique. Ainsi le critique du *Listener* écrivit-il à ce propos le 11 octobre 1951 que « rarement un sujet aussi fascinant pour la majorité des téléspectateurs n'[avait] été plus magnifiquement massacré ». Plus tard, à l'occasion d'une émission de la B.B.C. retransmise en 1957 depuis le loch Ness, un écho suffisamment fort pour suggérer la présence d'un animal de grande taille fut enregistré par un sonar. Notons que le premier écho censé suggérer la présence d'une telle créature dans le lac avait été enregistré « par hasard » par un chalutier en décembre 1954 (cf. figure n° 11). (13, p. 148)

Mais la télévision n'était pas la seule à cette époque à s'intéresser de près au loch Ness. Ainsi, l'industrie cinématographique britannique décida en 1958 de rivaliser avec le monstre sous-marin du *Vingt mille lieues sous les mers* réalisé par Hollywood. Bien sûr, ce fut *Nessie* qui endossa le rôle et c'est ainsi que *The Giant Behemoth* fut tourné. Ce film de série « Z », pour le moins fantaisiste, narre l'histoire d'un « plésiosaure » radioactif de plus de soixante-dix mètres de long (sic) qui, lassé d'une vie ennuyeuse dans les tristes *Highlands*, part pour la capitale où il s'amuse à réduire en poussière quelques monuments londoniens célèbres... (13, p. 161)

Bien sûr, des canulars étaient toujours perpétrés à cette époque. Ainsi, en 1954 fut « enregistrée » une fausse trace par un chalutier équipé d'un sonar, quelques jours seulement après l'écho mentionné plus haut. De même, en 1958, un groupe de *boy-scouts* trompa de nombreuses personnes en faisant flotter un « monstre » fabriqué par leurs soins à l'aide de bois et de toile.

Au milieu des années cinquante, l'abbaye de Fort Augustus, site possédant une vue imprenable sur le loch Ness, accueillait trente mille visiteurs par an et publiait la quatrième édition de sa fameuse brochure concernant le monstre, que nous avons mentionnée plus haut.

Cependant, bien qu'un sérieux intérêt ait été ravivé autour de *Nessie*, la plupart des gens continuaient à tourner en ridicule les témoins de phénomènes survenus au loch Ness.

2.5- De 1960 à 1975 : de nouvelles « preuves » prometteuses

L'agitation autour du loch Ness se fit plus importante après la publication du livre de Whyte, mais aussi en raison d'un nouvel élément testimonial apporté en 1960 au débat par Tim Dinsdale, un chasseur de monstre passionné qui passa une grande partie de sa vie à traquer *Nessie*. En effet, ce dernier put saisir sur sa pellicule ce que l'on a souvent considéré comme étant les meilleures images d'une des « créatures » en mouvement. Le film, tourné en avril, fut diffusé en juin à la télévision britannique, ce qui contribua largement à éveiller un grand intérêt pour ce sujet dans l'opinion publique de l'époque. (cf. figures 12 a à f)

Ainsi des étudiants des universités d'Oxford et de Cambridge, accompagnés des professeurs Baker et Westwood, montèrent en 1960 et 1962 des expéditions pour tenter de résoudre l'énigme du loch Ness, tandis qu'une autre tentative d'investigation était financée par ailleurs par le journal *The Observer* en 1962.

C'est en cette même année que fut créé le *Loch Ness Phenomena Investigation Bureau* (*L.N.I.B.*), dont les membres fondateurs incluaient l'écrivain et médecin Constance Whyte, le député explorateur de l'Antarctique David James ainsi que les naturalistes Richard Fitter, membre conseiller de la *Fauna Preservation Society*, et sir Peter Scott, fondateur du *Wildfowl Trust*. Pendant dix ans, cette association à but non lucratif centralisa les données concernant les phénomènes survenant au loch Ness, organisa chaque été des campagnes de photographie de surface par équipe, fit appel à des spécialistes extérieurs pour des expertises dans des domaines spécifiques. Le *L.N.I.B.* entreprit en outre diverses investigations, parmi lesquelles on peut citer notamment une surveillance aérienne par planeur ou autogire, des observations nocturnes à l'aide de lampes infrarouges et de projecteurs, des tentatives d'écholocation à partir de sonars situés sur le rivage ou en surface du lac, l'utilisation d'appâts ou encore des recherches en profondeur à l'aide d'un sous-marin. (13, pp. 200-202 ; 30, p. 239)

En 1972, le *Loch Ness Phenomena Investigation Bureau*, mettant un terme à ses activités, confia tous ses dossiers au *Loch Ness and Morar Project* (cf. plus loin). Rip Hepple, ancien membre du *L.N.I.B.*, fonda quant à lui en 1974 le *Ness Information Service* dont la

lettre bimensuelle intitulée *Nessletter* fut depuis lors la seule source d'information régulière sur les événements survenant au loch Ness.

Le *L.N.I.B.* mit un terme à ses recherches – pourtant actives, enthousiastes et non dénuées d'intérêt – sans avoir apporté d'élément de preuve réellement concluant comme nous le verrons plus loin. Le film réalisé en 1960 par Tim Dinsdale demeurait la référence en la matière.

C'est en fait d'outre-Atlantique que vint ce que l'on crut être à l'époque la solution de l'énigme du loch Ness. En effet, les résultats les plus fameux – mais aussi parmi les plus controversés – de cette période, voire de toute l'histoire des investigations menées au loch Ness, furent obtenus en 1972 et surtout en 1975 par l'équipe de l'Académie des Sciences Appliquées (A.S.A.) de Boston dirigée par Robert Rines, un homme d'affaires américain passionné qui s'était joint aux recherches dès 1970. (30, p. 243)

Le déploiement technologique de l'A.S.A. avait de quoi impressionner à première vue. L'équipe américaine utilisa en effet à la fois la technique du sonar et la photographie sous-marine électronique et stroboscopique. Pour cela, Robert Rines fit appel aux compétences du professeur Harold Edgerton, du *Massachusetts Institute of Technology*, connu pour sa contribution aux fameuses images sous-marines réalisées par le commandant Cousteau. L'étroite collaboration entre Rines et Edgerton produisit, lors des expéditions de 1972 et 1975, les célèbres clichés censés figurer en gros plan une nageoire de forme rhomboïde, une tête hideuse ainsi qu'une vue plus générale du monstre. (*cf. figures n° 13a à e, 14a et b et 15*). (13, pp. 234 et 243)

Suite à ces résultats, David James, sir Peter Scott et Robert Rines organisèrent un symposium qui devait se tenir en décembre 1975 à Edimbourg, afin de débattre des éléments de preuve de l'existence de *Nessie* et en particulier des clichés obtenus l'été précédent. Mais la presse fut la plus rapide et publia trop tôt lesdites photos ; certains participants se retirèrent et l'événement tel qu'il était prévu initialement fut annulé. Cependant une présentation privée fut malgré tout organisée, à l'intention des députés, journalistes et scientifiques solennellement réunis dans une salle du Parlement de Westminster, tandis qu'une publication avait lieu dans le magazine *Nature* (21). En effet, Robert Rines et sir Peter Scott, jugeant les preuves suffisantes, s'empressèrent de donner un nom scientifique à la créature qu'ils pensaient avoir saisie sur les fameux clichés de 1972 et surtout de l'été 1975 ; ils décidèrent donc de la baptiser « *Nessiteras rhombopteryx* », soit dans un grec approximatif « l'animal du [loch] Ness à la nageoire en losange » (21). La raison avancée par Rines et Scott pour expliquer leur précipitation taxinomique était que, si cette créature existait, elle devait figurer au plus tôt sur une liste d'espèces protégées d'après une loi britannique nouvellement adoptée.

Détail amusant, la presse britannique trouva que cette dénomination savante pouvait être lue comme une anagramme de « *monster hoax by sir Peter S.* » (littéralement traduisible en français par « un canular monstre de sir Peter S. »). (22)

Véritable élément récurrent dans l'histoire agitée du loch Ness au siècle dernier, les supercheries les plus diverses allaient toujours bon train.

Ainsi, entre autres farces, des plaisantins firent flotter le 1^{er} avril 1972 à la surface du lac le corps sans vie d'un éléphant de mer. Dans la catégorie des « multirécidivistes », on peut également citer le cas du facétieux Frank Searle qui avait installé sa résidence en 1969 sur les bords du loch Ness et parvint à vendre maintes « photographies » prétendant montrer *Nessie* à des journaux de renommée internationale, tels *Der Spiegel* ou le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* pour ne citer qu'eux. Extrêmement productif là où d'autres peinaient pour obtenir une seule image, fût-elle médiocre, Searle vendait en plus de ses publications des cartes postales réalisées à partir de ses propres « clichés » (cf. figures 16a à d). Bien sûr, ces photographies alléguées se sont toutes avérées être des supercheries. Devenu la risée des chasseurs de monstres, Searle quitta le lac en 1983 pour partir à la recherche de trésors perdus... (13, pp. 230-233 ; 14, pp. 100, 106 et 107 ; 25, p. 47)

Plus sérieusement, plusieurs ouvrages ainsi que de nombreux articles furent publiés dans les années soixante à soixante-dix et, pour la première fois, la thèse de l'existence de phénomènes étranges survenant au loch Ness fut considérée avec plus d'ouverture que de total scepticisme. L'intérêt pour les créatures aquatiques inconnues et, d'une façon plus générale, pour la cryptozoologie fut entretenu par la sortie à la fin des années soixante du livre du très controversé Bernard Heuvelmans, *In the Wake of the Sea Serpents*. A titre d'anecdote, une enquête montra que le monstre du loch Ness figurait dans les années soixante parmi les dix sujets faisant le plus fréquemment l'objet de demandes de renseignements adressées à l'*Encyclopedia Britannica*.

2.6- De 1976 à nos jours : le désenchantement

A partir de 1976, une fois retombé l'enthousiasme suscité par les clichés de Rines et Edgerton, la question de l'existence d'animaux non répertoriés dans le loch Ness commença de nouveau à être considérée moins sérieusement. Les recherches sur le lac ont certes continué mais avec nettement moins de publicité et d'intérêt de la part du public. Toutefois, s'il est vrai que la quête de *Nessie* s'est indéniablement essoufflée de nos jours, il n'en va pas de même des recherches effectuées sur le loch Ness lui-même.

Malgré les photographies subaquatiques obtenues par l'Académie des Sciences Appliquées d'ailleurs très controversées, certains éléments contribuèrent en effet dans les années soixante-dix à discréditer durablement tout débat autour du loch Ness.

Certains auteurs, tel le scientifique anglais Maurice Burton, firent preuve d'un plus grand scepticisme. Ce dernier, alors qu'il avait plutôt été jusqu'alors un défenseur de *Nessie*, se mit dans les années soixante à dissenter sur le manque de preuves, le rôle d'éventuelles masses de végétation en décomposition remontant à la surface grâce à une production de gaz ou sur l'observation déformée ou mal interprétée de loutres dans le lac. En outre, le docteur Burton qui travaillait alors au *British Museum* ne fut pas le seul à se montrer plus sceptique. Le zoologiste Richard Fitter n'écrivait-il pas ainsi en 1988 que « plus de personnes avaient changé d'avis au sujet des phénomènes observés au loch Ness, que ce soit dans l'une ou l'autre direction, que pour toute autre question contemporaine, zoologique en tout cas » ? (26)

Par ailleurs, le rapport de l'expertise effectuée par les services de la *Royal Air Force* sur le film de Tim Dinsdale de 1960 fut mal lu par certains journalistes qui écrivirent que ce film montrait un objet long d'une trentaine de mètres. Cette erreur se perpétue aujourd'hui encore dans la littérature.

Dans un registre nettement moins sérieux, un célèbre clown en quête de publicité plongea dans le loch Ness pour raconter ensuite qu'un tentacule s'était agrippé à sa jambe alors qu'il était dans l'eau... Un os de baleine provenant d'un musée fut également déposé sur la rive du lac afin de faire sensation lors de sa découverte. En 1970, les journaux se mirent curieusement à prétendre que *Nessie* avait dû être tué par la pollution...

Plus généralement, les années soixante-dix furent le théâtre d'une véritable surenchère dans l'excentricité autour du loch Ness et le cas de Ted Holiday, cryptozoologue reconverti dans l'occulte et les hypothèses les plus « abracadabrantes », en constitue un excellent

exemple. De même l'archéologue Thomas Chambers Lethbridge s'adonna t-il à des expériences radiesthésiques et occultes et se demanda, dans son ouvrage *Ghost and Divining Rod* (1963), si *Nessie* ne pourrait pas être une « image spectrale », fruit de la croyance des *Highlanders*, ou encore un « être astral ». Lethbridge conclut finalement par la négative en s'appuyant sur les résultats obtenus par Dinsdale, partant du remarquable principe que les esprits n'étaient pas repérables par sonar... (30, pp. 241-243)

Nous ne développerons évidemment pas ici ces théories qui, si elles manquent totalement de la moindre rigueur scientifique ni du plus élémentaire bon sens, témoignent néanmoins d'une imagination pour le moins fertile! A titre d'anecdote et pour rester dans le registre de l'étrange, remarquons également qu'un certain Anthony Nicol « Doc » Shiels – *performer* et médium autoproclamé – invoqua *Nessie* le 21 mai 1977 au cours d'une sorte de rituel magique. Il parvint apparemment à ses fins puisqu'il réussit à obtenir des photos qu'il jura être authentiques, allant jusqu'à faire une déposition signée (*cf. figure n° 17*) (25, pp. 48-49). Notons qu'en cette même année 1977, une certaine Gwen Smith filma quelques images montrant au loin un objet mouvant dans les eaux du loch Ness, mais il semblerait qu'elle et son mari aient été abusés par des écoliers farceurs (*cf. figure 18*). (25, p. 61)

Enfin, vers la fin des années soixante-dix, les grands organes de presse se désintéressèrent du « dossier loch Ness », y compris les journaux américains qui avaient pourtant depuis le début de l'affaire fait généralement preuve de plus d'ouverture d'esprit que leurs équivalents britanniques. Ainsi le *New York Times* avait-il contribué en 1976 à financer les investigations menées sur le lac et fait beaucoup de publicité autour de cette opération de « *sponsoring* ». Néanmoins, lorsqu'il s'avéra que les recherches n'avaient une fois de plus apporté aucun élément concluant, ce journal se mit à adopter une ligne éditoriale consistant à ridiculiser voire ignorer complètement les phénomènes pouvant être observés au loch Ness.

D'autres campagnes d'investigation, de nature très diverse, furent cependant tentées ultérieurement, bien qu'aucune d'entre elles n'apportât d'élément suffisamment concluant pour relancer le débat autour du loch Ness. Parallèlement furent publiés dans les années quatre-vingts des ouvrages au ton généralement plus sceptique qu'auparavant, tels ceux de Ronald Binns et de Steuart Campbell. (24 ; 25)

Le *Loch Ness and Morar Project* continua pour sa part les recherches avec le soutien financier de la *Loch Ness Monster Exhibition*, un musée situé à Drumnadrochit destiné aux touristes. Cette organisation enregistra plusieurs échos de forte intensité dans les profondeurs du lac au début des années quatre-vingts (1, pp.174-177).

Quant à l'équipe de l'Académie des Sciences Appliquées, toujours menée par Robert Rines, elle faillit faire une nouvelle tentative à l'aide d'appareils photographiques et de projecteurs déclenchés par sonar, montés sur le dos de dauphins. Malheureusement, un des dauphins spécialement entraînés mourut avant d'arriver au loch Ness et l'opération fut annulée.

En 1983, une équipe américaine organisa une expédition baptisée « Projet Iscan ». Celle-ci consistait notamment à déployer pas moins de cent quarante-quatre capteurs sonar dans la baie d'Urquhart (*cf. figure n° 19*). Si une forme suggérant la présence d'un gros animal apparaissait sur le moniteur, il avait également été prévu de lancer des harpons sur la créature afin d'en retirer des prélèvements de tissus pour une analyse ultérieure. L'opération se solda par un échec, puisque aucun contact important ne fut enregistré, excepté avec quelques saumons de belle taille. (**28**, p. 27) La même année, un certain Erik Beckjord affirma avoir filmé plusieurs animaux dans le loch Ness (*cf. figure n° 20*).

En 1986 et 1987 fut néanmoins lancée par le *Loch Ness and Morar Project* l'importante opération « *Deepscan* », avec à sa tête Adrian Shine, chercheur travaillant de longue date au loch Ness et ayant appartenu jadis au *L.N.I.B.*. La méthode d'investigation consistait en un balayage par sonar de toute la largeur du lac à l'aide d'une vingtaine de navires principalement au niveau des bassins profonds, laissant par conséquent une partie des eaux du lac inexplorée (*cf. figure n° 21*). L'opération se solda une nouvelle fois par l'obtention de quelques contacts non concluants. (**1**, pp. 185-191 ; **28**, p. 30)

A la suite de ces recherches se tint le 25 juillet 1987 un symposium au *Royal Museum of Scotland* à Edimbourg afin de présenter les résultats des diverses investigations menées au loch Ness dans les années quatre-vingts. Les comptes-rendus de cette conférence furent édités par la *Scottish Natural History Library* en 1988 (*cf. bibliographie*). Si de nombreuses données intéressantes avaient été recueillies concernant notamment la conformation et l'écologie du lac, il fut conclu que de plus amples investigations devaient être menées, notamment pour tenter d'expliquer l'obtention de contacts sonar de forte intensité.

Dans les années quatre-vingt-dix, on continua à effectuer d'importantes recherches sur le lac même si celles-ci n'étaient plus vraiment destinées à démontrer l'existence de créatures extraordinaires dans le loch Ness.

Ainsi l'ambitieux « Projet Urquhart » fut-il mis en place de 1992 à 1994 afin d'explorer l'immense étendue d'eau. Cette étude, dans la lignée de ce qui avait déjà été réalisé dans les années quatre-vingts par le *Loch Ness and Morar Project*, permit d'obtenir des résultats aussi bien sur les caractéristiques physiques du lac que sur son écologie. Ainsi, pendant trois semaines, pas moins de sept millions de sondages furent effectués par sonar,

permettant d'établir par ordinateur une carte complète en trois dimensions du fond du lac. En outre, des chercheurs du Museum d'Histoire Naturelle prélevèrent des carottes de sédiments jusqu'à une profondeur de deux cent quatorze mètres, tandis que la chaîne alimentaire était étudiée par les membres de la *F.B.A. (Freshwater Biological Association)*. Les premiers résultats montrèrent sur ce dernier point que la population en ombles chevaliers était particulièrement faible par comparaison avec d'autres lacs. Ainsi, Ian Winfield et Glen George, scientifiques de la *F.B.A.*, affirmèrent-ils que « la dynamique de la chaîne alimentaire dans le loch Ness est clairement différente de celle d'autres lacs, sans que l'on ne puisse encore dire comment ni pourquoi ». (29, p. 24)

Si elle n'a aujourd'hui plus grand-chose à voir avec les tapageuses mais infructueuses battues du passé, la chasse au monstre n'est pas morte pour autant.

Ainsi, parmi les événements les plus récents de l'histoire du loch Ness, on peut citer la tentative d'une équipe suédoise qui, au printemps 2001, espéra capturer *Nessie* au filet... Cette équipe de quatre experts dirigés par un certain Jan Sundberg fit en effet appel à un énorme filet de cinq mètres sur sept qui, une fois placé dans le lac et associé à l'utilisation de sonars, devait avec un peu de chance retenir le monstre. En cas de succès, un scientifique britannique devait se tenir prêt à recueillir des échantillons pour une analyse ultérieure de l'A.D.N. de la bête avant de relâcher celle-ci dans les profondeurs du loch Ness. Ne plaisantant pas avec la protection de la faune sauvage, Jonathan Stacey, porte-parole de l'Agence écossaise de protection de l'environnement, était même allé jusqu'à faire la déclaration suivante : « Si l'équipe attrape *Nessie*, nous attendons qu'ils le relâchent immédiatement ; après tout, il appartient au lac et à l'Ecosse ». On peut le comprendre, même si ces mots eussent aussi bien pu être prononcés par un représentant de l'Agence écossaise du tourisme. Mais Jonathan Stacey n'eut finalement pas à s'inquiéter, l'opération suédoise s'étant montrée aussi vaine qu'elle fut médiatique.

Ainsi, si aucun élément concluant n'est venu dans les années quatre-vingt-dix répondre à la question de l'existence de créatures inconnues dans le loch Ness, la presse – écossaise pour l'essentiel – n'en a pas moins continué de publier régulièrement des articles sur *Nessie*. De plus, si sa réalité n'a jamais été prouvée et semble avec le temps de plus en plus dérisoire, le « monstre » continue d'exercer un attrait touristique certain.

S'il est vrai que la quête de *Nessie* s'est aujourd'hui incontestablement essoufflée, il n'en va pas de même pour la recherche sur le loch Ness en tant que biotope et écosystème.

Ainsi, à force de déconvenues et à défaut d'avoir pu fournir des preuves concluantes de son existence, la quête du monstre s'est progressivement tournée à partir des années quatre-vingts vers une étude scientifique du lac lui-même, dont nous avons vu dans une première partie certaines particularités. C'est d'ailleurs indirectement grâce à la chasse au monstre qu'ont pu être fournies les données fondamentales, concernant notamment l'écologie du lac, qui ont été précédemment présentées. Il est en effet étonnant qu'un tel milieu, situé au cœur des Iles Britanniques, n'ait fait auparavant l'objet d'aucune étude sérieuse.

Des recherches furent ainsi lancées dans de nombreuses directions : l'écologie, la chimie, l'hydrogéologie, l'étude des polluants... Ainsi l'étude des chaînes trophiques et des biomasses, par exemple, a permis d'une part de tirer certaines conclusions notamment sur l'existence éventuelle d'une créature de grande taille dans ce milieu mais aussi, au-delà de ces considérations, fourni des informations nouvelles et précieuses sur un biotope tel que le loch Ness.

III/ LES PREUVES ALLÉGUÉES DE L'EXISTENCE DU MONSTRE

*Biologiste, mon ami, souviens-toi que les faits les mieux décrits
ne sont pas toujours les plus vrais*

Pierre-Paul GRASSE (1895-1985)

Nous allons analyser ici l'importante masse de « preuves » amassée jusqu'à aujourd'hui, tout en tâchant de rester le plus concis possible. Précisément pour cette dernière raison, il est évident que toutes les preuves alléguées de l'existence de *Nessie* ne pourront faire l'objet d'une critique, les témoignages visuels restant d'ailleurs de loin les plus nombreux au sein de ce corpus considérable. Aussi procéderons-nous à une sélection sévère et forcément subjective au sein de cette longue liste, en ne nous attachant qu'aux éléments de preuve réputés « fameux », fréquemment repris par la plupart des auteurs qui se sont penchés sur le sujet.

C'est donc de la façon la plus scientifique possible que nous tenterons ici de procéder, malgré un substrat relevant parfois proprement du domaine de l'irrationnel. Cependant, des éléments d'explication faisant appel à la psychologie collective ou aux liens entre l'homme, la tradition folklorique et la science moderne ne sont certainement pas à négliger dans le cadre d'une analyse globale des phénomènes observés au loch Ness. Ceux-ci seront donc abordés dans une partie ultérieure.

Pour simplifier notre étude et sa lecture, les preuves alléguées de l'existence de *Nessie* seront réparties en quatre corps distincts :

- les témoignages visuels (sur terre ou sur l'eau)
- les photographies (en surface et sous-marines)
- les films
- les contacts par sonar

3.1- Les témoignages visuels

a – Un « témoignage » légendaire

En raison de sa célébrité et de l'importance – excessive au demeurant – donnée par de nombreux cryptozoologues à cette anecdote, nous nous devons de nous pencher sur le cas de l'ancienne histoire mettant en scène Saint Columba sur la berge de la rivière Ness. En effet, bien des auteurs partisans de l'existence de *Nessie* voient dans cette scène de la vie du saint irlandais le tout premier témoignage visuel venant appuyer leur thèse.

Comme nous l'avons précisé dans une partie précédente, les faits censés se dérouler dans cette histoire ont été rapportés près d'un siècle après la mort de l'évangéliste des *Highlands* par son descendant Adamnan, abbé d'Iona à l'instar de son aïeul. Dans le chapitre de sa *Vie de Saint Columba* intitulé *De cuisdam aquatilis bestiae virtute orationis beati viri repulsione*, Adamnan écrivait les lignes suivantes :

« Une autre fois, comme le saint homme était revenu pour quelques jours dans la province des Pictes, il lui fallut traverser la rivière Ness ; arrivé sur la berge, il vit quelques indigènes qui portaient en terre un homme infortuné que, suivant les dires de ceux qui l'enterraient, une bête aquatique (« *aquatilis bestia* ») avait happé et grièvement mordu peu de temps auparavant, alors qu'il nageait dans la rivière. Le cadavre du malheureux avait été récupéré, bien qu'il fût trop tard, à l'aide d'une gaffe par des hommes venus en barque le secourir. Le saint homme, en entendant ce récit et loin d'être effrayé, ordonna à l'un de ses compagnons de se jeter à l'eau et de traverser la rivière pour ramener la barque. Lugne Mocumin, suivant le commandement de l'excellent homme, obéit sans délai, se dévêtit sans ôter ses sous-vêtements et plongea dans la rivière.

Mais l'appétit du monstre (« *bellua* »), loin d'être satisfait, avait seulement été aiguisé et il se tenait caché sur le fond. Quand il vit que l'eau en surface était agitée par le nageur, il émergea soudain et, poussant un horrible rugissement, se rua gueule béante sur l'homme qui se trouvait au milieu de la rivière. Voyant cela, le saint homme leva la main tandis que toute l'assistance, païens et frères, était frappée de terreur ; de sa main sainte, formant le signe salvateur de la croix et invoquant le nom de Dieu, il commanda à la bête féroce en ces termes : « *Ne va pas plus avant ni ne touche cet homme. Retire-toi vite !* »

Le monstre terrifié par la voix du saint s'enfuit plus rapidement que si on l'avait tiré avec des cordes bien qu'il fût parvenu, tandis qu'il nageait, si près de Lugne que la distance qui séparait l'homme de la bête n'était pas plus grande que la longueur d'une lance. Lors, les

frères, voyant que le monstre s'en était retourné et que leur camarade Lugne revenait sain et sauf avec le bateau, frappés d'émerveillement, glorifièrent Dieu en ce saint homme. En outre, les païens barbares qui se trouvaient là, subjugués par la grandeur du miracle auquel ils avaient assisté, louèrent aussi le Dieu des chrétiens. » (31, p.142 ; 30, p.137)

De façon évidente, le biographe prend ici l'habit du dramaturge et sait parfaitement faire monter le « *suspense* » chez son lecteur. Le texte latin est par ailleurs d'une grande précision en ce qui concerne les événements et les objets. En revanche, la description de la « bête aquatique » reste pour le moins évasive : nous savons seulement d'elle qu'il s'agit d'une « *bellua* », terme latin fort vague ayant par la suite donné naissance au mot français « bellue » qui désignait sans autre précision des bêtes monstrueuses (30, p.137). S'agit-il d'un animal d'eau douce, d'un membre de la faune marine égaré dans la rivière Ness ou tout simplement d'un animal fabuleux? Cette simple question ne trouve en aucun cas sa réponse dans le récit cité plus haut. Quoiqu'il en soit, la bête préalablement décrite comme un prédateur sanguinaire s'enfuit comme un lapin apeuré devant les imprécations et le signe de croix lancés contre elle par le saint homme.

Assurément, il convient de conférer à ce passage la stricte place qui lui revient, en se gardant bien de se perdre en conjectures à la recherche d'une explication biologique plausible. L'indigence du texte sur ce plan ne le permet pas, ainsi que la nature même d'un récit qu'il faut replacer dans son contexte propre. En effet, comme nous avons pris la précaution de le souligner précédemment, la *Vie de Saint Columba* a été rédigée près d'un siècle après la mort du héros dont elle chante les louanges. Nous sommes donc clairement dans le cadre d'une tradition orale couchée par écrit *a posteriori*. Quant à Adamnan, il ne s'agit ni d'un journaliste ni d'un homme de science contemporain, mais d'un moine du VIIe siècle écrivant une biographie romancée de son aïeul, n'ayant de la faune aquatique qu'une connaissance lacunaire comme on peut s'en apercevoir par ailleurs dans d'autres passages de l'ouvrage (30, p.138). La question de la nature de la bête rencontrée lors de cette mésaventure n'est que secondaire pour l'auteur, qui cherche moins ici à informer qu'à édifier. Dans son hagiographie Adamnan sait, avec un certain talent narratif, créer une atmosphère haletante en insistant sur le danger de la situation et la férocité de la bête pour mieux mettre en relief la grandeur du miracle accompli par le saint homme. En ce sens, l'écrivain ecclésiastique ne fait que poursuivre l'œuvre d'évangélisation des *Highlanders* païens entamée plus d'un siècle auparavant par son aïeul.

Par ailleurs, les exemples de rencontres entre de saints hommes et des créatures monstrueuses et malfaisantes ne manquent pas dans la littérature hagiographique et les

représentations anciennes (pour ne citer qu'une des plus célèbres d'entre elles, pensons simplement à Saint Georges terrassant le dragon). Comme nombre de ces confrontations, l'épisode mettant en scène Saint Columba et une certaine « bête monstrueuse » peut être interprété de diverses façons, notamment, à l'instar de Grimshaw et Lester dans *The Meaning of the Loch Ness Monster*, comme le symbole du triomphe du Christ et de la religion chrétienne sur le paganisme des temps anciens (33, pp. 3-4). Pour Aude Le Borgne, si la visée politique de ce geste ne fait guère de doute, elle renvoie aussi à la symbolique préchrétienne de l'eau douce et de ses habitants comme frontière et gardiens de l'au-delà. (76)

Il faut cependant noter que cet épisode de la *Vie de Saint Columba* n'est pas le seul de l'ouvrage d'Adamnan à mettre en scène le saint homme aux prises avec des animaux dangereux ; ainsi, dans deux autres passages, ce dernier doit affronter un sanglier et neutraliser le venin de serpents (25, p. 26). Mais la rencontre avec l'« *aquatilis bestia* » demeure sans doute la confrontation la plus édifiante et la plus hautement symbolique. En effet, l'ancienne culture calédonienne des Pictes vouait un véritable culte aux animaux associés à l'élément aquatique ; la victoire d'un saint chrétien sur une de ces bêtes vénérées des païens n'en acquiert que plus de signification. (33, pp. 3-4)

Il ne s'agit pas ici de mettre en doute la bonne foi d'Adamnan, mais tout simplement de replacer son œuvre dans son contexte, à savoir la tradition orale du Haut Moyen Age, et de savoir reconnaître sa dimension hagiographique et symbolique.

En revanche, comme nous l'avons mentionné plus haut, bien des auteurs qui se sont penchés sur le cas du loch Ness apportent un certain crédit à cet épisode de la *Vie de Saint Columba*, qui présente pour eux l'avantage inestimable d'asseoir la légende de *Nessie* dans l'Histoire, et ainsi de lui conférer ancienneté et respectabilité.

Ainsi par exemple, Peter Costello, dans son ouvrage bien connu du milieu de la cryptozoologie, *In Search of Lake Monsters*, affirme à propos de l'épisode de Saint Columba et de la « bête » qu'il « a personnellement le sentiment qu'il s'agit d'une histoire véridique, juste légèrement exagérée » (15, p. 26). Pour lui, il s'agit véritablement du premier témoignage rapporté concernant *Nessie*, qu'il appuie d'ailleurs en invoquant les anciennes légendes écossaises sur les esprits des eaux. Il ne s'agit pas ici de faire le procès de quiconque ; cependant, outre le fait que certaines affirmations de Costello soient inexactes, ce dernier parvient à trouver un intérêt zoologique dans les écrits d'Adamnan, arrivant même à reconnaître une certaine concordance entre certains « détails » de cette histoire et les nombreux témoignages rapportés à partir de 1933, sans prendre réellement en compte le caractère hagiographique et évangéliste de l'ouvrage de l'abbé d'Iona. (15, p.26)

Ainsi les phénomènes survenus au loch Ness trouvent-ils pour certains une sorte de légitimité historique à travers ce simple passage d'un ouvrage hagiographique du VIIe siècle. Mais après un examen approfondi, il apparaît que l'on ne peut accorder au récit en question que peu de crédit, du moins d'un strict point de vue zoologique. D'autre part, il convient de replacer ce récit dans son contexte ancien et de bien saisir son caractère hagiographique pour en apprécier la juste valeur.

b – Les observations célèbres du XXI^{ème} siècle

Ce sont plusieurs milliers de témoignages visuels qui ont été rapportés depuis 1933, date à laquelle *Nessie* fit son apparition fracassante sur la scène médiatique internationale. Il nous est bien évidemment impossible ici de les passer tous en revue : nous nous limiterons donc à une rétrospective des plus fameuses de ces observations, sur l'eau ou sur terre, qui contribuèrent largement à établir la légende de l'existence d'animaux inconnus dans le loch Ness. Il convient cependant de souligner qu'il est difficile dans un tel exercice de se faire une opinion à partir d'observations souvent imprécises, donc sujettes à des interprétations variées selon la conviction personnelle de celui qui les rapporte.

Si l'existence de *Nessie* est pour le moins sujette à controverse, sa date de naissance, elle, est en revanche bien connue. En effet, le 2 mai 1933 paraissait dans l'*Inverness Courier* l'article suivant :

« Le loch Ness a été considéré, depuis des générations, comme étant le repaire d'un monstre terrifiant mais, d'une manière ou d'une autre, le « *kelpie* », comme on appelait cette créature légendaire, avait toujours été considéré comme un mythe, voire comme une sornette. Pourtant, maintenant, on apprend que la bête a été aperçue à nouveau ». Les témoins, « un homme d'affaires bien connu » et son épouse [M. et Mme Mackay, hôteliers à Drumnadrochit], roulaient sur la rive droite du lac en mars 1933 lorsque leur attention fut attirée par un « terrible remous » sur la surface tranquille du lac, d'où émergea un dos comparé à celui d'une « baleine ». L'eau cascada et tourbillonnait tout autour, « comme celle d'un chaudron écumant ».

L'auteur de cet article, Alex Campbell, était alors garde-pêche et correspondant de l'*Inverness Courier*. Il vivait au bord du loch dans une demeure qui avait été celle de ses aïeux avant même la bataille de Culloden (1746) et l'homme avait manifestement hérité des croyances de ses ancêtres. (34)

Le récit que Campbell publia à partir de l'observation des époux Mackay est intéressant à plus d'un titre et il n'est pas particulièrement étonnant de constater *a posteriori* qu'il fut en quelque sorte l'initiateur de toute l'affaire du loch Ness. Il établit en effet clairement pour la première fois un pont entre les anciennes croyances des *Highlanders* dans les esprits des eaux – et tout spécialement dans le *kelpie* – d'une part et des éléments de zoologie spéculative d'autre part. Ainsi parle-t-on ici pour la première fois de « monstre », terme signalant à la fois l'anormalité zoologique et l'extraordinaire, ce qui suscite l'étonnement, qu'il soit admiration ou horreur. En rédigeant son article, Campbell fait donc

passer le *kelpie* de la tradition orale à la presse écrite et affirme ainsi le caractère concret de la créature folklorique. (40 ; 41, p. 25-26).

En ce qui concerne les faits rapportés par Campbell, il semblerait que seule Mme Mackay ait aperçu quelque chose d'étrange dans l'eau. En effet, son mari ne put observer la surface du lac qu'une fois la voiture arrêtée. Celui-ci ne vit plus alors que des vagues suggérant la présence dans l'eau, quelques instants auparavant, d'un corps « de grande taille ».

Nous pouvons cependant émettre certains doutes quant à la capacité des époux Mackay d'estimer les distances de façon fiable. En effet, ils prétendirent que la perturbation de la surface de l'eau était apparue à environ 2,5 kilomètres de la route où ils se tenaient, alors que le lac n'est large à cet endroit que d'à peu près un kilomètre. D'après l'auteur Stuart Campbell – ancien partisan de *Nessie* reconverti dans le scepticisme – ce qui fut aperçu par les hôteliers ce jour-là n'était probablement qu'une loutre (25, p. 30). Quant au naturaliste Maurice Burton, il échafauda les plus vertigineux châteaux de cartes pour tâcher d'expliquer les impressionnants bouillonnements observés par les Mackays.

Quoiqu'il en soit, c'est avec cet article que tout a vraiment commencé. Ainsi, d'autres témoignages se manifestèrent dès le mois de mai 1933, tel celui des Simpson le 27 mai qui auraient vu le monstre comme « une paire de bateaux à l'envers ». (30, p. 208)

Le cas des Spicer, déjà évoqué plus haut, diffère quant à lui de celui des hôteliers de Drumadrochit dans la mesure où ce n'est pas sur l'eau, mais bien sur la terre ferme que les vacanciers affirmèrent avoir aperçu le monstre.

Le 22 juillet 1933 en effet, M. et Mme Spicer, un couple de Londoniens en vacances dans le Nord des *Highlands*, rentraient de leur villégiature en empruntant la petite route de la rive sud du loch Ness, entre Inverness et Foyers. C'est alors qu'au beau milieu de cet après-midi d'été, ils virent surgir des fourrés, à deux cents mètres environ de leur automobile d'après leurs estimations, un objet en forme de trompe prolongée d'un corps massif. L'animal traversa la route « en cahotant » et avait complètement disparu lorsque George Spicer, qui avait pourtant accéléré, arriva sur les lieux. Seules quelques fougères écrasées sur le bas-côté signalaient le passage de la créature.

George Spicer fit le récit de son aventure dans une lettre envoyée à l'*Inverness Courier* qui le publia le 4 août 1933. Dans cette dernière, le vacancier déclarait qu'il s'agissait de « la chose la plus proche d'un dragon ou d'un animal préhistorique qu'il [lui] ait été donné de voir dans [sa] vie ». Il ajoutait même que « quel qu'il soit, et c'est peut-être un amphibie », il estimait « qu'il devrait être exterminé [...] ». (30, p. 209)

Il est intéressant de constater qu'à l'instar des Mackay, la faculté des Spicer d'apprécier les distances laissait pour le moins à désirer et présentait une flexibilité assez troublante... Ainsi, la première estimation de George Spicer concernant la longueur de l'animal fut d'environ deux mètres mais, lorsque le vacancier apprit que la largeur de la route à cet endroit était de trois mètres soixante, celui-ci déclara que l'animal devait plutôt faire au moins de sept mètres de long. Mais l'étirement inexorable de la créature ne s'arrêta pas en si bon chemin... En effet, trois ans plus tard, l'animal aperçu sur la route de Foyers avait encore grandi : Spicer lui attribuait désormais une longueur de neuf mètres. (**18**, pp. 43-44 ; **25**, pp. 32-33 ; **30**, p. 209)

Toutefois, il convient de noter que l'article original, publié le 4 août, avait été précédé d'un chapeau signé de la rédaction de l'*Inverness Courier* qui indiquait que la créature aperçue était vraisemblablement une loutre transportant son petit dans sa gueule, comme le rappellent Ronald Binns, Stuart Campbell et Michel Meurger dans leurs ouvrages respectifs (**24**, p. 20 ; **25**, p. 33 ; **30**, p. 209). Campbell, dont l'opinion est également qu'il ne s'agissait que d'une simple loutre, reproduit d'ailleurs un croquis très approximatif exécuté par Spicer, publié à l'origine dans le livre de Constance Whyte et où l'on peut reconnaître la forme du mustélide (*cf. figure n° 23*) (**25**, p. 33). La longueur de deux mètres initialement mentionnée dans l'article de l'*Inverness Courier* correspond en effet à la taille que peut atteindre une grosse loutre. En outre, de l'aveu même de Spicer, l'observation fut très brève, ne durant que l'espace de « quelques secondes » (**24**, p. 20 ; **30**, p. 210). Or, il semble difficile de reconnaître un animal, même connu comme la loutre, en si peu de temps et à une distance importante, surtout lorsqu'on n'est pas habitué à ce genre d'« exercice » comme le couple de Londoniens. La confusion avec une créature extraordinaire paraît dès lors relativement aisée.

Pourtant une telle explication – plausible mais hélas prosaïque – ne fit pas le poids face à l'édifiante et très évocatrice image employée par Spicer, décrivant la bête comme « un dragon ». Peut-être pensa-t-il également au cruel brontosauve qui terrorisait les spectateurs qui – comme lui quelques temps auparavant – allèrent voir au cinéma le film *King Kong* de E. B. Schoedsack. Quoiqu'il en soit, ce fut l'interprétation « dinosaurienne » de cette mésaventure qui l'emporta et dès le 9 août 1933, soit cinq jours seulement après la publication originale du récit de Spicer par l'*Inverness Courier*, un autre journal écossais, le *Northern Chronicle*, se demandait : s'il s'agissait là « d'une variété de plésiosaure ». Rappelons en effet que ce reptile marin fossile était alors le favori incontesté des partisans de grands sauriens préhistoriques réchappés de l'extinction (*cf. plus haut*).

Quant aux Spicer, ils atteignirent l'apogée de leur célébrité durant l'hiver 1933, alors que leur mésaventure figurait désormais dans les colonnes du *Sunday Times* et du *Daily News* et que George Spicer était invité à raconter son histoire dans la populaire émission de la

B.B.C. In Town Tonight. Entre temps, la créature avait, comme nous l'avons vu précédemment, acquis une taille plus en accord avec la nature extraordinaire qu'on lui accordait. (30, p. 209)

Suite à cet épisode décisif, *Nessie* apparaîtra désormais dans l'imaginaire populaire sous les traits d'un plésiosaure réchappé de la préhistoire, mâtiné de serpent de mer et n'ayant en tout cas plus grand-chose à voir avec le traditionnel *kelpie* cher à Alex Campbell.

Parmi les autres témoignages fameux alléguant l'existence d'une créature extraordinaire dans le loch Ness, nous devons également citer la mésaventure troublante que connut le jeune étudiant vétérinaire W. Arthur Grant dans la nuit du 4 au 5 janvier 1934. Ainsi ce dernier rentrait-il à motocyclette d'Inverness en direction de Drumnadrochit quand, vers une heure du matin, le clair de lune lui permit subitement de distinguer à une quarantaine de mètres devant lui une forme sombre dans l'ombre des buissons bordant le côté opposé de la route. Soudain ladite forme bondit sur la route, manquant de heurter l'étudiant sur sa motocyclette.

Grant fit alors la déclaration suivante, publiée le 6 janvier 1934 par le *Daily Mail* : « J'étais presque dessus quand ça a tourné dans ma direction une petite tête au bout d'un long cou. La créature a dû prendre peur et a fait deux grands bonds en travers de la route, puis est descendue encore plus vite vers le loch dans lequel elle a plongé au milieu d'une gerbe d'eau [...]. J'ai eu une vue magnifique de la créature. Le corps était très lourd. J'ai vu distinctement deux nageoires avant et il semblait y en avoir deux autres par derrière qu'elle utilisait pour bondir. La queue devait avoir un mètre cinquante à deux mètres de longueur et elle devait être très puissante ; le plus curieux, c'était que le bout était arrondi, elle ne se terminait pas en pointe. La longueur totale de l'animal devait être de cinq à sept mètres ».

Une fois rentré chez lui, Grant raconta immédiatement son aventure à son jeune frère en s'aidant d'un croquis. Le lendemain, il retourna sur les lieux de son extraordinaire rencontre, accompagné de membres de sa famille afin de tenter de retrouver des traces du passage de la bête mais en vain, du moins jusqu'à l'arrivée du chasseur de fauve Marmaduke Wetherell et de son photographe Gustave Pauli, rapidement dépêchés sur place par le *Daily Mail*... Ajoutons, pour l'anecdote, que Nicholas Witchell place l'état de sobriété de Grant au-dessus de tout soupçon en invoquant le témoignage de M. MacKay, le sceptique prévôt d'Inverness, qui assura que l'étudiant n'avait absolument pas bu en quittant la ville ce soir-là sur sa motocyclette. (13, pp. 180-181 ; 25, pp. 33-34 ; 30, p. 215)

Par la suite, Grant rédigea un rapport pour la Société Vétérinaire d'Edimbourg dans lequel il déclarait : « Je connais assez bien l'histoire naturelle et je puis dire que je n'avais jamais rien vu de semblable à cet animal. Il avait l'air d'un hybride... Il avait une tête un peu

comme celle d'un serpent ou d'une anguille, plate au sommet, avec un grand œil ovale, un cou assez élancé et une queue un peu plus longue. Le corps était beaucoup plus épais du côté de la queue que dans sa partie antérieure. Sa couleur était noire ou brun foncé et la peau plutôt comme celle d'une baleine. La tête devait se trouver à un mètre quatre-vingts de haut quand il a traversé la route » (13, p. 182 ; 30, pp. 215-216).

L'aventure nocturne du jeune étudiant vétérinaire n'eut pas à l'époque le retentissement auquel on aurait pu s'attendre. En effet, celle-ci survint le lendemain même de la publication d'un démenti officiel et sans appel communiqué par le *British Museum* dans l'affaire des empreintes d'hippopotame retrouvées par le chasseur – et faussaire – Wetherell sur les rives du loch Ness (*cf. plus haut*). En outre, comme nous l'avons mentionné précédemment, ce dernier rejoignit Grant le lendemain de son étrange rencontre afin de rechercher des traces du passage de la créature. Ils trouvèrent alors en effet un tas d'os, une chèvre morte ainsi que des empreintes de pattes tridactyles. Naturellement, les *media* et l'opinion publique, encore échaudés par le canular de Wetherell, ne furent pas disposés à croire l'histoire extraordinaire de ce jeune étudiant, tout vétérinaire soit-il, au risque d'être bernés une nouvelle fois.

L'histoire de Grant est intéressante dans la mesure où elle constitue l'une des rares observations d'une créature étrange évoluant sur la terre ferme sur les rives du loch Ness, présentant en outre un caractère pour le moins spectaculaire puisqu'il s'agissait d'une quasi-collision alléguée entre l'étudiant et *Nessie* ! En cela, ce témoignage présente certaines analogies évidentes avec celui effectué quelques mois plus tôt par les Spicer. Toutefois, si l'aventure de Grant peut sembler troublante de prime abord, elle n'en présente pas moins certaines incohérences.

Tout d'abord, la façon dont l'animal traversa la route, « en deux grands bonds » est similaire à celui du « dragon » croisé l'année précédente par les Spicer et correspond au mode habituel de locomotion de la loutre. De même, la longue queue observée par Grant – à la différence des Spicer qui ne purent la distinguer – plaide elle aussi en faveur du mustélidé. L'auteur Steuart Campbell, tout comme Michel Meurger plus récemment, se montre également en faveur d'une telle explication zoologique concernant la bête aperçue par Grant.

Il n'en demeure pas moins dans cette description certains éléments, et non des moindres, qui ne correspondraient à aucun animal connu, à commencer par la taille de cinq à sept mètres que l'étudiant vétérinaire attribua à sa créature. Il convient par ailleurs de se limiter aux traits principaux de sa description, tels que la taille ou le mode de locomotion, plutôt que de s'attarder sur des éléments plus précis mais quelque peu spéculatifs.

En effet, même en supposant que la lune ait fourni ce soir-là une lumière suffisante pour permettre une observation satisfaisante de la créature surgie des fourrés, il est difficile de

croire que Grant ait pu distinguer des détails aussi précis que le « grand œil ovale » ou l'aspect de la peau d'un animal qui traversa la route devant lui en deux bonds. En outre, ce ne sont pas moins de six croquis en tout, présentant tous des points de dissemblance par rapport aux autres, que Grant effectuera pour décrire ce qu'il vit dans la nuit du 4 au 5 janvier 1934. Enfin, il convient de considérer avec la plus grande prudence les membres tridactyles décrits par Grant quelques temps après son aventure, la seule présence du trop fameux Wetherell dans les parages au moment où les empreintes furent découvertes permettant d'émettre de grandes réserves quant à leur authenticité.

Comme le souligne Michel Meurger dans son ouvrage *Le Monstre du Loch Ness - Du folklore à la zoologie spéculative*, « le trop grand luxe de détails contrastant avec la brièveté de la rencontre trahit un travail de réélaboration mentale qui conduit l'étudiant à réajuster son témoignage au modèle plésiosaure alors dominant ; l'être amphibie de sa description correspond aux plésiosaures des anciens manuels susceptibles, croyait-on alors, de brèves incursions sur le rivage » (30, p. 216). Ce processus de reconstruction, s'il n'explique peut-être pas tout, semble en effet évident face à la description fouillée que donnera Grant *a posteriori*, largement en faveur d'un grand saurien d'une espèce disparue. De plus, la thèse d'un plésiosaure survivant dans le loch Ness avait été largement popularisée l'année précédente avec le récit des Spicer auprès d'un public déjà friand de ce type d'histoires, et le jeune étudiant ne dut pas faire exception à la règle.

Les témoignages cités ci-dessus ont pour contexte la période d'effervescence que connut le loch Ness dans les années 1933 et 1934, après la publication de l'article d'Alex Campbell relatant l'aventure des époux Mackay.

Il est vrai que dans les mois qui suivirent, de nombreuses observations de choses étranges dans les eaux ou, plus rarement, sur les berges du lac furent rapportées. Les partisans de *Nessie* expliquent ce phénomène soudain par une sorte de levée de l'inhibition survenant chez les témoins. En effet, encouragés par la médiatisation croissante des observations, ces derniers se seraient alors mis à raconter plus volontiers leur propre histoire, ne ressentant plus la crainte du ridicule. Cela expliquerait non seulement les récits d'événements survenus ces années-là, mais aussi des témoignages subitement rapportés *a posteriori* et souvent de seconde main.

S'il n'est pas raisonnablement possible de prêter crédit à tous ces récits, nous ne pouvons rejeter d'une façon générale les observations survenues au loch Ness lorsqu'on les doit à des personnes en pleine possession de leurs moyens. Il nous appartient en revanche de les appréhender de manière critique et d'en apprécier les éventuelles incohérences ou invraisemblances. Mais si le facteur psychologique de désinhibition évoqué plus haut paraît

plausible, il est également possible d'expliquer le flot de témoignages qui déferla dans les années trente par de simples phénomènes d'émulation collective, une sorte d'« effet de mode », accompagnés d'une bonne dose d'autosuggestion.

Nous pourrions donc citer bien d'autres exemples – parfois édifiants – de témoignages visuels parmi les milliers qui ont été rapportés à ce jour, datant aussi bien des années trente que des années quatre-vingt-dix. Nous nous limiterons cependant ici, dans un souci de concision, à des observations fameuses telles celles des Mackay, des Spicer ou de W. Arthur Grant. Il convient toutefois de noter que, lors de l'examen du corpus de preuves photographiques, nous aurons encore l'occasion de relater d'autres observations visuelles.

3.2- Les photographies

a – Les photographies de surface (*cf. table n°1*)

La toute première photographie censée montrer une créature inconnue dans les eaux du loch Ness fut prise par un certain Hugh Gray le 12 novembre 1933. Ainsi la technologie était-elle pour la première fois mise à contribution pour résoudre l'énigme du loch Ness.

Hugh Gray était un employé de la *British Aluminium Company*, travaillant à l'usine de Foyers (*cf. carte n° 2 et figure n° 3*). Interrogé un mois plus tard par un juge de paix, Gray fit sous serment la déposition suivante : « Il y a quatre dimanches, après l'office, je suis allé faire ma promenade habituelle là où la rivière Foyers se jette dans le loch. Le loch était comme une mare et le soleil brillait. Un objet de dimensions considérables émergea de l'eau pas très loin de l'endroit où j'étais. J'ai immédiatement préparé mon appareil photographique et j'ai photographié l'objet qui se dressait alors à près d'un mètre au-dessus de la surface. Je n'ai pas vu de tête, car ce que je supposais être la partie antérieure était submergé, mais il y avait un mouvement considérable de ce qui me semblait être la queue, la partie la plus éloignée de moi. L'objet n'apparut que pour quelques minutes, puis plongea hors de vue ». (13, p. 79)

Ce jour-là, Gray prit cinq clichés puis rentra chez lui et rangea l'appareil renfermant encore la pellicule. Ce n'est que quinze jours plus tard (trois semaines d'après Stuart Campbell) que son frère prit celle-ci afin de la faire développer à Inverness. Interrogé sur la raison de ce délai, il expliqua qu'il avait peur du ridicule et qu'il pensait que les photos seraient ratées de toute façon (13, p. 79). Il n'eut que partiellement raison car, sur les cinq clichés initialement pris, il y en eut tout de même un qui semblait montrer quelque chose. La

photo fut publiée le 6 décembre 1933 dans divers journaux tels le *Daily Record and Mail* et le *Daily Sketch*, assortie d'une attestation du personnel de la société Kodak affirmant que le négatif n'avait pas été retouché. Ce dernier point semble avoir été l'objet d'une certaine controverse. En effet, un collaborateur du respectable périodique *Nature* affirma dès 1933 que la photographie ne lui semblait pas avoir été obtenue à partir du développement direct d'un négatif non retouché (25, p. 38). Plus tard, l'auteur et chasseur de monstre Tim Dinsdale émit une opinion similaire (42, p. 75). En revanche, le naturaliste Maurice Burton consulta pour sa part quatre spécialistes qui se prononcèrent unanimement en faveur de l'authenticité de la photographie de Hugh Gray (43, p. 78). Quoiqu'il en soit, le négatif original fut perdu.

En tout état de cause, le cliché que Gray parvint à prendre par ce bel après-midi de novembre n'a rien de très évocateur. En effet, on n'y peut distinguer qu'une forme floue et vaguement sinueuse au milieu de fortes éclaboussures. Il est impossible de déterminer s'il s'agit seulement d'un animal et les commentaires de Gray ne sont d'aucune aide sur ce point.

Plusieurs hypothèses furent cependant avancées. Tandis que les partisans de *Nessie* reconnurent ce dernier dans cette image médiocre, d'autres penchèrent pour des explications plus prosaïques. Ainsi Burton pensa t-il d'abord aux ébats d'une loutre, avant de se ranger dans son livre *The Elusive Monster* à l'avis de J. R. Norman, du Département d'histoire naturelle du *British Museum*, qui pensait que la photographie montrait « un tronc d'arbre pourri qui s'élève à la surface du loch quand du gaz s'est formé dans ses cellules » (13, p. 80 ; 25, p. 38 ; 30, pp. 213-214).

La liste des explications possibles n'ayant quasiment pas de limites face à une image aussi sibylline, on suggéra également que l'agitation de l'eau était provoquée par un labrador nageant en direction du photographe avec un bâton dans sa gueule. Cette dernière hypothèse, qui peut sembler loufoque de prime abord, devient des plus plausibles si l'on regarde avec un peu de recul une reproduction correcte du cliché de Hugh Gray ou, au contraire, une version réduite de cette image. Le labrador de couleur crème s'ébattant dans l'eau avec ce qui semble être un bâton dans la gueule s'impose alors comme une évidence. Certes, le cliché de Hugh Gray peut être considéré comme une véritable tache de Rorschach, où chacun peut voir ce que son propre inconscient lui suggère. Néanmoins, d'après certaines sources, Hugh Gray possédait bien un labrador... (25, p. 38 ; 55)

Mais la photographie qui imprima durablement dans les esprits la silhouette plésiosaaurienne de *Nessie* fut celle qui fut prise le 19 avril 1934 par le gynécologue londonien Robert Kenneth Wilson et passa à la postérité sous le nom judicieusement choisi de « photo du médecin » (« *the surgeon's photograph* »). Ce célébrité mais trop parfait cliché fut complètement discrédité par la suite, le coup de grâce lui ayant été porté en 1994 lorsqu'on

rendit publique la confession de Christian Spurling, un vieillard ayant participé à l'époque à la supercherie (*cf. plus haut*). Soixante ans avant cette tardive révélation, la photographie de Wilson fit pourtant le tour du monde, faisant véritablement l'effet d'une bombe dans l'opinion publique comme dans les milieux scientifiques (*cf. figures n° 6a, 6b et 7*).

Avant même que le canular ne fût révélé, le récit de Wilson accompagnant sa photographie présentait déjà pour le moins certaines incohérences. En effet, alors qu'il déclarait à l'époque des faits avoir pris son appareil photographique dans l'espoir d'apercevoir le monstre, il affirma vingt et un ans plus tard, dans une lettre adressée à Constance Whyte, que le matériel n'était là que pour photographier des oiseaux et des trains. Mais il ne s'agit pas là de la plus étrange contradiction dans les déclarations de Wilson. Ainsi en 1934 affirmait-il qu'il avait sorti le matériel de la voiture, puis l'avait installé « pour le cas où il pourrait voir le monstre » ; en 1955, c'est seulement après avoir aperçu *Nessie* qu'il se rua vers l'auto pour y chercher son appareil. En outre, alors que la scène se déroulait vers midi en 1934, l'heure des faits avait été avancée en 1955 à sept heures ou sept heures et demie du matin. D'autres incohérences dans ce récit à géométrie variable ont été également soulignées par Stuart Campbell (25, pp. 38-39). Il est par ailleurs intéressant de noter que Wilson, qui mourut en Australie en 1969, ne prétendit jamais lui-même avoir immortalisé *Nessie* sur sa pellicule.

Quoi qu'il en soit, la photographie fut publiée, accompagnée des déclarations de Wilson, dans le *Daily Mail* du 21 avril 1934. Ce cliché montre un « cou » serpentiforme et incurvé, émergeant d'une eau calme et surmonté d'une petite « tête », avec à la base un « corps » que l'on devine plus massif.

De nombreuses hypothèses furent suggérées pour tenter de trouver une explication zoologique ou physique à ce cliché ressemblant à s'y méprendre à une silhouette plésiosaaurienne (*cf. plus haut*). Ainsi, pour la Société Linnéenne de Londres, il s'agissait une fois encore d'un tronc d'arbre pourrissant dans l'eau que des bulles de gaz auraient remonté à la surface (25, p. 39). On parla également d'un oiseau photographié en train de plonger, comme le supposa par la suite l'auteur Roy Mackal (45, p. 98), de la nageoire pectorale d'une baleine, tandis que Maurice Burton évoqua pour sa part la queue d'une loutre (46 ; 47). Quant à Roy Chapman Andrews, de l'*American Museum of Natural History* de New York, il pencha d'abord pour une illusion d'optique avant d'écrire en 1939 que le cliché représentait selon lui la nageoire dorsale d'une orque qui se serait fourvoyée dans les eaux du loch Ness. Quant au docteur Calman, du Département d'Histoire Naturelle du *British Museum*, interrogé sur ce sujet, il resta pour le moins réservé en déclarant qu'il ne pouvait se hasarder à donner une opinion. La suite des événements ne lui donna pas tort. (13, p. 93 ; 15, p. 54)

En revanche, le directeur du Département de mammalogie du zoo de Londres, S. Smith, alla jusqu'à écrire que cette photographie mettait un terme définitif à la thèse assimilant la créature lacustre à un phoque. Smith affirma par ailleurs que si un tel cliché avait été obtenu dans l'océan, il l'aurait pris pour un serpent de mer (30, p. 216). Il se trouvait donc au sein de l'*establishment* quelques scientifiques ouvertement partisans de l'existence de *Nessie*. D'une façon générale, les défenseurs du plésiosaure remportèrent ici une éclatante victoire et le cliché de Wilson, balayant toutes les objections des zoologues, fournit à la thèse du saurien disparu une place de choix dans les esprits.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, la vérité éclata enfin en mars 1994 quand David Martin et Alastair Boyd, membres du *Loch Ness and Morar Project*, rapportèrent ce que Christian Spurling leur avait révélé au sujet de la célèbre « photo du médecin ». Et ce qu'ils apprirent de la bouche du vieillard était digne de figurer dans un roman policier.

Spurling n'était autre que le beau-fils du fameux chasseur de trophées et mystificateur Marmaduke Wetherell, qui décidément semble n'avoir jamais été très loin quand un important canular fut perpétré au loch Ness... Wetherell, furieux d'avoir été congédié par le *Daily Mail* lorsque fut découverte la supercherie au sujet des fausses empreintes de *Nessie*, chercha à prendre sa revanche et demanda pour cela l'aide de Spurling. Alors, ce dernier fabriqua très habilement un modèle flottant à partir d'un jouet submersible, sur lequel il adapta ensuite un long cou incurvé sculpté par ses soins (*cf. figure n° 7*). Ce n'est que plus tard que Wilson aurait été mis dans la confidence. Ce dernier louait en effet en commun avec un certain Maurice Chambers les droits de chasse d'une réserve d'oiseaux non loin d'Inverness, afin soi-disant de photographier ces derniers. C'est par l'intermédiaire de Chambers, vieille connaissance de Wetherell, que Wilson aurait été introduit dans la machination. C'est lui qui eut ainsi pour tâche de photographier le modèle dans l'eau avec un appareil qui, d'après Spurling, n'était même pas le sien (30, p. 250).

C'est ainsi que la véritable histoire de la « photo du médecin » fut révélée. Mais les plus fervents partisans de *Nessie*, à qui l'on arrachait véritablement un symbole, ne l'entendirent pas de cette oreille. Il est d'ailleurs intéressant de constater la façon dont des personnes capables de croire des énormités sans le moindre discernement peuvent être subitement prises d'un sursaut d'esprit critique lorsque l'on porte atteinte à l'une de leurs icônes. Ainsi certains s'empressèrent-ils de répliquer que cette nouvelle version des faits ne reposait que sur un témoignage unique, que le vieux Spurling avait des troubles de la mémoire, que le modèle avait disparu et que Martin et Boyd avaient été dans l'incapacité de localiser l'endroit où la photographie avait été prise (48).

Bien des années après la facétieuse photo de Wilson fut pris un autre fameux cliché prétendant montrer la créature du loch Ness.

L'auteur de ce cliché était un forestier nommé Lachlan Stuart qui travaillait et habitait avec sa famille près du lac. Stuart déclara que, lorsque ce matin du 14 juillet 1951, il se leva vers six heures et demie pour traire sa vache, il aperçut ce qu'il prit d'abord pour un bateau filant à toute allure sur le lac en direction de Dores (*cf. carte n° 2*). Puis il se dit étrangement que la chose en question allait trop vite pour un bateau. Enfin, lorsqu'il distingua trois bosses ainsi qu'un cou long et fin plongeant par intermittence sous la surface, il pensa que ce qu'il voyait là était en réalité *Nessie*. Ce dernier avait été, selon les dires de Stuart, « aperçu plusieurs fois cette semaine-là dans les environs ». Il courut alors chez lui avertir sa femme ainsi que Taylor Hay, un autre forestier, puis revint sur la plage muni de son appareil photographique. Stuart prit alors le cliché que nous connaissons (*cf. figure n° 8*) tandis que la « chose » lui passait devant. Il affirma que les bosses étaient distantes les unes des autres d'un mètre cinquante et qu'elles s'élevaient hors de l'eau à une hauteur comprise entre soixante et cent vingt centimètres. Selon Stuart, la créature s'était approchée à seulement quatre mètres cinquante environ du rivage, faisant même reculer les deux forestiers. Elle aurait alors viré subitement en faisant éclabousser l'eau, puis se serait éloignée pour disparaître complètement une fois arrivée à environ trois cents mètres du bord. (25, pp. 41-42)

La photo de Stuart, publiée notamment dans les colonnes du *Sunday Express*, est un peu sombre, ce qui semble normal vu l'heure très matinale à laquelle elle est censée avoir été prise. Ce cliché montre trois protubérances anguleuses émergeant de l'eau et paraissant à peu près alignées, avec en arrière-plan le promontoire du château d'Urquhart (30, p. 223). Cette fois encore, le photographe qui développa la pellicule affirma que celle-ci lui parut tout à fait normale, bien que Stuart Campbell semble émettre certains doutes sur ce point lorsqu'il note que la durée de développement fut environ deux fois plus longue que le délai habituel. (25, p. 43)

Méfiant, le *Sunday Express* dépêcha néanmoins sur place deux de ses journalistes qui, tels de fins limiers, interrogèrent trois jours durant Lachlan Stuart et Taylor Hay afin de dénicher dans leur récit la moindre incohérence pouvant suggérer une supercherie. Ils examinèrent également l'appareil photographique, le négatif ainsi que l'endroit d'où le cliché aurait été pris. Enfin, ils prirent eux-mêmes des photos à partir du même lieu afin d'effectuer des comparaisons. En définitive, les deux journalistes repartirent convaincus de la sincérité des forestiers. (25, p. 43 ; 30, p. 223)

Une fois encore, certains « experts » dans la question du loch Ness se perdirent en conjectures, tandis que d'autres se réjouissaient d'avoir une nouvelle image du monstre.

Ainsi Roy Mackal considéra t-il qu'il s'agissait là d'un cliché « d'une importance considérable », montrant assurément trois créatures ensemble (45, p. 102), tandis que Constance Whyte – qui interrogea Stuart elle-même quelques jours seulement après les faits – n'hésita pas à écrire la phrase suivante dans son livre *More than a Legend* : « je ne pourrais présenter cette photographie avec plus d'assurance si je l'avais prise moi-même... ». Whyte attendit cependant certaines précisions de la part de Stuart en cette année 1951, lui demandant notamment « si l'aspect anguleux des bosses était une sorte d'illusion photographique [sic] ». Le forestier lui répondit laconiquement que les bosses qu'il avait observées le 14 juillet 1951 avaient bien la forme qui étaient représentée sur le cliché (13, p. 146). Il s'avéra par la suite impossible d'interroger Lachlan Stuart car celui-ci avait dès 1952 quitté avec sa famille les bords du loch Ness sans laisser d'adresse. On tenta plus tard de retrouver sa trace, sans succès. (25, p. 43)

S'opposant aux partisans de *Nessie*, l'auteur Ronald Binns suggéra pour sa part, entre autres considérations, que ces formes pouvaient en réalité n'être que de simples rochers (20, p. 100). Stuart Campbell chercha à tester cette hypothèse et parvint à la conclusion que les objets figurant sur la photographie étaient, d'après ses calculs, suffisamment éloignés de la rive pour ne pouvoir être des rochers. En revanche, il conclut que le cliché n'avait pu être pris le matin, comme Stuart l'avait affirmé, mais le soir (25, p. 44). Plus récemment, Michel Meurger écrivit fort justement que ces formes quasi géométriques à fleur d'eau étaient difficilement conciliables avec la partie émergée de quelque animal que ce soit, même pour un plésiosaure réchappé de l'extinction. (30, p. 223)

Ainsi la publication du cliché de Stuart en 1951, figurant un trait récurrent des témoignages survenus au loch Ness, à savoir les fameuses bosses, eut au moins pour effet de réveiller une controverse alors quelque peu endormie.

Mais là encore, la sincérité de Stuart et de son fameux cliché a été pour le moins mise en doute. Michel Meurger note ainsi dans son récent ouvrage que, d'après l'auteur américain Henry H. Bauer, il se disait en 1987, dans les couloirs du symposium « *The Search for Nessie in the 1980s* » tenu à Edimbourg, que Stuart avait finalement avoué la supercherie (30, pp. 223-224). Il semblerait qu'il ne s'agisse pas là d'une simple rumeur malveillante et un peu facile. En effet, à la fin des années quatre-vingts, l'auteur Richard Frere, un riverain du loch Ness et ancien partisan de *Nessie*, écrivit dans son livre sobrement intitulé *Loch Ness* que Stuart lui aurait révélé à l'époque que les bosses n'étaient en fait que des bottes de foin recouvertes d'une bâche. (49, p. 169)

Toujours dans les années cinquante, un certain Peter A. MacNab prit une autre photographie montrant quelque chose d'étrange à la surface du loch Ness. Ce cliché aurait été

réalisé le 9 juin 1955 (*cf. figure n° 9*). Le lac est aisément identifiable puisque les ruines de la tour du château d'Urquhart surplombant le lac apparaissent sur la droite de l'image. Ce décor théâtral donne d'ailleurs au tableau un caractère romantique qui n'est pas sans rappeler les représentations brumeuses et oniriques de « l'Ecosse la Sauvage » chère à Walter Scott.

Le cliché de MacNab, ayant rejoint dans les annales du loch Ness les photographies de Wilson, Gray et Stuart, montre une longue forme sombre, d'une taille apparemment considérable, au large du château. L'objet semble être en fait constitué de deux bosses très allongées, alignées et de taille inégale, paraissant tracer derrière elles un sillon à la surface de l'eau. Comme pour la plupart des photos prises au loch Ness, la qualité de l'image est assez médiocre, du moins d'après les reproductions que l'on peut trouver dans la littérature.

Cette photographie, que son auteur affirme avoir prise le 9 juin 1955, ne fut publiée étrangement que trois ans plus tard dans le *Weekly Scotsman* du 23 octobre 1958, accompagnée du témoignage de MacNab (13, p. 163). Celui-ci expliqua un tel délai par le manque de confiance en soi et la crainte du ridicule. Peut-être la publication, la semaine précédente, d'une autre photographie prétendue de *Nessie* – hautement discutable – prise par un certain H. L. Cockrell, a-t-elle contribué à lever les inhibitions de Peter MacNab.

Quoiqu'il en soit, Peter MacNab, banquier et conseiller général de l'Ayrshire, revenait avec son fils de vacances passées dans le Nord lorsqu'il arrêta sa voiture au-dessus du château d'Urquhart afin de prendre ce dernier en photo. La scène se déroula selon les dires de MacNab au début de l'après-midi du 9 juin 1955, par un temps « chaud, calme et un peu brumeux ». Alors qu'il s'apprêtait à photographier le château, son attention fut attirée par « un mouvement dans l'eau sur la gauche ». Pensant immédiatement au célèbre monstre, il se dépêcha d'adapter son téléobjectif. Il aperçut alors « une gigantesque créature aquatique noire ou foncée [qui] nageait à la surface », qu'il prit en photo à la hâte avec son Exacta 127 muni du téléobjectif, ainsi qu'avec un Kodak à mise au point fixe. Puis la « créature » disparut. (13, pp. 163-164)

Divers auteurs interprétèrent le phénomène lacustre observé par Peter MacNab par une vague particulièrement grosse, ce qui arrive fréquemment dans un lac comme le loch Ness et peut se montrer extrêmement trompeur. Ainsi Burton suggéra-t-il qu'il s'agissait là de la vague laissée par la poupe d'un bateau passé à cet endroit peu auparavant (50, p. 191). De même, Binns interpréta le phénomène comme la vague résultant du passage de trois chalutiers naviguant en rang serré en direction de Fort Augustus (20, p. 102). Campbell semble soutenir cette thèse en notant que l'on peut distinguer sur le cliché de MacNab des traces de vagues parallèles à la mystérieuse forme noire.

Nous pouvons par ailleurs citer d'autres photographies qui, elles aussi, prétendirent capturer l'image de *Nessie*. Contrairement aux précédentes, celles-ci sont restées plus

anecdotiques par le caractère extrêmement subjectif de ce qu'elles représentent, ou par l'évident manque de fiabilité du témoignage qui les accompagne... Ces images, bien que souvent retrouvées dans les ouvrages traitant du loch Ness, n'ont jamais acquis la célébrité que connut par exemple le faux tardivement démasqué de Wilson.

Ainsi peut-on ranger dans une telle catégorie les clichés obtenus par Cockrell, O'Connor, Lowrie, Searle, Shiels ou Bruce. Nous allons passer en revue ces images moins connues, ainsi que leur auteurs, afin que cet état des lieux des preuves « photographiques » soit le plus complet possible.

Une semaine avant celle de Peter MacNab était publiée, dans le *Weekly Scotsman* du 16 octobre 1958, la photographie obtenue par H. L. Cockrell, dont nous ne disposons hélas d'aucune reproduction valable. Ce dernier passa, à la fin de l'été 1958, plusieurs jours en kayak sur le lac, équipé d'un appareil à flash spécialement conçu fixé à sa brassière de sauvetage.

Lors de sa dernière nuit d'observation, alors que le soleil matinal dardait ses premiers rayons, Cockrell aperçut quelque chose qui se déplaçait « tranquillement » dans l'eau à une cinquantaine de mètres de lui et semblait se diriger dans sa direction. Cela ressemblait d'après lui à « une très grosse tête plate, large et longue de près d'un mètre cinquante ». Cockrell prit immédiatement une photo de ce qu'il était en train d'observer. Mais alors que la mystérieuse forme semblait s'approcher inexorablement, une légère bourrasque se leva soudain sur le lac. Lorsqu'elle se fut dissipée, il ne vit plus à la surface de l'eau « qu'un long bâton d'environ deux centimètres d'épaisseur ». Ce n'est qu'en faisant développer sa pellicule que Cockrell se dit que cela pouvait finalement être autre chose qu'un simple bâton. Mais il conclut prudemment son récit dans ces termes : « Est-ce que c'était *Nessie*, après tout? Je n'en sais absolument rien. » (13, pp. 161-162)

Ainsi, de l'aveu même du témoin, ce qu'il vit cette nuit-là pourrait être tout aussi bien *Nessie* qu'un simple bâton. C'est avec une prudence au moins aussi grande que nous devons considérer ce récit. D'après Steuart Campbell, il est difficile de dire ce que ce cliché peut bien montrer (25, p. 45). Roy Mackal suggéra pour sa part qu'il ne devait s'agir que d'un simple bâton que Cockrell prit pour quelque chose de plus gros sous l'effet de la fatigue, puisque cela se serait produit à la fin de sa dernière nuit passée en kayak sur le lac (45, p. 104). Sans nier l'effet probable de l'épuisement, nous pouvons également nous référer ici à l'article de William H. Lehn, paru en 1979 dans *Science*, concernant la relation entre les phénomènes de réfraction atmosphérique et l'observation de monstres lacustres. C'est de cette façon que Lehn proposa d'expliquer le récit de Cockrell. (23)

Environ deux ans plus tard fut prise la photographie de Peter O'Connor. Ce dernier fut décrit par Ronald Binns comme « un pompier de Gateshead de vingt-six ans en quête de publicité » (25, p. 45). Le 27 mai 1960, O'Connor campait pour quelques jours avec un ami sur une rive du lac proche de Foyers. Ce jour-là, il dit s'être réveillé vers six heures et avoir aperçu *Nessie* qui se déplaçait à vive allure sur le lac. Il s'engagea alors dans l'eau jusqu'à la taille et prit un premier cliché avec son flash, puis un autre sans. Il raconta qu'il se trouvait alors à vingt-cinq mètres environ de la créature. Il décrivit ce qu'il aperçut alors : une « petite tête rappelant celle d'un mouton (...) d'environ vingt-cinq centimètres de long », posée sur « un cou très fortement musclé d'environ un mètre cinquante de diamètre » séparé par un mètre d'eau du reste du corps, « bossu, gris-noir et long d'à peu près cinq mètres ». (25, pp. 45-46)

Le cliché obtenu par O'Connor fut publié dans la presse le 16 juin 1960 (*cf. figure n° 10*). L'image, assez nette, montre une « créature » vue de près, à l'apparence rigide et aux lignes étrangement régulières. Elle donne à vrai dire une immédiate impression d'artifice. En outre, certains détails du récit de Peter O'Connor ne se retrouvent pas sur cette photographie ; ainsi, ce qui semble être la tête de la « créature » ne ressemble objectivement en rien à celle d'un mouton, espèce suffisamment répandue par ailleurs dans les *Highlands* pour être reconnue du premier regard... Cette tête très droite, qui ne présente aucune limite visible avec ce qui paraît être le cou, ressemblerait plutôt à celle d'une tortue un peu étrange.

Notons par ailleurs que Peter O'Connor n'était pas un parfait inconnu. Il avait en effet initialement projeté d'effectuer, en compagnie d'une soixantaine d'autres membres de la *Northern Naturalists Association*, une expédition bien plus « offensive ». Il était ainsi question que ces chasseurs de monstre emportent avec eux des mitraillettes, des fusils à harpons voire des explosifs comme le déclarait O'Connor dans les colonnes du *Sunday Express* du 2 octobre 1959. Bien évidemment, cette opération « paramilitaire » fut annulée sur ordre des autorités compétentes. Mais O'Connor ne se résigna pas si facilement et mit sur pied son expédition plus « pacifique » de mai 1960, non sans avoir demandé préalablement l'aide des universités d'Oxford et de Cambridge, mais en vain (13, pp. 229-230). On peut ainsi aisément imaginer dans quel état d'esprit se trouvait le jeune homme et il n'est pas déraisonnable de penser que l'obtention d'une photographie réussie de *Nessie* constituât pour lui une revanche éclatante après cette série d'échecs.

Peu après la publication du cliché dans la presse, le naturaliste Maurice Burton se rendit au loch Ness avec son équipe pour y effectuer des investigations. Il examina la photographie et ne la trouva pas convaincante. Mais surtout, il lui fut possible de se rendre sur les lieux où elle avait été prise. Et voici ce qu'il trouva sur la plage : les traces d'un bivouac, des flashes usagés, des débris de sacs plastiques et de corde de couleur... Mais le plus édifiant

reste ce qu'il découvrit dans l'eau près de la rive : la même corde attachée à une demi-douzaine de rochers immergés, de façon à former un cercle d'environ un mètre de diamètre. Dès lors, le scénario de la supercherie paraît clair : la « créature » de Peter O'Connor n'était en réalité qu'un large sac plastique gonflé en surface et lesté au fond de l'eau par des rochers, avec un bâton faisant office de cou et de tête. Ce dernier ne fut découvert que peu après dans les restes du bivouac par le journaliste Angus Forbes (25, p. 46).

Nous ne disposons malheureusement pas ici de la photographie prise le 7 août 1960 par R. H. Lowrie. D'après Steuart Campbell, celle-ci ne montre pas grand-chose à l'exception de deux longues vagues dans l'eau que le crédule Nicholas Witchell présente comme « le long sillage en V de l'animal ». (25, p. 47 ; 13, p. 200)

C'est alors que la famille Lowrie naviguait sur le lac non loin de Dores qu'ils remarquèrent, vers quatre heures de l'après-midi, une « forme curieuse » à la surface de l'eau qu'il observèrent pendant plus d'une dizaine de minutes. Celle-ci, ressemblant bizarrement, selon les Lowrie, à « un couple de canards », se déplaçait rapidement sur le lac, plongeant par intermittence et laissant dépasser hors de l'eau une « protrusion ressemblant à un cou »... La « forme » vira rapidement en causant un remous considérable à la surface, montrant une « grande tache brune et verte ». D'après les estimations de la famille Lowrie, la longueur de l'objet était équivalente à celle de leur bateau, c'est à dire douze mètres. (25, p. 47)

Selon Witchell, la « forme » fut également vue depuis la plage par un groupe de quatre personnes, dont Torquil MacLeod qui avait déjà fait une observation à terre six mois plus tôt. Ce dernier, muni de jumelles, déclara avoir aperçu des éclaboussures rythmées évoquant une mouvement natatoire (13, pp. 199-200).

Il est difficile de se prononcer sur ce cas sans examen préalable du cliché de Lowrie. Ce n'est d'ailleurs pas tant l'importance de la photographie, semble t-il peu concluante, qui est ici soulignée mais bien celle du récit qui l'accompagne. S'agissait-il d'une créature vivante, ou tout simplement d'un phénomène de vagues fréquent au loch Ness ? La réponse n'est pas aisée.

Il est difficile d'étudier au cas par cas les photographies produites par Frank Searle entre octobre 1972 et février 1976 tant elles sont nombreuses... En effet, tandis que certains consacrèrent en vain la majeure partie de leur vie à tenter d'obtenir un cliché valable de *Nessie*, Searle se montra, quant à lui, étrangement chanceux et pour le moins prolifique.

Frank Searle, un commerçant de Londres à la retraite, élut domicile sur les bords du loch Ness en août 1969 et y demeura jusqu'en 1983. Il semblerait que Searle ait pris sa tâche de chasseur de monstre au sérieux pendant les deux ou trois premières années de sa vie sur les

rives du lac. Il affirma avoir vu les « créatures lacustres » plusieurs fois, sans avoir pu toutefois les photographier. Mais à partir de 1972, après s'être doté d'un appareil photographique et d'une caméra perfectionnés, il parvint à prendre des clichés par séries entières prétendant montrer des animaux inconnus dans le lac écossais (*cf. figures n° 16a à 16d*). Pourtant, malgré une « chance » aussi incroyable, il ne se montra jamais capable d'enregistrer un film pour corroborer ses photographies. De même, Searle ne consentit jamais à soumettre ses clichés à une analyse rigoureuse réalisée par des spécialistes... (**13**, pp. 231-233)

Peut-être frustré par ses premières expériences infructueuses en tant que chasseur de monstre anonyme, certainement attiré en tout cas par l'appât du gain comme il le reconnut lui-même en 1974 lors d'une interview pour la chaîne *C.B.S.*, Frank Searle eut d'abord recours à des monstres factices de fortune qu'il prit en photo. Puis, semblant s'être aguerri dans le métier de faussaire, il exécuta des montages à partir d'images de brontosaures superposées sur un fond aquatique (**13**, p. 233 ; **25**, p. 47). Il est vrai que le résultat était assez réussi, bien que souvent digne d'une carte postale. Quoiqu'il en soit, les clichés de Searle connurent leur heure de gloire dans la presse populaire britannique et furent vendus à des journaux et magazines du monde entier. Cependant, Searle ne tarda pas à être totalement discrédité dans le petit milieu des chasseurs de monstre et, plus globalement, de tous ceux qui se sont intéressés aux phénomènes survenant au loch Ness. Par ses activités frauduleuses, il contribua également à tourner plus encore en dérision un sujet d'étude qui peinait déjà, et pour cause, à éveiller l'intérêt des scientifiques. Ce fut peut-être là son plus grand tort.

Dans la lignée de Frank Searle, le témoignage et les clichés d'Anthony Nicol « Doc » Shiels présentent un certain intérêt à être examinés, même s'ils sont également très controversés dans le petit milieu des « nessologues ».

Shiels se définissait lui-même comme « un magicien » et « un extralucide de métier ». Curieusement, Tim Dinsdale le présenta comme « un artiste et un homme de spectacle professionnel »... Bien évidemment une telle démarche, qu'elle soit intentionnelle ou non, présente l'avantage non négligeable d'éluder le goût prononcé de Shiels pour l'occultisme et confère à ce dernier une certaine respectabilité en attachant à son nom l'étiquette d'« artiste professionnel ».

Le 21 mai 1977, Shiels prétendit avoir photographié *Nessie* vers seize heures depuis le château d'Urquhart. Alors qu'il était assis au milieu des ruines seraient soudain sorties de l'eau « une tête et un cou à environ quatre-vingt-dix mètres [de lui]» (*cf. figure n° 17*). Shiels aurait alors eu le temps de prendre deux clichés. Il prétendit avoir « invoqué » *Nessie* au moyen de pouvoirs magiques et médiumniques, ainsi qu'avec l'aide d'un groupe de sorcières

et de médiums disséminés de par le monde (25, pp. 48 à 50 ; 14, p. 97)... Il convient ici de rappeler que dans les années soixante-dix s'était développé un fort courant occultiste parmi les chasseurs de monstres, qui conduisit parfois ces derniers – à l'instar de F.W. Holiday – à avancer les plus folles hypothèses pour tenter de résoudre à leur façon l'énigme du loch Ness.

Shiels affirma que la « chose » avait émergé de l'eau à environ un mètre cinquante au-dessus de la surface. D'après lui, elle ne fut visible que pendant quatre à six secondes tout au plus. Pourtant, il put donner certains détails assez précis, notamment concernant l'aspect de la peau de la « créature », que l'on ne peut apercevoir sur ses photographies.

En examinant les clichés de « Doc » Shiels, la première chose à laquelle on est tenté de penser serait une sorte de diplodocidé dardant son cou hors de l'eau, échappé d'un film de cinéma ou d'animation. Ainsi ces images laissent-elles une impression d'artifice, assez vague certes puisque l'expertise photographique *stricto sensu* exige des compétences bien spécifiques dépassant les modestes prétentions de cette étude.

Citons cependant quelques avis concernant les clichés de Shiels, qui se révélèrent un peu plus partagés qu'on ne l'aurait pensé *a priori*.

Un agrandissement de l'un d'eux fut envoyé pour examen au *Ground Saucer Watch* situé à Phoenix, Arizona. On y effectua une analyse photographique assistée par ordinateur, à l'instar de ce qui se pratiquait sur de nombreux clichés prétendant montrer des soucoupes volantes. Les conclusions du *Ground Saucer Watch* furent pour le moins édifiantes et tendirent à discréditer complètement les déclarations de Shiels. Ainsi, dans le rapport du *G.S.W.* figurait notamment la suggestion que la « créature » devait être translucide puisque l'on pouvait apercevoir des vagues au travers de celle-ci ; d'autres bizarreries étaient également pointées du doigt, comme par exemple le manque d'ombres naturelles, l'absence de traces de déplacement de l'eau ou encore l'aspect artificiel des taches claires sur le « cou » et la « bouche » du *Nessie* de Shiels. Il est alors tout à fait édifiant de constater à quel point était consommée la rupture de certains cryptozoologues avec toute rationalité : en effet, d'aucuns prétendirent que le caractère translucide de la « créature » était la preuve même de l'authenticité de cette photographie, puisque *Nessie* ne pouvait tout simplement pas habiter notre propre univers tridimensionnel! (25, pp. 48 à 50 ; 51)

Toutefois, comme cela se produisit fréquemment dans l'histoire de *Nessie*, d'autres experts émirent un tout autre avis.

Ainsi un des originaux fut-il montré par Tim Dinsdale à Vernon Harrison, ancien président de la Société Royale de Photographie britannique. Les conclusions de ce dernier, si elles tranchaient avec celles du *Ground Saucer Watch*, n'en furent pas moins marquées par une certaine prudence. En effet, Harrison affirma que l'original n'avait apparemment fait l'objet d'aucune retouche et il releva plusieurs éléments tendant à prouver qu'il s'agissait là

d'une photographie authentique. Pourtant, il admit également qu'il pouvait s'agir d'un canular, « une réduction d'une peinture exécutée par un artiste habile ». (52, p. 187)

Par ailleurs, un certain Colin Bord, également photographe, examina lui aussi l'original de Shiels. Il fut entièrement convaincu de son authenticité ainsi que de la sincérité des déclarations de Shiels. Nullement impressionné par l'analyse informatisée du *Ground Saucer Watch*, Bord déclara qu'il n'avait pour sa part observé aucune vague transparaissant à travers la « créature » (25, p. 51). Cependant, l'intérêt que Bord manifestait par ailleurs pour les thèses occultistes ne tend pas vraiment à renforcer sa crédibilité en tant qu'expert... (53)

Enfin, pour clore cette revue des preuves photographiques, penchons-nous brièvement sur le cas de Jennifer Bruce.

En 1982, Jennifer Bruce, une touriste canadienne, était en vacances pour la première fois en Ecosse. Alors qu'elle se trouvait sur la rive du loch Ness, elle parvint à prendre une photographie semblant montrer une petite tête et un cou sinueux émergeant de l'eau. En toute rigueur, il est impossible d'affirmer, du moins à partir des reproductions de ce cliché que l'on peut trouver dans certains ouvrages tels que celui de Steuart Campbell (25, p. 51), qu'il s'agit là d'un animal non répertorié ou même seulement d'une créature animée (*cf. figure n° 22*).

C'est donc avec une image bien décevante que nous terminons cette revue des photographies de surface prétendant montrer un animal mystérieux dans les eaux troubles du loch Ness.

Si certains des témoignages qui les accompagnent peuvent parfois se montrer troublants de prime abord, il nous faut bien reconnaître la grande pauvreté des photographies existantes en tant qu'éléments de preuve potentiels. Ainsi certains clichés sont d'une qualité tellement médiocre qu'il est difficile d'en tirer raisonnablement la moindre conclusion et que chacun peut y voir, selon ses propres convictions, un monstre survivant de la préhistoire ou un simple bout de bois. D'autres se montrent au contraire bien plus convaincants mais s'avèrent malheureusement être bien souvent le fruit d'un esprit facétieux.

Celui qui tente de percer les secrets du loch Ness, intrigué par les milliers de témoignages visuels accumulés au fil des ans, se voit donc contraint de se tourner vers d'autres méthodes plus sophistiquées. Cependant, s'il existait réellement une créature non répertoriée dans ces eaux, ni la photographie, ni le sonar, ni aucune technologie, fût-elle très avancée, ne permettraient d'en effectuer une identification zoologique propre et fiable.

• **Table n°1 : liste des photographies de surface prétendant montrer Nessie :**

<i>Numéro</i>	<i>Date</i>	<i>Auteur</i>	<i>Site</i>
P1	12 / 11 / 1933	Hugh Gray	Foyers
P2 +	19 / 04 / 1934	Robert K. Wilson	Nord d'Invermoriston
P3	10 / 06 / 1934	?	Près de Fort Augustus
P4 +	13 / 07 / 1934*	Equipe de sir Edward Mountain	Divers
P5	24 / 08 / 1934	E. C. Adams ou Dr James Lee	?
P6	14 / 07 / 1951	Lachlan Stuart	Whitefield
P7	28 / 07 / 1955	Peter A. MacNab	Château d'Urquhart
P8	? / ? / 1958	H. L. Cockrell	En bateau
P9	27 / 05 / 1960	Peter O'Connor	Près de Foyers
P10	22 / 06 / 1960	Maurice Burton	Foyers
P11	07 / 08 / 1960	R. H. Lowrie	En bateau près d'Aldourie
P12	? / ? / 1964	Peter Hodge	?
P13	20 / 08 / 1966	Patrick W. Sandemann	?
P14	? / ? / 1967	Peter Dobbie	?
P15 +	21 / 10 / 1972**	Frank Searle	?
P16	05 / 10 / 1975	Alan Wilkins	Rubha Ban (près d'Invermoriston)
P17 +	21 / 05 / 1977	Anthony N. Shiels	Château d'Urquhart
P18	? / ? / 1981	Alexander Williams	En bateau
P19	? / ? / 1982	Jennifer Bruce	Temple Pier

Notes :

- « + » signifie que plusieurs clichés sont désignés sous ce numéro ;
- « * » signifie que cette date correspond au début d'une campagne d'observation d'un mois au cours de laquelle furent pris ces clichés ;
- « ** » signifie que certains clichés furent pris à des dates ultérieures à celle indiquée.

(D'après Steuart Campbell, *Loch Ness Monster – the Evidence* (25, p. 37)

b – Les photographies sous-marines

➤ Les principaux acteurs : Robert Rines et l'A.S.A.

Devant l'indigence, voire l'aspect frauduleux des témoignages photographiques réalisés en surface, la recherche autour du loch Ness s'est tout naturellement tournée vers des solutions techniquement plus sophistiquées telles que le repérage par sonar et la photographie sous-marine (*cf. table n° 2*).

En ce qui concerne la photographie sous-marine, il fallut attendre les années soixante-dix et les progrès du matériel et des techniques pour envisager de faire appel à ce type d'investigation. L'entreprise, à l'issue déjà très incertaine, était rendue plus difficile encore du fait de l'importante turbidité des eaux du loch Ness, chargées de tourbe en suspension. Outre les incontestables avancées technologiques, il fallait donc une grande détermination ainsi qu'une certaine dose d'ingéniosité, qualités que possédait une équipe d'Américains enthousiastes emmenée par un certain Robert Rines. Les quelques clichés subaquatiques concernant le loch Ness dont nous disposons à ce jour n'ont d'ailleurs été le fruit que des seuls efforts de l'équipe de Rines, par opposition à la diversité des auteurs de photographies en surface (54).

Robert Rines, un homme d'affaires de Boston, dirigeait une organisation privée à vocation scientifique, l'Académie des Sciences Appliquées ou A.S.A. (*cf. plus haut*). Dès 1970, Rines et son équipe de l'A.S.A. se joignirent aux recherches effectuées sur le loch Ness, mais ce fut lors des campagnes de 1972 et 1975 qu'ils obtinrent leurs principaux résultats.

Pour arriver à ses fins, Rines sut s'entourer de spécialistes reconnus dans leurs domaines respectifs. Ainsi entraîna-t-il dans son entreprise le professeur Harold Edgerton du *Massachusetts Institute of Technology*, inventeur d'un système en caisson étanche composé d'une caméra et d'un flash stroboscopique très puissant, ainsi que le docteur Martin Klein, constructeur d'un nouveau type de sonar. Notons qu'Edgerton était déjà célèbre à l'époque pour sa collaboration aux réalisations sous-marines du commandant Cousteau.

Grâce à aux conseils avisés de ces spécialistes, l'équipe de l'A.S.A. mit au point un système associant les techniques du sonar et de la photographie sous-marine électronique et stroboscopique. (30, pp. 243-244)

➤ Les investigations de 1972

C'est en 1972 que fut entreprise par Rines et ses collaborateurs la première campagne d'investigation qui apportât quelque résultat.

C'est ainsi dans la nuit du 7 au 8 août 1972 que trois clichés sous-marins furent pris par l'équipe américaine, assistée par des membres du *Loch Ness Investigation Bureau*.

Pour cela, deux bateaux avaient été amarrés dans la baie d'Urquhart : le *Narwhal* du *L.N.I.B.* et, à environ trente-six mètres de là, la petite vedette à moteur *Nan*. Tandis que le *Narwhal* portait un équipement sonar plongé à une profondeur de dix à douze mètres, le matériel photographique qui permit de réaliser les fameux clichés était suspendu à environ quinze mètres sous la coque du *Nan*. Le faisceau du sonar était dirigé dans la direction de l'appareil photographique immergé, ce dernier déclenchant son flash et prenant des clichés à intervalles réguliers.

Au cours de cette nuit de l'été 1972, la personne qui veillait devant le sonar remarqua, vers une heure quarante-cinq, un étrange phénomène : les poissons, représentés initialement sur le graphe par des points de la taille d'une tête d'épingle, semblaient prendre la fuite en apparaissant désormais comme de fins traits. Ils semblaient fuir une trace noire qui grossissait, correspondant apparemment à un objet de grande taille se déplaçant sous le bateau. Peter Davies, membre du *L.N.I.B.* et capitaine du *Narwhal*, partit alors en barque vers le *Nan*, le plus silencieusement possible, afin d'avertir Robert Rines et le reste de l'équipe. Tout le monde revint ensuite vers le *Narwhal*, où la trace avait atteint selon Davies « la taille de l'ongle d'un pouce ». C'est alors qu'une brise se leva, ce qui fit pivoter le bateau, et la mystérieuse trace disparut.

Le lendemain matin, on remonta le sonar et l'appareil photographique. Dans les jours qui suivirent, la pellicule s'envola pour les Etats-Unis où elle fut développée sous contrôle d'huissier au siège de la compagnie Eastman-Kodak.

Sur les innombrables clichés réalisés durant l'expédition, seuls trois semblèrent montrer quelque chose. D'après Steuart Campbell – mais contrairement à ce qu'affirme Nicholas Witchell – il n'a pas été précisé à quel moment précis ces clichés furent pris ni quelle place exacte ils occupaient sur le film. En tout état de cause, lesdits clichés paraissant présenter un intérêt étaient très flous et donc impossibles à interpréter en l'état. On les envoya donc en Californie au *Jet Propulsion Laboratory* qui leur appliqua un procédé d'amélioration informatisé par reconstruction digitale, comparable à ce qui était pratiqué dans ce même laboratoire sur les photographies par satellite de la *N.A.S.A.*.

Après traitement, deux des clichés firent apparaître ce qui fut interprété par Robert Rines et son équipe comme une nageoire rhomboïdale ainsi qu'une sorte de queue. C'est

effectivement, du moins en ce qui concerne la nageoire, l'impression que donnent ces clichés qui furent reproduits dans divers ouvrages ou articles traitant de la question. Toutefois, il convient d'observer que la qualité de ces reproductions est assez inégale et que toutes les sources n'offrent pas au lecteur, loin s'en faut, la possibilité de voir les clichés de 1972 dans leur intégralité, ni d'apprécier l'effet du traitement en comparant versions originales et améliorées (*cf. figures n° 13a à 13e*).

Dans l'esprit de Robert Rines, il s'agissait là de la nageoire d'un spécimen de plésiosaure ayant survécu à l'extinction des grands sauriens préhistoriques. D'après les estimations qui furent faites alors, « l'appendice » en question devait mesurer environ 1,80 à 2,40 mètres de long sur 60 à 120 centimètres de large. (**13**, p. 240) Evidemment, de telles dimensions impliquaient que la créature à qui appartenait la « nageoire » en question devait être d'une taille réellement considérable.

En octobre 1972, au cours d'une réunion privée, des experts du *British Museum* examinèrent les clichés présentés par Rines et déclarèrent publiquement que les photos étaient authentiques et qu'un objet de grande taille y apparaissait, sans toutefois se hasarder à proposer une hypothèse concernant sa nature. De l'autre côté de l'Atlantique, l'attitude des autorités scientifiques fut nettement moins circonspecte puisque le professeur G. R. Zug et le docteur J. A. Peters, du *Smithsonian Institute*, affirmèrent que cela avait « la même queue que le triton palmé ». Quant à H. Lyman, de l'Aquarium de Nouvelle-Angleterre, il fit cette réflexion assez ambiguë : « la forme générale de la nageoire ne correspond à rien de connu à ce jour ».

Il convient de noter par ailleurs qu'un troisième cliché réalisé lors de la campagne d'investigations de 1972 est, d'après l'A.S.A., censé montrer « deux corps ». Objectivement, cette photographie désignée par « U3 » dans la classification établie par Roy Mackal (*cf. table n° 1*) est tellement floue que chacun peut bien y voir ce qu'il veut. C'est pour cela que nous n'y avons pas prêté ici plus d'attention et que ledit cliché n'est d'ailleurs pas passé à la postérité, à la différence des deux autres prétendant montrer la fameuse « nageoire ».

Mais comme ce fut souvent le cas dans l'affaire du loch Ness, la controverse n'épargna pas les clichés subaquatiques obtenus par l'équipe de Rines.

Tout d'abord, l'hypothèse de la nature plésiosaurienne de la « nageoire » photographiée en 1972 souleva des objections, notamment d'ordre anatomique. Selon Stuart Campbell, il est évident que les membres de cet animal fossile n'étaient pas de forme losangique. Il est vrai que cela n'apparaît pas vraiment sur les images de reconstitutions réalisées par des artistes à partir de données paléontologiques (*cf. figures n° 24 et 25*).

Par ailleurs, outre les interrogations au sujet du procédé d'amélioration des images, c'est la bonne foi de Robert Rines qui fut elle-même mise en doute.

Ainsi, en septembre 1984, on affirma que les images publiées par Rines n'étaient pas celles qui avaient subi le procédé d'amélioration du *J.P.L.* et qu'il avait délibérément retouché les images après traitement afin que ces dernières montrent plus clairement une nageoire. En effet, certains auteurs tels que Razdan et Kielar s'étaient livrés à une comparaison entre les images publiées par Rines et les clichés traités par ordinateur, mais non retouchés, qu'ils purent se procurer auprès du *J.P.L.* (*cf. figures n° 13a, 13b et 13c*) (**25**, note n° 158). Une réponse pour le moins ambiguë fut apportée à ces assertions par Charles Wyckoff, expert photographe et membre de l'équipe de Rines. Ainsi, tout en repoussant l'accusation, Wyckoff concéda que les photographies publiées étaient des compositions combinant plusieurs images améliorées par reconstruction digitale. Il admit qu'elles auraient dû être accompagnées de la mention « photographies composées à partir de négatifs successifs originaux traités par le *J.P.L.* au moyen de divers procédés d'amélioration par reconstruction digitale »... On peut s'interroger sur l'impact qu'aurait eu sur le lecteur une telle phrase de mise en garde ! (**25**, p. 67)

Toujours en 1984, Rines adressa lui-même à Stuart Campbell, à la demande de ce dernier, des copies des clichés en version traitée et non traitée. Si la version non traitée est aussi floue que ce qui avait été publié auparavant, on peut effectivement observer dans l'ouvrage de Campbell une différence très sensible entre l'image traitée par ordinateur envoyée par Rines (*cf. figure n° 13d*). et les clichés qui furent publiés par l'Académie des Sciences Appliquées de Boston. Interrogé par Campbell sur la raison d'une telle différence, Rines répondit qu'il disposait dans son bureau de bien meilleures reproductions. Par « meilleures » dans l'esprit de Rines, il fallait sans doute comprendre que le dessin de la nageoire y était plus visible, comme le souligne Campbell. On peut en outre se demander pourquoi Rines aurait fourni à un sceptique comme Campbell de mauvaises copies, risquant ainsi de discréditer son travail. (**13**, pp. 236-242 ; **25**, pp. 65-70, **30**, pp. 143-244)

➤ Les investigations de 1975

Les premières saisons qui suivirent l'expédition de 1972 et sa fameuse « nageoire » ne se révélèrent pas très fructueuses. Robert Rines et son équipe revinrent ainsi au loch Ness en 1973 et 1974 sans rien enregistrer de remarquable.

Mais en 1975, la chance sembla sourire à nouveau aux Américains. Ils obtinrent en effet cette année-là deux clichés sous-marins qui firent rapidement le tour du monde.

Ce sont sensiblement les mêmes acteurs ainsi qu'une méthode comparable qui furent à l'origine des résultats de 1975.

L'équipe d'investigation était une fois encore dirigée par Robert Rines, avec la collaboration d'anciens membres du *L.N.I.B.* dont les activités avaient cessé depuis 1972.

On fit de nouveau appel à la caméra stroboscopique mise au point par Harold Edgerton afin de réaliser les clichés subaquatiques. Elle fut suspendue à un filin sous la coque du *Hunter*, le bateau de l'A.S.A. qui mouillait non loin de la rive de la baie d'Urquhart. Cependant, quelques modifications avaient été apportées par rapport à l'expédition de 1972. D'une part, ladite caméra ne servait cette fois-ci que de système auxiliaire. D'autre part, le flash fut installé à douze mètres de profondeur, et était distant à présent d'un mètre cinquante de la caméra située en contrebas. Il était disposé à l'horizontale tandis que la caméra était orientée à quarante-cinq degrés vers la surface. Celle-ci était réglée pour prendre un cliché toutes les soixante-quinze secondes.

Le système principal, placé sur le fond de la baie à une profondeur de vingt-sept mètres environ, était quant à lui constitué d'une caméra automatique, d'un flash stroboscopique ainsi que d'un équipement sonar. La caméra principale était réglée pour ne se déclencher que si le sonar détectait un objet suffisamment gros et distant de moins de douze mètres. L'ensemble du système principal était orienté à quarante-cinq degrés en direction de la surface.

Malgré la sophistication du dispositif déployé en 1975, il s'avéra que les seuls résultats obtenus cette année-là furent dus, tout comme trois ans auparavant, à la caméra stroboscopique Edgerton. En effet le dispositif principal, placé sur le fond de la baie, se recouvrit rapidement de vase et ne fut finalement d'aucune utilité.

Entre le 19 et le 20 juin 1975, le dispositif auxiliaire réalisa de nombreux clichés, dont deux retinrent particulièrement l'attention de l'équipe de Rines et ne tardèrent pas à devenir célèbres dans le monde entier. A vrai dire, tous deux sont d'une qualité très médiocre et il faut reconnaître que la reproduction de ces images n'arrange rien. Remarquons pour leur défense que la forte turbidité des eaux du loch Ness ne facilite en rien les tentatives de photographie sous-marine. En 1976, Harold Edgerton qualifia d'ailleurs lui-même ces images de « photos moches » (« *lousy pictures* »), tout en ajoutant qu'il ne restait plus à l'équipe qu'à revenir avec un matériel encore plus performant. Edgerton réduisait ainsi les difficultés rencontrées au loch Ness à une simple question de technologie... (30, p. 245)

Le premier cliché, désigné par « U4 » dans la codification mentionnée précédemment (*cf. table n° 2*), fut pris le 20 juin 1972 à environ quatre heures et demie du matin. On peut y apercevoir une forme trapue, présentant deux protubérances à sa base, et prolongée d'une longue « tige » d'abord droite, puis semblant s'incurver vers sa terminaison. Cette forme paraît être interrompue par le cadre de la photographie.

Ce cliché fut interprété par Rines et son équipe, mais aussi par certains spécialistes, comme l'image du torse, des membres, du long cou et de la tête d'une créature aquatique non répertoriée vue de trois-quarts. L'hypothèse du plésiosaure survivant fut immédiatement invoquée par certains chasseurs de monstre, dont Rines lui-même, pour expliquer cette forme étrange (*cf. figure n° 14a et 14b*).

La seconde photographie, désignée par « U5 » dans notre codification et réalisée le 20 juin 1972 en fin de matinée, est plus connue sous le nom de « la tête de gargouille ». En effet, elle montre une forme curieuse aux contours pour le moins torturés. La description précise de cette image serait assez fastidieuse, pour ne pas dire impossible, c'est pourquoi il est vivement conseillé au lecteur de se reporter à la reproduction de ce cliché pour l'apprécier à loisir (*cf. figure n° 15*).

Pour sa part, Rines vit dans ce cliché l'image de la tête hideuse de la « créature » photographiée selon lui la nuit précédente. Il parvint à discerner dans cette forme absolument indéfinissable – du moins en ce qui concerne les reproductions que l'on peut trouver dans la littérature – une symétrie bilatérale, des narines, une bouche ouverte ainsi que des projections tubulaires semblant prendre naissance sur le sommet de cette tête supposée. Pour certains auteurs comme Witchell, ce dernier point venait même confirmer de rares témoignages visuels faisant état de « cornes » sur la tête d'une créature aperçue dans le loch Ness, et qui furent naturellement interprétés comme l'observation de jeunes cerfs traversant le lac à la nage. Quoi qu'il en soit, dans l'hypothèse très discutable que cette chose appartienne bien à une créature vivante, l'aspect répugnant de cette « tête » lui valut le surnom tout à fait mérité de « tête de gargouille ».

Il semble toutefois que les clichés originaux aient fait nettement plus d'effet que leurs reproductions, si l'on se réfère à nouveau aux impressions de Nicholas Witchell, un des témoins de l'époque. Selon lui, l'image de cette « tête » était tout simplement saisissante, pour lui comme pour d'autres « privilégiés » qui purent la voir en projection privée, tel le professeur Georges Zug, zoologue du *Smithsonian Institute* déjà mentionné plus haut. Les clichés furent également soumis à la prudente expertise du *British Museum* et le docteur J. G. Sheals, conservateur en zoologie de cette vénérable institution, déclara alors à la presse qu'il ne doutait pas de l'intégrité des investigateurs ni de l'authenticité des photographies, ajoutant

qu'il trouvait ces résultats « intéressants ». Dans son livre *Le monstre du Loch Ness*, Witchell cite les réactions plutôt favorables que d'autres experts en zoologie ou en photographie réservèrent aux clichés sous-marins de 1975. (13, pp. 288-289)

Convaincus d'avoir enfin fourni une preuve tangible de l'existence de *Nessie*, Robert Rines ainsi que d'autres personnes impliquées dans les recherches, tel le naturaliste Peter Scott, planifièrent pour le mois de décembre 1975 la tenue d'un grand symposium à Edimbourg. Le secret concernant les clichés de l'A.S.A. devait être gardé jusqu'à cette date. Mais le nombre de personnes mises dans la confidence devint rapidement tel qu'inévitablement, les fuites se multiplièrent dans les mois précédant la manifestation et que les *media* s'emparèrent de l'affaire. Ainsi, le 22 novembre, le journal américain *Boston Globe* publia des articles sensationnalistes affirmant que les clichés de Rines prouvaient une bonne fois pour toutes l'existence de *Nessie*. Il fut rapidement suivi par la presse anglaise. Les dirigeants du Museum d'Histoire Naturelle, placé sous l'égide du *British Museum*, eurent alors probablement l'impression que la presse leur « forçait la main » et publièrent dès le 24 novembre un communiqué qui fit l'effet d'une douche froide. Les scientifiques britanniques y affirmaient en effet qu'aucun des nouveaux clichés ne pouvait selon eux établir de façon formelle l'existence de grandes créatures non répertoriées dans le loch Ness. Suite à cette déclaration, les autorités scientifiques sous l'auspice desquelles devait se tenir le symposium, telles la *Royal Society* d'Edimbourg et les universités d'Edimbourg et de Heriot Watt, renoncèrent à y prendre part. La manifestation fut donc annulée.

Toutefois, Rines et Scott purent malgré tout organiser une conférence de presse ainsi qu'une présentation publique des clichés sous-marins de l'A.S.A. au Parlement de Westminster, devant un parterre de scientifiques, de journalistes et de députés des deux chambres. Ce fut tout à la fois « l'heure de gloire » de *Nessie* ainsi que son baptême. En effet, ce fut lors de cette conférence que fut annoncé le nom scientifique du monstre du loch Ness devenu, par la grâce de sir Peter Scott, « *Nessiteras rhombopteryx* » (cf. p. 32). La presse invitée à la conférence ne manifesta pourtant pas l'enthousiasme escompté.

Parallèlement à l'organisation de la réunion de Westminster, Rines et Scott parvinrent en outre à publier un article dans la fameuse revue *Nature*, dans lequel ils résumaient les dernières découvertes et expliquaient le choix de la dénomination « *Nessiteras rhombopteryx* ».

Evidemment, les clichés subaquatiques obtenus en 1975 furent l'objet de nombreuses critiques.

Tout d'abord, les calculs de Rines concernant la taille de la prétendue créature, dont il évaluait la longueur à cinq mètres quarante au moins, sont très discutables. D'autres tentatives

d'estimation donnèrent des résultats très différents ; ainsi G. E. Harwood conclut-il en 1977 que les dimensions de l'objet devaient être de l'ordre de quelques dizaines de centimètres seulement et qu'il s'agissait sans doute d'une photographie de débris et de vase gisant sur le fond du lac. Plus généralement, de tels calculs nécessitent de connaître la distance de l'objet étudié par rapport à la caméra, ce qui ne peut être en principe réalisé que si la réflectance dudit objet est connue. Or, que la chose représentée sur le cliché soit *Nessie* ou non, nous ne disposons évidemment pas d'une telle donnée ; la distance de l'objet par rapport à l'objectif – et donc sa taille – ne peut donc raisonnablement pas être déterminée de cette façon.

Par ailleurs, une petite expérience fut réalisée sur place au début de l'année 1976 par Dick Raynor, qui avait pris part aux expéditions de l'A.S.A. de 1972 et 1975. D'après ses estimations, il déclara qu'un vent venu du large avait très bien pu déplacer le dispositif auxiliaire dans des eaux moins profondes que celles où il avait été initialement suspendu et qu'il aurait alors roulé sur le fond du lac. Une telle possibilité accrédirait la thèse répandue selon laquelle les clichés subaquatiques de 1975 ne représenteraient que des débris gisant au fond du lac.

Enfin, Stuart Campbell affirme, dans son ouvrage *The Loch Ness Monster – The Evidence*, qu'il est à présent admis que l'objet figurant sur le fameux cliché de la « tête de gargouille » n'était en réalité qu'une simple souche, qui d'ailleurs aurait été retrouvée lors de l'Opération « *Deepscan* » en 1987, précisément dans la zone du lac qui avait fait l'objet d'investigations par l'A.S.A. en 1975 (*cf. figure n° 26*). (1, pp. 168-169 ; 25, pp. 72-74)

Ainsi, malgré l'important déploiement d'un matériel sophistiqué par l'équipe de Boston, les résultats obtenus dans les années soixante-dix se sont finalement révélés décevants.

La photographie subaquatique avait pourtant suscité de grands espoirs, notamment parce que la grande technicité requise dans un milieu aussi difficile que le loch Ness suffisait a priori à écarter les nombreux plaisantins qui s'étaient précédemment essayés à la photographie de surface.

Mais *Nessie* ne répondit pas plus présent au rendez-vous des profondeurs, malgré ce qu'affirmèrent Rines et ses partisans. Le remue-ménage médiatique occasionné par les « découvertes » de 1972 et surtout de 1975 ne tarda pas à retomber et ces derniers se retrouvèrent isolés face à un résultat pour le moins mitigé et auquel ils étaient les seuls à croire. Les campagnes réalisées après celle de 1975 n'apportèrent en effet rien de plus, en dépit de l'énergie dépensée.

Bien des partisans de l'existence de *Nessie* se retranchèrent alors derrière un élément de preuve plus ancien : le film réalisé en 1960 par Tim Dinsdale, qui inspira la vocation de plus d'un chasseur de monstres.

- **Table n°2 : liste des photographies sous-marines de l'A.S.A. prétendant montrer *Nessie* :**

Numéro	Date	Site	Dénomination usuelle
U1	08 / 08 / 1972	Baie d'Urquhart	<i>Nageoire</i>
U2	08 / 08 / 1972	Baie d'Urquhart	<i>Nageoire</i>
U3	08 / 08 / 1972	Baie d'Urquhart	<i>Deux corps</i>
U4	20 / 06 / 1975	Baie d'Urquhart	<i>Thorax supérieur, cou et tête</i>
U5	20 / 06 / 1975	Baie d'Urquhart	<i>Tête de « gargouille »</i>

Note : A.S.A. : Académie des Sciences Appliquées (Boston, E.-U.), sous la direction de Robert Rines (D'après Steuart Campbell, *Loch Ness Monster – the Evidence* (25), p. 65)

3.3- Les films

Se pencher sur les films réalisés au loch Ness n'est pas chose aisée. En effet, ils sont pour la plupart perdus, enfermés quelque part dans un coffre de banque ou plus vraisemblablement fictifs. Il n'est pas exagéré d'affirmer que bien des films censés montrer *Nessie* sont eux-mêmes d'une existence aussi mythique que la « vedette » qu'ils mettent en scène. Quant aux autres, on ne trouve d'eux dans la littérature, dans le meilleur des cas, que de rares extraits photographiques d'interprétation difficile (*cf. plus loin table n° 3*).

Si l'on peut recenser de multiples enregistrements filmés prétendant montrer les ébats d'une grande créature dans les eaux du loch Ness, un seul d'entre eux mérite vraiment que l'on s'y attarde : le film de Tim Dinsdale, réalisé en 1960.

En 1959, Tim Dinsdale était ingénieur en aéronautique à Reading (Angleterre) quand, selon la légende des cryptozoologues, son intérêt pour le loch Ness fut éveillé par la lecture dans un magazine populaire d'un article relatant l'histoire d'Alex Campbell. Fasciné par la possibilité qu'une créature inconnue réside dans le lac écossais, Dinsdale se mit à se documenter, à se forger son opinion – pour le moins discutable – au sujet de la nature supposée du monstre et à planifier son expédition. Son ambition, à l'instar de bien d'autres chasseurs de monstre, était d'apporter enfin une preuve tangible, si possible filmée, de l'existence de *Nessie*.

Le 16 avril 1960, Tim Dinsdale quitta Reading pour se lancer à la recherche de l'inconnu, après avoir emprunté la caméra tripode d'une de nos « vieilles connaissances », le docteur Maurice Burton. Arrivé à Inverness, l'explorateur Dinsdale connut sa première déception en réalisant que la ville n'était qu'un simple « bourg moderne et prospère, tellement différente de l'avant-poste qu'[il] avait imaginé ». (**52bis**, p. 79) Nul doute que Dinsdale, qui avait lu *More Than A Legend* de Constance Whyte, s'était imprégné en bon citoyen anglais des clichés poussiéreux qui couraient encore sur la prétendue nature sauvage et mystérieuse de l'Ecosse, fantôme moderne que l'écrivain Walter Scott avait fortement contribué à créer au siècle précédent.

Ce n'est que le sixième et dernier jour d'une veille jusque là infructueuse, ponctuée de quelques déceptions comme celle causée par un tronc d'arbre dessinant « deux bosses sinueuses » à la surface du lac, que Dinsdale put enfin d'après ses propres termes « saisir le monstre par la queue » (**52**, p. 104). En effet, alors qu'il revenait vers neuf heures du matin d'une colline dominant le loch Ness où il avait établi son campement, l'ingénieur aurait

aperçu depuis sa voiture un objet rouge-brun dans le lac, distant d'environ mille trois cents mètres. A travers ses jumelles, il aurait distingué « une longue forme ovale, d'une couleur acajou distincte, avec sur le flanc gauche une grosse surface sombre, comme une tache sur la robe d'une vache », qu'il compara au dos d'un buffle d'Afrique. C'est alors que la forme se mit soudain à se mouvoir. Dinsdale déclara ultérieurement à propos de cette observation : « je sus alors que je contemplais le dos bossu extraordinaire d'une énorme créature vivante ». Il lâcha alors ses jumelles pour filmer l'objet qui se dirigeait vers Invermoriston. (30, pp. 229-230 ; 13, pp. 193-196 ; cf. carte n°2) Tandis qu'il s'éloignait, l'objet sembla changer de direction en zigzaguant. Alors que cette forme se trouvait à environ 1,65 km d'après les estimations de Dinsdale, il lui sembla apercevoir des éclaboussures saccadées évoquant des mouvements natatoires. L'observation dura en totalité environ quatre minutes.

Plus tard dans la matinée, il demanda à un certain Hugh Rowand, propriétaire d'un hôtel, de l'aider à faire une petite expérience. Dinsdale lui fit parcourir en bateau la même trajectoire approximative que l'objet qu'il avait vu plus tôt dans la journée. Il filma la scène et estima l'allure du bateau d'après celle de sa propre voiture (cf. figures n° 12e et 12f).

Les pellicules furent ensuite développées en Angleterre, et une projection privée fut organisée pour Dinsdale par les laboratoires Kodak. Celui-ci s'avoua d'abord déçu par ce film monochrome, qui n'était d'après lui que le pâle reflet de ce qu'il avait vu ce jour-là (cf. figures n° 12 a à d).

Dinsdale montra son film à l'homme qui lui avait prêté sa caméra, Maurice Burton, qui fit son possible pour éveiller l'intérêt de l'institution scientifique. Parallèlement, l'ingénieur de Reading envoya un télégramme aux administrateurs du *British Museum*, leur annonçant qu'il venait de filmer « le phénomène connu sous le nom de monstre du loch Ness ».

Déçu par l'absence de réaction de la part des experts du *British Museum* dont il dénonça « l'apathie », Dinsdale se décida à rendre publique l'existence du film, qui avait été cachée aux *media* depuis près de deux mois. Le chasseur de monstre, ayant sous-estimé les dépenses occasionnées par son expédition, se trouvait en outre dans une situation financière délicate lorsqu'il décida enfin de faire appel à la presse. C'est ainsi que le *Daily Mail* publia des extraits du film le 13 juin 1960, tandis que Tim Dinsdale et Alex Campbell étaient le soir même les invités de l'émission télévisée *Panorama* sur la *B.B.C.*, au cours de laquelle le film fut présenté aux téléspectateurs. Le transfert du film en trente-cinq millimètres effectué par la *B.B.C.* ainsi que l'amélioration du contraste apparemment obtenue sur l'écran de télévision, finirent de convaincre Dinsdale qu'il avait en effet « capturé *Nessie* » sur sa pellicule. Le film lui-même n'avait rien de spectaculaire : les téléspectateurs durent ainsi se contenter d'images

sombres montrant un petit objet mouvant, qui ne présentait d'ailleurs pas le moindre cou serpentin. Toutefois, Dinsdale avait pris soin de confectionner une maquette d'argile censée représenter ce qu'il avait filmé et qui n'était autre que la matérialisation de la thèse plésiosaaurienne qu'il défendait. Modèle à l'appui, l'ingénieur se substitua donc à l'institution scientifique pour proposer une explication d'amateur à ce qu'il avait vu. De nombreuses personnes furent cependant convaincues par Dinsdale, et c'est son film plus que toute autre chose qui fut à l'origine de la création en 1962 du *Loch Ness (Phenomena) Investigation Bureau*.

Le film de Dinsdale fit ultérieurement l'objet d'une analyse plus approfondie par le *Joint Air Reconnaissance Information Centre (J.A.R.I.C.)* de l'armée britannique. Le rapport du *J.A.R.I.C.*, daté du 24 janvier 1966, ne fut pas publié, mais reproduit dans une brochure du *L.N.I.B.* ainsi que dans l'ouvrage *In Search of Lake Monsters* publié en 1974 par Peter Costello (**15**, pp. 328-332 ; **25**, pp. 57-60). La conclusion du *J.A.R.I.C.*, principalement obtenue par une estimation de la vitesse de déplacement à la surface de l'eau de l'objet filmé au loin par Dinsdale, écarta la possibilité que celui-ci fût un simple bateau et suggéra qu'il s'agissait « probablement [d']un objet animé [sic] ». Le *J.A.R.I.C.* affirma ainsi que, d'après ses estimations, l'objet filmé se déplaçait trop vite pour être un simple canot à moteur et qu'un bateau d'un gabarit supérieur, plus rapide, aurait porté des signes distinctifs reconnaissables. Sans doute faut-il être un fin connaisseur des activités nautiques sur un lac comme le loch Ness pour pouvoir comprendre une démonstration aussi sibylline...

Sans entrer ici dans des considérations en matière d'optique qui nous dépasseraient, nous pouvons cependant critiquer les nombreuses approximations et postulats présents tout au long de la démonstration du *J.A.R.I.C.*, surtout lorsqu'ils sont confrontés au récit initial de Dinsdale. Ainsi, entre autres objections, la comparaison du film initial avec le bateau filmé par Dinsdale plus tard dans la journée est hautement critiquable. L'auteur Stuart Campbell releva également dans ce rapport des approximations, voire des erreurs manifestes. Selon lui et après une démonstration que nous ne développerons pas ici, l'estimation de la vitesse de déplacement de l'objet est entachée d'erreur. La vitesse calculée par Campbell serait inférieure à celle qui fut avancée par le *J.A.R.I.C.*, ce qui rendrait plausible l'hypothèse d'un canot à moteur naviguant au loin sur le lac.

Notons qu'en 1972, le film de Tim Dinsdale ainsi que la célèbre « photo du médecin » furent adressés au *Jet Propulsion Laboratory* de Pasadena, aux Etats-Unis, afin d'y subir un traitement d'amélioration assistée par ordinateur habituellement réservé aux travaux de la *N.A.S.A.* (*cf. plus haut*). Ce procédé ne fit que suggérer la présence dans le film de Dinsdale d'un second objet apparaissant brièvement à la surface de l'eau (**13**, p. 211 ; **28**, pp. 10-11). Hélas, nous ne disposons pas ici des conclusions de ce même *J.P.L.* concernant la fameuse

photo de Robert Kenneth Wilson, supercherie désormais avérée et formidable « coup médiatique ».

En tout état de cause, il nous est difficile de nous prononcer sur la valeur qu'il convient d'accorder au film de Tim Dinsdale, dans la mesure où nous ne disposons ici que de quelques extraits photographiques, du récit de l'auteur et de commentaires faits par diverses personnes. Peut-être Dinsdale filma-t-il vraiment un animal « insolite » évoluant dans les eaux du loch Ness. Il est en tout cas difficile de le confirmer avec certitude d'après ces images, à moins de tomber dans d'invérifiables spéculations. En tout état de cause, il ne s'agissait pas de la créature à plusieurs bosses décrite par les témoins oculaires, puisque l'on ne distingue sur les images de Dinsdale qu'une unique forme triangulaire.

Le monstre du loch Ness, s'il existe, est donc avant tout une créature protéiforme. Enfin, la caractéristique première du film de Dinsdale est probablement de constituer une sorte de miroir psychique, dans lequel chacun peut apercevoir le reflet de ses propres aspirations.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il existe un certain nombre de films prétendant montrer quelque chose d'insolite dans le loch Ness, le plus ancien étant censé dater de 1935. A l'exception du film mythique de Dinsdale, aucun d'entre eux n'est entré dans les annales de la cryptozoologie à la différence de quelques photographies désormais célèbres. D'ailleurs, l'existence même de certains de ces films est sujette à caution. En tout état de cause, il est difficile de disserter sur d'obscures réalisations dont même des extraits photographiques sont introuvables. Nous pouvons néanmoins mentionner les films de Gwen Smith et de John Erik Beckjord, réalisés respectivement en 1977 et en 1983, parce que ce sont les plus récents et que nous disposons d'extraits photographiques (*cf. figures n° 18 et 20*).

Le 22 août 1977, Gwen Smith et son mari Peter se tenaient sur la rive du loch Ness, à peu près face au château d'Urquhart. Vers cinq heures de l'après-midi, alors que le temps se couvrait, ils aperçurent à environ cent soixante mètres de la plage un objet émerger verticalement de l'eau. D'après Peter Smith, qui avait pris ses jumelles, l'objet ressemblait à un périscope « étrangement épais » et rectangulaire. Gwen Smith filma pendant quelques minutes l'objet qui apparaissait par intermittence à la surface de l'eau. L'observation dura en tout une dizaine de minutes avant que l'objet ne disparaisse.

Etrangement, Tim Dinsdale rapporta dans son livre qu'au même moment, un spectacle similaire fut observé par un jeune garçon, Christopher Idle, qui prétendit récolter des données en bateau pour un travail scolaire en compagnie d'un ami. Les deux garçons en parlèrent alors à Gwen et Peter Smith et tous confrontèrent leurs impressions.

Il est strictement impossible d'émettre une hypothèse à partir de l'extrait photographique dont nous disposons, puisque l'on n'y voit que ce qui semble être un gros bout de bois dressé dans l'eau au loin (*cf. figure n° 18*). En tout état de cause, c'est très insuffisant pour parler d'un quelconque animal.

Après vérification, il apparut que l'école de Christopher Idle n'était au courant d'aucune expédition de la sorte. Ce dernier ne répondit d'ailleurs jamais aux questions que lui posa plus tard Steuart Campbell. On parla bien sûr d'un canular perpétré par les deux jeunes garçons ; cette hypothèse se trouve renforcée par l'impression d'excessive jovialité qu'avait laissé le jeune Idle aux époux Smith, qui avaient alors attribué cet état au choc que le garçon avait dû éprouver suite à cette étrange observation... Si tant est que cela fût nécessaire, le *Loch Ness and Morar Project* lui-même montra par la suite comment un objet inanimé tel qu'un rondin avait pu être manipulé à distance à l'aide d'une simple ligne. (25, p. 61-62)

Quant au film de John E. Beckjord, il s'agit d'une vidéo réalisée le 6 août 1983. Beckjord n'avait rien d'un touriste amateur venu au loch Ness s'essayer à la chasse au monstre. En réalité, ce photographe animalier américain représentait la Société Nationale de Cryptozoologie et avait emporté dans ses bagages un matériel vidéo et photographique conséquent. Il avait ainsi disposé des caméras vidéo sur deux sites distincts donnant directement sur le lac. D'après Beckjord, une de ses caméras située près de la baie d'Urquhart parvint à saisir *Nessie*. En vérité, tout ce que l'on peut apercevoir sur les extraits photographiques disponibles et, semble-t-il, sur le film lui-même, ce sont de simples vagues et éclaboussures apparemment dues à des objets plongeant dans l'eau (*cf. figure n° 20*). Beckjord spécula sur la possible présence de trois créatures inconnues évoluant sous l'eau et remontant de temps en temps à la surface, convaincu que les vagues ne pouvaient avoir pour origine de simples oiseaux lacustres. Pourtant Rip Hepple, passionné de *Nessie* et rédacteur de la revue *Nessletter*, avait justement ce jour-là longuement observé la baie d'Urquhart et n'avait rien vu d'inhabituel au moment même où les images de Beckjord sont censées avoir été filmées. En outre, Hepple écrivit à plusieurs reprises dans sa *Nessletter* qu'il était certain que les vagues filmées par Beckjord étaient dues à des oiseaux aquatiques prenant leur envol qu'il avait justement observés dans la baie ce jour-là. (25, p. 63-64)

Ainsi les témoignages filmés ne nous avancent-ils pas beaucoup dans notre quête d'éléments probants en faveur de l'existence de créatures inconnues dans les eaux décidément bien troubles du loch Ness. Certes, comme nous en avons précédemment averti le lecteur, nous avons volontairement exclu un certain nombre de films de ce chapitre, pour les raisons déjà exposées et parce que cette modeste étude n'a pas la prétention d'être exhaustive. Le

désir d'être le plus complet possible n'aurait en effet contribué qu'à laisser le champ libre à une spéculation manifeste où le rationalisme scientifique n'a pas sa place. Les partisans de *Nessie* trouveront sans doute que ce travail s'en trouve biaisé, voire tronqué, mais il leur faudra toutefois reconnaître que le corpus testimonial filmé concernant le loch Ness est assez indigent voire, pour certains films, d'une existence douteuse. C'est donc tout naturellement que nous nous sommes concentrés principalement ici sur le film de Tim Dinsdale qui, s'il reste très discuté, n'en est pas moins bien réel et demeure sans nul doute l'une des plus célèbres pièces apportées au dossier de *Nessie* par ses partisans.

3.4- Les contacts établis par sonar

Les techniques modernes faisant appel au sonar ont bien sûr été utilisées dans les eaux froides et troubles du loch Ness, avec des résultats inégaux. Si elles ne peuvent à elles seules démontrer l'existence de créatures non répertoriées évoluant dans les profondeurs du lac, ces techniques n'en ont pas moins constitué une aide intéressante pour de nombreux chasseurs de monstres. Toutefois, ces derniers attribuèrent parfois une signification excessive à ces contacts, leur conférant alors abusivement une valeur de preuve (*cf. plus loin table n° 4*).

De nombreux enregistrements ont ainsi été effectués par le passé, mais nous ne nous pencherons que sur les plus intéressants et les mieux documentés d'entre eux. En outre, nous ne nous étendrons pas sur certains contacts établis ayant déjà été évoqués dans les pages précédentes, notamment ceux qui furent obtenus lors des campagnes de photographie sous-marine menées par l'Académie des Sciences Appliquées de Boston.

Le 6 décembre 1954, le journal londonien *Daily Herald* relatait l'étrange scène qui s'était déroulée trois jours auparavant sur un bateau de pêche, le *Rival III*. Celui-ci traversait le canal calédonien vers les sites de pêche de la côte ouest de l'Ecosse. Le 3 décembre, alors que le bateau s'approchait du château d'Urquhart, un étonnant tracé fut apparemment enregistré par l'écho-sondeur (alors que celui-ci n'était pas censé fonctionner, la pêche commerciale étant interdite dans le loch Ness) (*cf. figure n° 11*). En effet ce graphe, à l'instar d'une tache de Rorschach, peut faire penser à une silhouette serpentine ou saurienne. A l'instigation du *Daily Herald*, le tracé fut soumis à L. A. Southcott, membre de Kelvin Hugues, la société qui avait fabriqué l'écho-sondeur du *Rival III*. Celui-ci attesta, dans

l'article paru le 6 décembre, que le document n'avait pas été retouché et qu'il suggérait la présence d'une créature animée d'environ quinze mètres de long, « flottant » à une cinquantaine de mètres au-dessus du fond du lac. Son collègue Arthur Sutton affirma quant à lui qu'il ne pouvait s'agir d'un banc de poissons ou d'un tronc d'arbre immergé et qu'il « avait examiné des milliers d'enregistrements, mais rien de semblable ». (13, p. 154)

Toutefois un autre expert de chez Kelvin Hugues, un certain Donald Gow, fut également interrogé par Maurice Burton. Le spécialiste se montra sensiblement plus prudent dans son analyse que ses collègues. Il rappela ainsi plusieurs caractéristiques de l'écho-sondage. Ainsi un écho-sondeur ne peut-il que signaler la présence dans les eaux d'objets solides, sans aucunement préjuger de leur forme ou même de leur taille. En outre, des effets « d'échos réfléchis », sur lesquels nous ne nous étendrons pas ici, peuvent modifier le tracé obtenu grâce au sonar. Enfin, Gow affirma que la large tache ronde, présente sur le graphe et que certains interprétèrent comme la tête d'une hypothétique créature, n'était probablement que la marque habituellement laissée par le stylet à la fin de chaque enregistrement.

L'auteur Steuart Campbell releva d'autres incohérences, notamment concernant la vitesse supposée du bateau ainsi que la durée totale de l'enregistrement graphique. Il émit également l'hypothèse que le tracé en question ait été dessiné en s'aidant du stylet de l'appareil lui-même, donnant ainsi une impression globale d'authenticité. Il est toutefois surprenant que de telles objections n'aient pas été soulevées à l'époque par les membres avertis de la société d'écho-sondage Kelvin Hugues, mais par Steuart Campbell dont ce n'est pourtant pas la spécialité. D'après Campbell, la rumeur court que le marin qui était à la barre ce matin-là aurait avoué à l'équipe du *Loch Ness Centre* de Drumnadrochit qu'il s'agissait bien d'une farce perpétrée avec la bienveillance de Kelvin Hugues.

Quelques années plus tard, une expédition fut organisée par les prestigieuses universités d'Oxford et de Cambridge (*cf. plus haut*). Plus d'une trentaine de diplômés et d'étudiants se lancèrent ainsi du 27 juin au 23 juillet 1960 dans une campagne d'exploration du loch Ness par sonar. En une occasion, un signal de forte intensité fut enregistré et l'objet sembla plonger de la surface vers une profondeur de dix-huit mètres à une vitesse estimée à 1,8 mètre par seconde au minimum, mais le contact fut rapidement perdu bien qu'un signal similaire fût enregistré peu après. L'équipe de l'expédition fut incapable d'identifier la cause de ces signaux. (58)

En 1962, les membres de l'université de Cambridge revinrent seuls au Loch Ness pour se livrer à une ambitieuse tentative. Cette fois, l'idée était de balayer le lac de bout en bout à l'aide d'une flotte de bateaux équipés d'écho-sondeurs. Le Loch Ness fut ainsi balayé six fois, de nuit comme de jour. Finalement, un seul signal fut enregistré au cours de ces opérations,

juste avant que l'on ne découvre un mât ou un poteau dans la même zone. Plus tard, on réitéra l'essai mais cette fois avec les bateaux tous moteurs éteints. Deux signaux importants furent alors enregistrés. Le chef de l'expédition, Peter Baker (qui fut plus tard professeur au *King's College* de Londres), pensa alors qu'il s'agissait probablement de grands bancs de saumons (59). Mais six ans plus tard, le même chercheur déclara finalement qu'aucun des bateaux n'avait enregistré de signal durant cette campagne d'investigation. (60, p. 201)

En 1968, une équipe de chercheurs de l'université de Birmingham se rendit au loch Ness. Elle était composée, entre autres, du professeur Tucker ainsi que des docteurs Braithwaite et Creasey. Membres de la Division d'acoustique de l'université, ceux-ci avaient travaillé depuis 1966 sur un nouveau système de sonar pouvant détecter la présence de bancs de poissons jusqu'à une distance de 1,5 kilomètre. Un essai fut donc effectué sur le lac avec ce matériel en avril et août 1968 : des signaux stationnaires mais aussi indiquant des déplacements subaquatiques importants furent ainsi enregistrés le 28 août. (61)

D'une part, un important signal immobile fut enregistré, mais Tucker et Braithwaite pensèrent qu'il devait s'agir d'un tronc d'arbre immergé ou encore d'un affleurement de roche. Plus tard, Creasey affirma que l'existence d'une formation rocheuse avait bien été établie à cet endroit et que c'était elle qui était à l'origine de ce signal. (25, note n° 187) D'autre part, deux autres signaux importants furent enregistrés ce même jour, semblant plonger et remonter assez rapidement. Bien que l'idée de créatures inconnues s'ébattant dans les eaux du loch Ness fût séduisante, les chercheurs affirmèrent alors qu'il ne s'agissait ici probablement pas de poissons mais qu'il fallait s'abstenir de toute conclusion hâtive avant d'avoir effectué de plus amples investigations avec un équipement *ad hoc*. En outre, d'autres essais furent réalisés en septembre 1969 et 1970, sans que des signaux comparables fussent enregistrés, mais avec toutefois une découverte intéressante : la sensibilité du sonar de l'équipe de Birmingham aux phénomènes de réfraction. Sans entrer dans d'arides détails techniques, nous pouvons dire que l'interprétation des signaux obtenus en 1968 s'est soudain avérée nettement plus délicate. Si bien que Tucker et Creasey avertirent que les résultats de 1968 devaient être appréhendés avec réserve, en particulier concernant les vitesses estimées de déplacement vertical des objets détectés par leur sonar. Toutefois, ils restaient confiants au sujet de l'estimation des vitesses horizontales qui, selon eux, étaient en faveur d'une origine animale des signaux (25, p. 85).

Nous voici quelque peu perplexes en ce qui concerne ces résultats obtenus par l'équipe de l'université de Birmingham. Certes, ces échos auraient très bien pu signaler la présence de loutres ou de gros poissons nageant dans les eaux du loch Ness. Mais on peut également s'interroger sur la possibilité que tout ceci ne soit qu'un artefact dû à une méconnaissance

d'un appareil mis au point depuis peu. En tout état de cause, la prudence s'impose et l'existence de tels signaux ne suffit en aucun cas à prouver l'existence de créatures non répertoriées dans le loch Ness, contrairement à ce que prétend Roy Mackal dans son livre *The Monsters of Loch Ness*. (45)

Par la suite, l'Académie des Sciences Appliquées de Boston emmenée par Robert Rines, commença à effectuer des recherches sur le site du loch Ness. Nous avons déjà dans les pages précédentes évoqué les contacts sonar qui furent établis par l'A.S.A. lors des fameuses campagnes de 1972 et 1975. Toutefois, cette organisation avait utilisé cette technique dès 1970 et continua également ses essais, sans réel succès, après l'heure de gloire qu'elle connut en 1975. Nous allons donc nous pencher rapidement sur les contacts rapportés par l'A.S.A. durant ces périodes.

En automne 1970, l'équipe de Rines avait mis en place un équipement sonar de courte portée dans la baie d'Urquhart, attaché à l'extrémité de la jetée de Temple. Ce matériel avait été mis au point par Klein, compagnon de quête de Rines que nous avons déjà mentionnée précédemment. Le 21 septembre 1970, en fin d'après-midi, un contact fut établi à une distance estimée à soixante-seize mètres. Witchell prétend que ce sont deux grands objets qui furent détectés. Il raconte également que l'équipement sonar fut transporté deux jours plus tard vers une autre zone du lac au nom pittoresque de « Fer à Cheval » où furent établis « plusieurs autres contacts avec de grands objets se déplaçant sous l'eau ». Il faut dire qu'à ce stade de son livre *Le Monstre du Loch Ness*, l'existence de *Nessie(s)* ne fait plus aucun doute pour le journaliste anglais. (13, pp. 220-221)

Quoi qu'il en soit, Rines conclut alors qu'il existait de volumineux objets mobiles dans les eaux du lac, que la quantité de poissons y était suffisante pour assurer la survie de grandes créatures et enfin qu'il existait de « larges failles » dans les parois abruptes du loch Ness pouvant abriter de tels animaux (62). Si l'on peut comprendre sa première assertion, on peut se demander sur quelles bases il fonde les suivantes. Il semble tout d'abord que les données disponibles soient insuffisantes pour interpréter convenablement les contacts établis par l'équipe de Rines. Par ailleurs, les tracés que l'A.S.A. montra pour preuves de l'existence de ces fameuses failles sont très critiquables. En effet, comme le rappela Roy Mackal lui-même, des variations dans la pente des parois du lac peuvent se traduire sur le tracé par des zones non échogènes, ce qui expliquerait les grandes failles dont parle l'A.S.A. et qui ne sont pas *a priori* compatibles avec l'origine glaciaire du loch Ness (45, pp. 306-307 ; 25, pp. 86-87). En outre, nous savons d'après d'autres investigations qu'il n'existe aucune preuve de l'existence de ces anfractuosités, véritable thème récurrent se révélant être de l'ordre d'un véritable fantasme collectif...

Bien plus tard, au lendemain des fameuses campagnes de 1972 et 1975, l'A.S.A. revint au loch Ness en juin 1976. La méthode utilisée était sensiblement comparable à celle de 1970, à l'exception près qu'un système de caméra stroboscopique avait été ajouté. Le 30 juin 1976, le sonar enregistra l'approche d'un objet, bien que sa vitesse de déplacement ne fût pas calculée, puis un deuxième contact fut établi le jour suivant. Martin Klein et Charles Finkelstein, membres de l'équipe de l'A.S.A., publièrent en décembre 1976 un article faisant état de la présence « d'objets animés » dans le Loch Ness, sous-entendant que ces derniers pourraient être des spécimens du fameux *Nessiteras rhombopteryx* imaginé l'année précédente par Robert Rines et sir Peter Scott (63).

Toutefois, certains doutes subsistent quant à cette exploration. Ainsi celle-ci n'était supposée utiliser qu'un seul bateau, le *Malaran*. Pourtant, l'auteur Steuart Campbell releva sur les tracés fournis par l'A.S.A. la mention d'un autre de leurs navires, le *Hunter* (qui avait déjà été mis à contribution en 1975), dont le nom avait été biffé pour être remplacé par le nom de *Nessiteras rhombopteryx*. Est-il alors possible que l'écho enregistré par l'équipe de Rines ait pu être tout simplement liée à la présence d'un autre bateau dans le champ d'action du sonar? Campbell tend à répondre par l'affirmative, en donnant dans son explication de plus amples détails sur lesquels nous ne nous étendrons pas ici. Ajoutons simplement que la thèse que ce soit en réalité un bateau qui aurait détecté par le sonar se trouve, d'après Campbell, renforcée par la présence sur la tracé de ce que les spécialistes appellent des « filaments », des traces multiples typiques de faux échos dus à des réflexions des ultrasons sur des surfaces dures. (25, pp. 92-93)

D'autres tentatives furent entreprises par la suite afin d'établir un contact sonar avec une grande créature, si possible confirmé par une autre technique. Malheureusement pour les chasseurs de monstres et la biodiversité des milieux lacustres, toutes se soldèrent peu ou prou par des échecs.

Nous pouvons ainsi citer la campagne d'investigation menée de 1981 à 1985 par le *Loch Ness and Morar Project*, organisation issue de la réunion en 1979 des anciens *Loch Morar Survey* et *Loch Ness Investigation Bureau*. D'importantes recherches par sonar furent alors menées, notamment à l'aide du *John Murray*, un navire spécialement conçu à cet effet. De nombreux signaux furent enregistrés sans que l'on puisse les interpréter d'une quelconque façon. L'organisation répéta alors ses tentatives en y incluant des techniques permettant d'affiner l'interprétation des contacts ainsi obtenus, mais en vain (64).

De même les Américains Rikki Razdan et Alan Kielar déployèrent-ils en baie d'Urquhart, dans le cadre d'une opération nommée *Projet Iscan*, pas moins de quinze tonnes

d'équipement dans l'espoir de trouver une quelconque trace de *Nessie*. Il s'agissait d'un impressionnant réseau notamment constitué de cent quarante quatre transducteurs sonar susceptibles de déclencher des lanceurs automatisés de harpons à biopsie. L'opération eut lieu du 25 juillet au 16 septembre 1983 (cf. figure n° 19). Hélas, *Nessie* ne montra pas le moindre signe de vie durant ces huit semaines d'observation.

En outre, les 9 et 10 octobre 1987 eut lieu l'opération « *Deepscan* » qui consista en deux balayages du lac à l'aide d'une flottille de bateaux équipés de sonar (cf. figure n° 21). Malheureusement, lesdits balayages ne furent que partiels par rapport à la surface totale du loch Ness. En tout état de cause, bien que des contacts à des profondeurs moyennes furent établis, ces derniers ne purent être identifiés et ne semblèrent pas indiquer la présence de créatures de grande taille dans les eaux du lac. (25, p. 95)

Ainsi la technologie du sonar fut-elle une source supplémentaire de déception dans le cadre des investigations menées au loch Ness. Mais le tort revient en réalité à tous ceux qui, par excès d'enthousiasme, placèrent en elle de trop grands espoirs. Le sonar ne constitue en effet qu'une technologie auxiliaire dans la quête d'animaux aquatiques hypothétiques, nécessitant d'autres moyens permettant une identification plus « fiable », comme le fit par exemple l'équipe de l'A.S.A. en 1972 et 1975.

En outre, nous avons pu constater les multiples biais pouvant entacher d'erreur les résultats obtenus par cette méthode. Ainsi Adrian Shine nous montre t-il que des tracés potentiellement trompeurs peuvent résulter, par exemple, d'émanations de gaz provenant du fond du lac (cf. figure n° 27). (12, p. 280)

Nous espérons avoir désormais fourni une vision globale du corpus des preuves alléguées prétendant montrer l'existence dans les eaux du loch Ness de grandes créatures non répertoriées ou appartenant à une espèce supposée éteinte. La masse d'observations et de prétendus éléments de preuve est aussi énorme que le fameux animal traqué est insaisissable. Ainsi peut-on trouver des milliers de témoignages visuels rapportant la présence de choses plus ou moins insolites dans le lac, des photographies de surface, quelques fameux clichés subaquatiques, des enregistrements de signaux par sonar...

La difficulté de traitement et d'interprétation d'un tel corpus est multiple. Tout d'abord, il s'agit bien sûr de « séparer le bon grain de l'ivraie » en tâchant d'éliminer du mieux possible les éléments d'une sincérité douteuse ou insuffisamment documentés mais aussi ceux dont la cause peut être identifiée sans difficulté. Puis il faut se pencher sur les conditions dans lesquelles certaines observations ont eu lieu et tenter d'examiner des résultats obtenus pour la plupart par des amateurs auxquels la rigueur fait souvent défaut.

Mais à événement extraordinaire, il faut des preuves extraordinaires. Partant de ce principe, il ne reste à peu près rien après analyse critique du corpus testimonial évoqué précédemment. En tout état de cause, si certains éléments peuvent se montrer *a priori* troublants, il faut bien reconnaître qu'aucune preuve satisfaisante n'a été apportée à ce jour pour démontrer l'existence de créatures non répertoriées dans le loch Ness. Des recherches concernant l'écologie du lac tendent d'ailleurs à montrer que ce dernier, n'offrant pas de ressources alimentaires suffisantes, ne pourrait assurer la survie d'une colonie, même de faible taille, de grands prédateurs. (12, pp. 271-272)

Reste à savoir pourquoi tant de personnes, *a priori* sincères pour la plupart, ont aperçu des phénomènes insolites dans les eaux du loch Ness, parfois même collectivement. Le fait que le mystère autour de ce lac perdure aujourd'hui encore est sans doute lié au fait que plusieurs réponses existent pour expliquer ces phénomènes sans qu'aucune ne soit pleinement satisfaisante.

• **Table n°3 : liste des films ou vidéos réalisés en surface prétendant montrer *Nessie* :**

<i>Numéro</i>	<i>Date</i>	<i>Auteur</i>	<i>Site</i>
<i>Films</i>			
F1	? / ? / 1935	Dr MacRae	?
F2	? / ? / 1935	Dr MacRae	L. Duich (?)
F3	12 / 12 / 1933	Malcolm Irvine	En face du château d'Urquhart
F4	15 / 09 / 1934	James Fraser	Baie d'Urquhart
F5	22 / 09 / 1936	Malcolm Irvine	En face de Foyers
F6	29 / 05 / 1938	G. E. Taylor	En face de Foyers
F7	? / ? / 1938	James Currie	En face du château d'Urquhart
F8	23 / 04 / 1960	Tim Dinsdale	Foyers
F9	18 / 10 / 1962	L.N.I.B.	Baie d'Urquhart
F10	Inconnue	L.N.I.B.	?
F11	06 / 06 / 1963	L.N.I.B.	Château d'Urquhart
F12	13 / 06 / 1963	L.N.I.B.	Château d'Urquhart
F13	21 / 05 / 1964	Pauline Hodge	Achnahanet
F14	01 / 08 / 1965	L.N.I.B. (Elizabeth Hall)	Achnahanet
F15	? / ? / 1966	Margaret Edward	Près de Balchraggan
F16	14 / 02 / 1967	Renzo Serafini	Près d'Inverfarigaig
F17	22 / 05 / 1967	L.N.I.B. (Les Durkin)	Portclair
F18	13 / 06 / 1967	L.N.I.B. (Dick Raynor)	En face de Dores
F19	22 / 08 / 1967	L.N.I.B. (Chapman / Christopher)	?
F20	23 / 08 / 1967	L.N.I.B. (Christopher et Jeffrey Hunter)	Au nord d'Invermoriston
F21	05 / 10 / 1967	L.N.I.B. (Clem Skelton)	En face de Foyers
F22	04 / 05 / 1968	Irvine / Young / Barret	?
F23	27 / 05 / 1969	H. Barsky	En face de la baie d'Urquhart
F24	23 / 06 / 1969	L.N.I.B. (Skelton / Davies)	Achnahanet
F25	16 / 09 / 1969	L.N.I.B. (Shield / Baker)	?
F26	18 / 07 / 1975	Alan Wilkins	Rubha Ban (près d'Invermoriston)
F27	22 / 08 / 1977	Gwen Smith	Whitefield
<i>Vidéo</i>			
V1	06 / 08 / 1983	John E. Beckjord	Baie d'Urquhart

Note : L.N.I.B. : Loch Ness (Phenomena) Investigation Bureau

(D'après Stuart Campbell, *Loch Ness Monster – the Evidence* (25), p. 54)

• **Table n°4 : liste des contacts par sonar prétendument établis avec Nessie :**

Numéro	Date	Auteur / opérateur sonar	Site
S1	03 / 12 / 1954	<i>Rival III</i> (bateau de pêche)	Bassin nord
S2	15 / 05 / 1958	<i>Kaffir</i> (bateau de la <i>B.B.C.</i>)	Baie d'Urquhart
S3	? / 12 / 1959	<i>Guiding Star</i> (bateau de pêche)	Au large de Foyers
S4	27 / 06 / 1960	Arnold & Baker (universités d'Oxford & Cambridge)	?
S5	1962	Baker & Westwood (université de Cambridge)	Divers
S6	28 / 08 / 1968	Université de Birmingham	Baie d'Urquhart
S7	1969	Vickers Oceanics Ltd	Baie d'Urquhart
S8	10 / 10 / 1969	Robert E. Love	Au large de Foyers
S9	22 / 10 / 1970	Jeffrey Blonder	Au large d'Invermoriston
S10	1970	Rines & Klein	Baie d'Urquhart & ?
S11	08 / 08 / 1972	Rines & <i>L.N.I.B.</i>	Baie d'Urquhart
S12	30 / 06 / 1976	Klein Associates & <i>A.A.S.</i>	Baie d'Urquhart
S13	01 / 07 / 1976	Klein Associates & <i>A.A.S.</i>	Baie d'Urquhart
S14	1975	Partech Electronics	?
S15	1978	Theo Brown	Au large de Foyers
S16	? / 04 / 1981	<i>Provider II</i> (bateau de pêche)	Bassin nord
S17	1981	<i>Loch Ness & Morar Project</i>	Divers
S18	1982	<i>Loch Ness & Morar Project</i>	Divers
S19	? / 07 / 1992	<i>Project Urquhart</i>	Au large d'Invermoriston

Note : *L.N.I.B.* : *Loch Ness (Phenomena) Investigation Bureau*

(D'après Stuart Campbell, *Loch Ness Monster – the Evidence* (25), p. 79)

IV/ LA RÉALITÉ ÉCONOMIQUE DE « NESSIE »

Depuis 1933, année « officielle » de l'entrée sur scène de *Nessie*, de nombreuses personnes à la sincérité variable, scientifiques confirmés comme amateurs passionnés, se sont intéressés à cette hypothétique créature devenue un des emblèmes nationaux de l'Ecosse (*cf. figure n° 34*).

Dans le sillage des chasseurs de montres, de nombreux touristes affluèrent sur les bords du loch Ness, scrutant la surface de l'eau et guettant, souvent sans se l'avouer, un signe quelconque provenant des eaux mystérieuses du lac (*cf. figure n° 28*).

Il n'est pas étonnant un seul instant que le loch Ness ait attiré les curieux pendant les soixante-dix dernières années. Toutefois, même si le tourisme s'est trouvé « dopé » par l'arrivée inespérée de *Nessie* dans les *Highlands* au début des années 1930, il convient de rappeler en toute rigueur que l'intérêt pour cette région d'Ecosse est plus ancien que cela.

En revanche, il semble que personne n'ait entrepris à ce jour de réelle étude de l'impact de ce phénomène sur l'économie des *Highlands*, voire sur celle de l'Ecosse elle-même. Ceci peut s'expliquer notamment par la grande difficulté d'une collecte d'informations de cette nature. Certes, il est vrai que de tels effets sont pour le moins délicats à apprécier dans leur globalité.

Il est malgré tout intéressant de se pencher, même partiellement, sur les effets réels, « palpables », liés à une créature dont l'existence n'est à ce jour qu'encore purement hypothétique.

4.1- Une rétrospective du tourisme au loch Ness

S'il est encore très difficile aujourd'hui, comme nous l'avons mentionné précédemment, de parvenir à collecter des informations précises concernant l'impact réel de *Nessie* sur l'économie loco-régionale, la tâche s'avère des plus délicates lorsqu'il s'agit d'apprécier l'évolution de ce phénomène dans le passé. On ne peut, pour ainsi dire, que se contenter d'informations très globales ou, inversement, de certaines anecdotes susceptibles d'être représentatives d'une époque donnée.

La région des *Highlands* n'est en aucune façon la contrée sauvage et étrangère au reste du monde que certains folkloristes et chasseurs de monstres de mauvaise foi ou trop crédules ont bien voulu dépeindre. Ainsi, le tourisme dans les *Highlands* avait-il débuté bien avant les années 1930 et que *Nessie* ne fasse irruption dans les conversations, dès la construction au XIX^{ème} siècle du Canal calédonien.

Il convient en outre de remarquer que la croyance au monstre lacustre ne s'est paradoxalement pas fixée sur des lacs des *Highlands* relativement isolés, mais bien au contraire sur le lieu éminemment touristique qu'est le loch Ness depuis l'époque victorienne. Le Canal calédonien fut inauguré dès 1822 et lorsque la reine Victoria y fit une croisière en 1873, pas moins de six bateaux à vapeur convoaient déjà voyageurs et courrier quotidiennement d'un bout à l'autre du loch. D'ailleurs, afin de répondre à l'afflux touristique, la ligne de chemin de fer rejoignit le lac dès 1903. Nous sommes en vérité bien loin de « l'Ecosse la Sauvage » des chroniqueurs médiévaux si chère à sir Walter Scott, célèbre écrivain écossais du XIX^{ème} siècle dont l'œuvre est profondément imprégnée de cette vision onirique et quelque peu désuète des *Highlands*... Il est évident que certains auteurs parmi ceux qui se sont intéressés au loch Ness, telle Constance Whyte, ont eu eux aussi un désir plus ou moins conscient de faire des Hautes Terres d'Ecosse une contrée sauvage et inexplorée, donc propice à la découverte d'une créature non répertoriée. (30, p. 204 ; 41, p. 24 ; 44)

Comme le souligne Ronald Binns dans son livre *The Loch Ness Mystery Solved*, la crise économique internationale de 1929 eut notamment pour effet d'entraîner un déclin du tourisme au loch Ness (24, p. 66). Ainsi les événements de 1933 allaient-ils avoir pour théâtre des lieux non pas déserts, mais *désertés*.

En ces temps difficiles pour tous – vingt mille chômeurs supplémentaires viennent grossir en juillet 1934 les rangs des sans-travail – *Nessie* constitua indéniablement un

auxiliaire touristique aussi puissant que bienvenu. Ainsi, en juin 1934, pas moins de trois compagnies d'autobus déposèrent une demande de licence afin de pouvoir proposer des randonnées sur les routes le long du lac, en raison « d'une vive demande d'excursions vers le loch habité par une espèce inconnue de poisson ou d'animal », d'après un article du *Northern Chronicle* du même mois. Il convient de rappeler ici que la route A82 venait alors d'être ouverte à la circulation et qu'elle permettait un accès bien plus aisé aux rives du loch Ness. En août 1934, le *Northern Chronicle* se félicitait cette fois dans ses colonnes de « la popularité accrue d'Inverness comme centre touristique », concrètement appréciable par l'afflux de curieux venus non seulement des Iles Britanniques mais aussi de l'étranger, attirés par une « créature insaisissable dont la renommée [avait] atteint tous les continents ».

Cet engouement peut s'apprécier à travers quelques informations anecdotiques. Ainsi, durant cette période faste de l'été 1934, un restaurant avec vue sur le lac aurait servi pas moins de neuf cents thés en une semaine (30, p. 218). De même apprend-on dans l'ouvrage de Nicholas Witchell que durant l'hiver 1934, les parties de « chasse au monstre » étaient devenues du dernier chic et que tous les hôtels des alentours s'en trouvèrent remplis. En outre, la ville d'Inverness était pour la première fois de son histoire « somptueusement illuminée ». (13, pp. 85-86)

Tous ceux qui ont vécu de cette flambée d'intérêt, propriétaires et conducteurs d'autobus, restaurateurs, personnel hôtelier ainsi que leurs proches ont, dans un désir d'autant plus compréhensible que la conjoncture économique était alors fort défavorable, certainement privilégié les interprétations les plus extraordinaires pour expliquer des phénomènes qui ne l'étaient pas nécessairement.

Les rapports étroits que *Nessie* entretint avec le tourisme ont dès le début été critiqués par les sceptiques de tous bords. Ainsi le fait que la toute première observation ait été réalisée par un couple d'hôteliers de Drumnadrochit (*les MacKay, cf. plus haut*) jeta un discrédit durable et compréhensible sur toute l'affaire du loch Ness. Il serait toutefois difficile d'affirmer avec certitude que les MacKay inventèrent une histoire dont l'ampleur les aurait par la suite complètement dépassés.

Bien sûr, il se trouva quelqu'un pour revendiquer plus tard la paternité de *Nessie*, un publicitaire qui déclara avoir « inventé » le monstre dans l'arrière-salle d'un pub londonien à la demande de riverains intéressés. Si une telle éventualité ne peut être tout à fait écartée, cette hypothèse s'avère aujourd'hui totalement invérifiable, à l'instar de bien des éléments du mythe du loch Ness. Quoi qu'il en soit, en admettant que la première observation prétendue de *Nessie* ait effectivement été l'œuvre de simples farceurs ou d'ingénieurs publicitaires, ceux-ci durent rapidement se sentir complètement dépassés par l'ampleur du phénomène déclenché. Quant à imaginer, comme certains n'hésitèrent pas à le faire, une gigantesque machination

organisée inspirée par des *Highlanders* cupides et sans scrupules, cela semble tout à fait déraisonnable. Il ne serait finalement que peu intéressant d'apprendre que le témoignage des MacKay n'était qu'un canular, car l'on doit plutôt la création et surtout la pérennité de *Nessie* à l'ensemble des événements survenus depuis les années trente. Une simple farce d'hôteliers ne peut être responsable de la création du mythe de la créature inconnue des Hautes Terres écossaises tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Toutefois, il convient de replacer les événements des années trente dans un contexte non plus socio-économique, mais plutôt dans celui d'une époque friande d'une certaine vulgarisation scientifique. Il faut ainsi garder à l'esprit le véritable engouement que connurent dans le public britannique la paléontologie et ses récentes découvertes dès le règne de la reine Victoria. On peut également se reporter aux édifiantes illustrations de Charles Knight de la fin du XIX^{ème} siècle, mais aussi à un événement bien plus proche chronologiquement de la naissance de *Nessie*, à savoir la sortie sur les écrans en 1933 du *King Kong* de E. B. Schoedsack, avec son très « knightien » apatosaure (*cf. figures n° 4 et 5*).

Ainsi la nature hypothétique de la fameuse créature prétendument observée dans le loch Ness était-elle intimement liée aux propres aspirations des touristes et, plus généralement, du grand public qui semblait n'avoir d'intérêt que pour les espèces préhistoriques éteintes. Comme le remarque fort justement Michel Meurger dans son ouvrage *Le monstre du Loch Ness, du folklore à la zoologie spéculative*, l'on peut se demander si les touristes se seraient déplacés aussi volontiers et dans de telles proportions pour assister aux ébats du « phoque gris » de sir Edward Mountain (*cf. plus haut*). En revanche, le plésiosaure ou le serpent de mer, suggestions zoologiques initiales de Rupert T. Gould, étaient assurément de nature à attirer les curieux. Ainsi, dès le début de l'affaire du loch Ness, théoriciens excentriques et hôteliers opportunistes avaient scellé entre eux une alliance implicite.

Quant aux journaux locaux tels l'*Inverness Courier* ou le *Northern Chronicle*, ils n'avaient pour leur part aucune raison d'endiguer un flot qui « avait placé le comté d'Inverness sur la carte », comme l'aurait écrit un journaliste du *Scotsman* selon Meurger (30, p. 218). Il est vrai que la presse écrite joua un rôle décisif en publiant durant cette période toute une série d'anecdotes appuyant la thèse de l'existence d'une créature étrange dans le lac : récits folkloriques et souvenirs approximatifs, parfois de seconde main de surcroît, s'entremêleront ainsi pour conférer une certaine « légitimité ancestrale » aux phénomènes survenus à partir de 1933. Le conteur qui maîtrisa le plus brillamment ces exercices de narration ne fut autre qu'Alex Campbell, le garde-pêche par qui tout avait commencé et qui écrivait alors ses articles à la fois pour l'*Inverness Courier* et le *Northern Chronicle*.

Toutefois, à partir de l'été 1934, le flux de curieux accourant à Inverness commença quelque peu à se tarir. Ce phénomène fut peut-être, du moins partiellement, lié au désenchantement suscité par le livre *The Loch Ness Monster and Others*, que Rupert T. Gould venait alors de publier et qui présentait désormais *Nessie* comme un probable batracien de grande taille.

Bien évidemment, le tourisme au loch Ness s'endormit par la suite avec les années de guerre et leurs sévères restrictions.

Mais cet état de torpeur ne dura pas bien longtemps. A partir des années cinquante, la popularité du lac *highlander* fluctue au gré des campagnes d'investigations. Ainsi et à titre d'exemple, l'abbaye de Fort Augustus jouissant d'une vue imprenable sur le loch Ness accueillait au milieu des années cinquante pas moins de trente mille visiteurs par an et publiait la quatrième édition de sa brochure relative au monstre (*cf. plus haut*). La simple observation de deux « bosses » dans le loch Ness, le 11 mars 1957, fut relayée par les agences de presse internationales, si bien que cette histoire parut dans des centaines de journaux de par le monde, du *New York Post* à l'*Otago Daily Times* de Nouvelle-Zélande, en passant par l'*Iraq Times* de Bagdad (13, p. 157). Rappelons que c'est en cette même année que fut publié le livre de Constance Whyte, *More than a Legend*, rompant ainsi une longue période de silence littéraire autour de *Nessie* et ravivant sensiblement l'intérêt pour ce sujet.

Devant cette vague mondiale d'engouement pour les événements survenant dans le lac écossais, un toast fut tout naturellement porté à la santé de *Nessie* le 15 mars 1958 à la Chambre des Communes, au cours d'un débat sur l'industrie dans le Nord de l'Ecosse (13, p. 157). La même année, le député Hector Hugues, ardent partisan devant le Parlement britannique d'une investigation méthodique dans le loch Ness, qualifia d'ailleurs *Nessie* de façon fort lucide et à peine ambiguë de « précieux capital de l'Ecosse ». Nous ne nous étendrons pas sur les possibilités sémantiques qu'offre cette affirmation...

Bien plus tard, le commerce de *Nessie*, intimement lié aux aléas de la quête zoologique, se fera triomphaliste au début des années soixante-dix.

Ainsi, au moment de la publication en hiver 1975 des clichés subaquatiques obtenus par l'équipe de Robert Rines, on put observer comme il se doit un afflux de touristes fort inhabituel en cette saison. La plupart des curieux, semble-t-il, affluèrent des Etats-Unis. Dès leur arrivée, ceux-ci questionnaient le personnel de l'aéroport de Londres sur les plus rapides moyens d'accès au loch Ness ou même sur la possibilité de donner à manger à *Nessie*... (13, pp. 293-294). Par la suite, l'afflux de touristes dans les alentours du lac fut tel que le

journaliste John Robert Blum écrivit, dans le *Manchester Evening News* du 23 juillet 1976, que « la région du loch Ness ne pouvait tout simplement pas accueillir un plus grand nombre de touristes ». (30, p. 245)

En 1977, dans son article pour le *National Geographic*, William S. Ellis écrivait que « ce serait une erreur que d'affirmer que les *Highlanders* se sont servis de l'obsession pour le mystère du loch Ness pour leur propre profit ». Ellis ajoutait encore quelques mots pour expliquer que *Nessie* ne constituait pas un fond de commerce et que les villages bordant le lac n'avaient en fait pas changé depuis que de nombreux étrangers y étaient arrivés, intrigués par l'énigme du lac.

Certes, cet article fut publié deux ans avant la fondation en 1979 de l'*Official Loch Ness Monster Exhibition* à Drumnadrochit. Mais nous disposons tout de même, notamment grâce au travail de Nicholas Witchell, d'éléments montrant sans ambiguïté que le tourisme fait depuis longtemps partie de la vie des riverains du loch Ness. Peut-être y eut-il des périodes de relatif désintérêt, mais comment oublier les foules drainées par le lac durant l'hiver 1934 ou après la publication des clichés subaquatiques obtenus en 1975 par Robert Rines et son équipe ?

Si Ellis semble ici faire preuve d'une certaine naïveté, c'est bien de la mauvaise foi caractérisée qui transparait dans les propos d'un responsable de l'Office du tourisme d'Inverness, repris par Ellis dans son article : « Nous ne pouvons réellement pas estimer l'attrait touristique exercé sur la région par le mystère du loch Ness. Bien sûr, il doit y avoir quelque effet, mais que la légende s'avère fondée ou non, cela ne ferait pas grande différence. Mais c'est une jolie histoire, n'est-ce pas ? » (65)

S'il est vrai que l'impact réel du « mystère » associé au loch Ness sur l'économie des *Highlands* est difficile à estimer précisément, il est indéniable que *Nessie*, aujourd'hui comme hier, n'en constitue pas moins un commerce.

4.2- Le tourisme au loch Ness aujourd'hui

Il ne fait aucun doute, comme le reconnaît fort pertinemment Gary Campbell, président de l'« *Official* » *Loch Ness Monster Fan Club*, que *Nessie* a eu un effet extrêmement bénéfique sur l'économie des alentours immédiats du loch Ness mais aussi de l'ensemble des *Highlands* et des îles du Nord de l'Ecosse. Il s'agit désormais d'une véritable industrie touristique bien établie tout autour du lac, composée aussi bien de grands centres

d'exposition plus ou moins pédagogiques et de petits artisans comme Steve Feltham, un homme qui a passé ces dix dernières années dans une caravane installée sur la plage, scrutant inlassablement la surface du lac et vivant de la vente aux touristes de petites figurines de *Nessie* qu'il fabrique lui-même (cf. figure n° 29).

Le site profitant le plus largement de la manne touristique est le village de Drumnadrochit, situé à peu près au milieu de la rive nord du lac (cf. carte n°2) L'endroit est proche du château d'Urquhart dont nous avons déjà fait mention, ruines surplombant le loch Ness au romantisme un peu désuet et qui attirent chaque année plus de deux cent mille visiteurs (67). Il est d'ailleurs difficile de savoir si ces derniers viennent pour les ruines elles-mêmes ou plutôt pour le magnifique point de vue panoramique qu'elles donnent du lac (cf. figure n° 30). C'est également à Drumnadrochit que l'on trouve les fameux « musées » concurrents que sont l'*Official Loch Ness 2000 Centre* et l'*Original Loch Ness Monster Exhibition Centre*, situés de façon cocasse à seulement une centaine de mètres l'un de l'autre (cf. tables n° 5 et 6 ; figures n° 31). Bien sûr, Drumnadrochit offre également une infrastructure hôtelière permettant tout juste de faire face à l'afflux estival de touristes : hôtels, auberges de jeunesse, *bed & breakfasts*, restaurants, etc. On y trouve naturellement des boutiques de souvenirs (cf. figure n° 32 et 33), mais encore des entreprises telles *Loch Ness Cruises* ou *Jacobites Cruises* qui offrent aux touristes des ballades guidées en bateau sur le lac. On peut même se voir offrir des tours organisés en submersible, pour la modique somme de cent dollars de l'heure (chiffres de 1994). (66)

Parallèlement à l'accueil des touristes, Drumnadrochit est également le siège de la société *Loch Ness Marketing*, qui fournit ses services aux nombreuses chaînes de télévision du monde entier qui désirent réaliser des reportages ou des documentaires sur le loch Ness. Ces quelques dernières années ont ainsi vu la réalisation de programmes notamment pour *Sky TV*, l'émission *Today* de NBC, la *BBC*, *Irish TV*, *Network 7 Australia*, *Nova*, *The History Channel* et *European Business News* (sic)... Cette « mondialisation » de l'engouement pour le loch Ness traduit assez bien la place à part entière que s'est ménagée *Nessie* en seulement quelques décennies dans l'imaginaire collectif, du moins dans la culture dite « occidentale ». De récentes campagnes publicitaires largement diffusées pour des produits tels que du whisky ou, plus bizarrement, pour une célèbre marque d'automobiles témoignent également de la puissance évocatrice d'envergure internationale du monstre du loch Ness (cf. figure n° 35).

Le village de Drumnadrochit, véritable « capitale de *Nessie* », souffre toutefois de sa petite taille. Les infrastructures d'accueil existantes y sont en effet poussées jusqu'à leurs limites quand vient l'été. Il est vrai que l'activité d'endroits comme Drumnadrochit ou Fort

Augustus, à l'extrémité sud du loch Ness, est de plus en plus orientée vers le tourisme, si bien que le village de Drumnadrochit a été ironiquement surnommé « Disneyland » par de nombreux riverains du loch Ness, notamment par ceux qui vivent sur la rive opposée, un peu moins touristique. Fort heureusement, les rives du lac elles-mêmes restent relativement préservées en raison de leur forte pente quasiment en tout point. Il n'y a ainsi, par exemple, aucun phénomène d'urbanisation anarchique observable au loch Ness.

Dans un article du *Skeptic's Dictionary* disponible sur Internet, l'auteur Robert Todd Carroll déclarait en 1998 que « l'industrie touristique florissante » que constitue le loch Ness aurait rapporté en 1993 environ trente-sept millions de dollars. Gary Campbell tend pour sa part à confirmer ce chiffre, puisqu'il affirme que le tourisme est chaque année à l'origine d'un revenu de trente-huit millions de dollars pour la région. Les gains générés par les activités touristiques au loch Ness présentent en outre un fort caractère saisonnier et cette superbe région retrouve la sérénité d'octobre à mars, au grand plaisir de la population locale.

Il serait toutefois abusif de considérer que *Nessie* constitue l'unique attrait de la région du loch Ness. Faisant partie des Hautes Terres écossaises, celle-ci est intrinsèquement attractive par la beauté de ses paysages. Toutefois, le loch Ness n'est pas communément considéré dans les différents guides touristiques comme le plus beau lac d'Ecosse, bien que de telles considérations soient évidemment assez subjectives. Sa taille exceptionnelle constitue certes un atout, mais cela ne suffirait pas bien sûr à assurer un tel succès s'il n'y avait eu le « coup de pouce » de *Nessie*.

Mais le loch Ness ne représente bien souvent qu'un point de départ pour les touristes qui, déçus de n'avoir pu entrevoir la fameuse créature, s'en vont vers d'autres destinations pittoresques des *Highlands*. Ainsi, dans une enquête réalisée en 1997-1998 par Julie Falconer, de l'université écossaise de Strathclyde, 78% des personnes interrogées affirmaient qu'elles auraient visité le site du loch Ness, que ce dernier abrite un monstre ou non. Il faut toutefois prendre avec prudence ce genre de déclaration, dans la mesure où *Nessie* semble être aujourd'hui bien ancrée dans l'inconscient collectif, et donc dans celui de ces visiteurs qui se prétendent détachés par rapport au mythe. Il convient par ailleurs de noter que, d'après cette même enquête, la plupart des visiteurs étaient originaires du Royaume-Uni (70%). (68)

Mais ne nous y trompons pas : la paisible apparence du loch Ness n'est qu'un leurre. En réalité, il est le cadre d'une lutte fratricide. Il est en effet tout à fait édifiant de voir aujourd'hui dans la rupture consommée entre les deux « frères ennemis » du tourisme au Loch Ness, l'*Original Loch Ness Monster Exhibition* et l'*Official Loch Ness 2000 Centre*, distants seulement de quelques dizaines de mètres sur les rives de Drumnadrochit, le reflet de la bataille entre cryptozoologues radicaux et modérés. Après avoir littéralement scindé en

deux camps inconciliables croyants et sceptiques sur le plan de la zoologie, le « phénomène *Nessie* » déchire à présent les professionnels du tourisme local qui se livrent désormais à une véritable guerre larvée et dérisoire sur les berges impassibles du loch Ness. Ainsi l'*Official Loch Ness 2000 Centre*, qui a retiré ces dernières années le mot « monstre » de son appellation, fait l'objet des plus vives attaques de la part de son voisin et rival. En effet, sous la direction d'Adrian Shine, ancien fondateur du *Loch Ness Project*, cette exposition s'est convertie à une approche plus moderne et surtout plus réaliste que l'*Original Loch Ness Monster Exhibition*, en présentant les faits avec objectivité et sans volonté manifeste de prouver l'existence de *Nessie*, bien au contraire. N'étant pas lui-même biologiste et le reconnaissant volontiers, Shine fait toutefois preuve de scepticisme et d'une certaine rigueur scientifique, en axant notamment le contenu de l'exposition sur l'écologie du lac, ne craignant pas de démontrer aux visiteurs l'impossibilité trophique pour le loch Ness d'héberger une colonie de grands prédateurs, ni de présenter sa propre théorie selon laquelle *Nessie* ne serait qu'un gros esturgeon. Bien entendu, cette attitude déplâit foncièrement au centre rival qui pour sa part a fait de la crédulité du public son fonds de commerce. Ainsi Adrian Shine est-il accusé dans un article du *Scotsman* du 9 août 1999 par Ronald Bremner, fondateur de l'*Original Loch Ness Monster Exhibition*, de « démanteler le mythe du monstre en causant un tort irréparable à ce petit coin de la carte touristique ». Dans ce même article, Bremner déclare même, en bon tragédien, que « c'est la guerre ». (69)

D'une façon plus générale, on peut affirmer que les riverains liés aujourd'hui à l'industrie touristique voient bien évidemment d'un mauvais œil toute initiative tendant à démontrer l'existence d'une créature extraordinaire. Pour eux, c'est certain, il y a bien « quelque chose » dans le loch Ness... (41, p. 25)

Il est incontestable que la créature du loch Ness, aussi hypothétique soit-elle, a constitué et constitue encore une véritable manne pour l'économie locale, malgré la difficulté de collecter des données concernant l'aspect touristique du « phénomène *Nessie* ».

Si l'on prend un peu de recul, le tourisme pourrait être pour les partisans de *Nessie* un allié peut-être plus embarrassant qu'il n'y paraît de prime abord. D'une part, il est bien évidemment l'objet de curiosité des foules qui se massent chaque année sur les bords du loch Ness, guettant le moindre remous à la surface de l'eau de façon quasi mystique comme l'on prierait pour l'arrivée d'une sainte apparition. Ces personnes sont ainsi autant de témoins potentiels à ajouter à la liste déjà longue de ceux qui prétendent avoir aperçu *Nessie* s'ébattant dans les eaux du lac. Mais une approche plus fine de ces mouvements touristiques montre que ceux-ci ont débuté bien avant que l'on ne commence à parler de *Nessie* et donc que les

Highlands n'était nullement la contrée reculée que l'on veut nous faire croire. En outre, l'afflux de touristes fait précisément partie de l'argumentation de ceux qui dénoncent dans le mythe du monstre du loch Ness un simple coup médiatique savamment entretenu par les commerçants des villages alentours, parfois au prix de quelques luttes intestines...

Table n° 5 : nombre de visiteurs pour deux des principales attractions du loch Ness :

<i>Attraction</i>	<i>Nombre de visiteurs</i>			
	1995	1996	1997	1998
<i>Original Loch Ness Monster Exhibition (Pr)</i>	175000*	ND	180000*	280000*
<i>Château d'Urquhart (HS)</i>	201970	242786	244786	235745

Source : HIGHLANDS & ISLANDS ENTERPRISE (1999)

Légende

Pr : Etablissement privé

HS : Historic Scotland (patrimoine historique de l'Ecosse)

* : Estimation

ND : Chiffres non disponibles

Table n° 6 : classement parmi les attractions payantes d'Ecosse et des *Highlands & Islands* :

<i>Attraction</i>	<i>Original Loch Ness Monster Exhibition</i>	<i>Château d'Urquhart</i>
Classement		
Classement pour l'Ecosse	8^e	9^e
Classement pour les <i>Highlands & Islands</i>	2nd	3^e

Source : HIGHLANDS & ISLANDS ENTERPRISE (1999)

Remarque : aucun de ces deux sites ne figure parmi les vingt premières attractions d'Ecosse (en termes de nombre de visiteurs), gratuites et payantes confondues.

V/ APPROCHES ET THEORISATIONS DIVERSES FACE A

L'INVISIBLE

Le monstre du loch Ness est sans doute la créature fabuleuse la plus illustre du XXI^{ème} siècle. Nul autre animal mythique ne peut soutenir la comparaison en termes de publications, de témoignages, de preuves alléguées ou de campagnes d'investigation. *Nessie* est ainsi véritablement devenue la figure de proue de la cryptozoologie, pseudo-science relativement jeune et éminemment spéculative.

Bien des théories ont été échafaudées pour tenter d'expliquer les phénomènes plus ou moins étranges survenant au loch Ness, des plus fantaisistes aux plus sérieuses. Il est intéressant de passer ces dernières en revue sans toutefois trop s'y attarder. En effet, bien que les preuves alléguées forment un corpus important comme nous l'avons vu précédemment, leur fiabilité est trop mince pour que l'on puisse raisonnablement se reposer sur elles afin d'établir des hypothèses. Il n'y a aucun intérêt, en tout cas d'un point de vue scientifique, à se perdre en conjectures au sujet d'une créature dont l'existence même est pour le moins incertaine. C'est pourtant bien là l'exercice d'équilibriste auquel se sont livrés tant de chasseurs de monstres amateurs ou scientifiques reconnus durant les soixante-dix dernières années.

Le loch Ness a été incontestablement le théâtre d'une véritable guerre, souvent larvée mais parfois ponctuée d'âpres batailles, entre l'*establishment* scientifique et les cryptozoologues. Ce sont ainsi deux formes inconciliables de naturalisme qui se sont affrontées sur les rives du lac, à l'instar des soldats anglais et écossais lors des rébellions jacobites du XVIII^{ème} siècle.

Par ailleurs, nous pouvons remarquer dans l'histoire relativement courte de *Nessie* un véritable phénomène de naturalisation de la culture, comme l'écrit l'auteur Michel Meurger dans son ouvrage *Le Monstre du Loch Ness, du folklore à la zoologie spéculative*. Il est en effet intéressant de constater comment les esprits lacustres de l'Ecosse légendaire ont épousé les dernières découvertes de la paléontologie pour donner naissance au monstre du loch Ness tel que l'imaginaire collectif se le représente aujourd'hui.

5.1- Les génies aquatiques de l'Écosse des légendes

*Quand les dégels dissolvent les amas de neige,
Et que flotte la croûte sonore de la glace,
Alors les kelpies hantent le fleuve
Par votre ordre,
Et les voyageurs anuités sont attirés à leur perte.*

Robert BURNS (1759-1796) : *Requête au diable* (1785)

Sans précédent zoologique, le monstre qui plongea en 1933 les rives du loch Ness dans l'effervescence a en revanche des antécédents mythiques.

En Écosse, le folklore a fréquemment associé des créatures surnaturelles aux eaux vives ou mortes, voire aux zones littorales dans le cas des *selkies* et *seal-folk*. Il s'agissait de génies zoomorphes (*kelpies*, *water-horses*, *water-bulls*, *selkies* et *seal-folk*) dotés de pouvoirs magiques parfois utilisés à des fins malveillantes et qui, pour certains d'entre eux, pouvaient à l'occasion prendre forme humaine. Les *kelpies* et les *water-horses*, peut-être les plus abondants dans le folklore écossais, étaient des créatures de forme équine, tandis que *water-bulls*, *selkies* et *seal-folk* vivaient respectivement sous les traits du taureau (parfois de la vache) et du phoque. (14, pp. 1-2)

L'univers féérique écossais trouve probablement ses racines dans l'ancien animisme des premiers habitants calédoniens, l'interprétation des phénomènes naturels y faisant largement recours à l'imagination. Ainsi le *kelpie* est-il décrit, selon F. Marian MacNeill, comme « la personnification du soudain souffle de vent ou du tourbillon qui balaie la surface des lacs et des mares [...] des *Highlands* ».

Remarquons toutefois que ce monde féérique renferme tout un bestiaire fabuleux apparenté à des espèces animales assez diverses et n'étant pas forcément liées à l'eau. On trouve ainsi, aux côtés des nombreux esprits associés au milieu aquatique, des chiens fantastiques, des oiseaux fabuleux et des génies bovins (*crodh sith* en gaélique) ou équins terrestres tels le cheval jaune enchanté ou la séduisante jument blanche de Corri-Dho qui, disait-on, vivaient dans les collines et les bois proches du loch Ness. (70, pp. 225-226 ; 71, p. 184 ; 75, pp. 124-125)

La croyance dans les génies lacustres, qu'ils soient d'apparence équine ou bovine, n'était bien sûr en aucun cas cantonnée au seul loch Ness, ni même aux seuls lacs écossais.

En effet, on peut trouver dans de nombreux points de l'aire culturelle celtique des traces de chevaux fabuleux, dotés d'attributs empruntés à d'autres animaux. Ainsi peut-on admirer sur d'anciennes monnaies gauloises des chevaux à queue de serpent, mais aussi un hybride plus directement associé à l'élément aquatique, l'hippocampe ou cheval à queue de poisson immortalisé par les artistes des Baïocasses de Normandie, des Carnutes de Beauce et des Allobroges du Dauphiné, comme le montrent les auteurs Lancelot Lengyel (72) ou Louis Charbonneau Lassay (73). Bien au-delà de l'ancienne Gaule, l'aire d'expansion du légendaire cheval des eaux incluait sans doute également l'Ecosse et la Scandinavie d'après la Suédoise Brigit Egardt, mais aussi le pays de Galles, l'Irlande, l'Allemagne, l'Autriche et l'Estonie d'après Michel Meurger et Aude Le Borgne. Ainsi peut-on citer l'exemple des érudits voyageurs scandinaves Olafsson et Pálson, qui parcoururent l'Islande de 1752 à 1757 et mentionnèrent dans leur ouvrage *Voyage en Islande* la croyance en un cheval aquatique fabuleux vivant au fond des lacs et que les Islandais nommaient *nykkur*. (30, pp. 163-164 ; 76)

Par ailleurs, les traces de la croyance dans le légendaire taureau aquatique ou *water-bull*, cousin mythique du *kelpie* et du *water-horse*, auraient été retrouvées en de nombreux endroits non seulement en Ecosse, mais aussi en Suède et dans le Nord de l'Allemagne. On peut aussi admirer dans un musée de Toulouse un taureau à nageoires figurant au milieu des poissons sur un ancien bas-relief consacré à la déesse celte Epona (70 ; 30, p. 163).

Mais revenons plus particulièrement à l'Ecosse des légendes. Presque chaque rivière ou source y avait son esprit gardien et l'on trouvait des chevaux ou des taureaux aquatiques dans quasiment chaque lac ou étang. On peut d'ailleurs relever sur d'anciennes cartes d'Ecosse la mention de plusieurs « lacs de la bête » (*Loch-na-Beistie* en gaélique). Il convient toutefois de noter que le taureau des eaux est nettement plus rarement mentionné par les folkloristes que son cousin équin, peut-être tout simplement parce qu'il est en général décrit d'une façon bien moins terrifiante. (14, pp. 1-2 ; 74, p. 23)

Il est communément admis par de nombreux folkloristes que les ruisseaux et rivières abritaient plutôt des *kelpies*, tandis que les lacs étaient hantés par des *water-horses* et des *water-bulls*. Au sens strict, le *kelpie* était ainsi, semble-t-il, un esprit des eaux vives contrairement aux *water-horses* et *water-bulls*. Toutefois, l'étude du bestiaire folklorique n'étant pas exactement ce que l'on pourrait appeler une « science exacte », ces distinctions ne sont pas toujours respectées parmi les génies à apparence équine et certains conteurs font allusion aux *kelpies* lacustres. (14, pp. 1-2 ; 41, p. 25)

Le cheval et le taureau des eaux présentaient certaines caractéristiques similaires : tous deux ont ainsi une apparence animale, mais sont d'une taille anormalement grande, de couleur souvent noire ou vert foncé. Pour les vieux conteurs écossais, le cheval des eaux présentait toutefois, semble-t-il, la particularité d'avoir un dos « en chaloupe renversée » lorsqu'il était aperçu dans son élément aquatique.

En outre, on prêtait à ces créatures certains pouvoirs surnaturels, associés évidemment à des intentions plus ou moins bonnes. Il semble toutefois que le danger variât considérablement selon la nature – bovine ou équine – du génie des eaux auquel on avait affaire.

Ainsi, Elizabeth Montgomery Campbell et David Salomon présentent, dans leur livre *The Search for Morag*, le taureau aquatique (*tarbh-uisge* en gaélique) comme « une créature paisible qui hantait en général de petits étangs dans la montagne, ne faisant surface que la nuit, et ne blessant personne ». On raconte en effet que le *tarbh-uisge* était une créature généralement assez inoffensive, qui ne faisait que s'accoupler avec les vaches du voisinage, donnant ainsi naissance à une progéniture bovine aux étranges particularités. (41, p. 25 ; 74)

En revanche, le cheval des eaux (*each-uisge* en gaélique) semblait être d'une nature très différente, puisqu'il était d'après Montgomery Campbell et Salomon « de connivence avec le diable pour détruire l'humanité » (*cf. figure n° 36*) (41, p. 25 ; 74). Protéiforme, le cheval des eaux pouvait en effet revêtir l'apparence d'un beau jeune homme afin de séduire les bergères. Ces dernières tombaient inéluctablement sous son charme, acceptaient de se promener avec lui à la nuit tombée sur les rives du lac, puis les malheureuses périssaient noyées ou dévorées. (41, p. 25 ; 75, pp. 124-125). On racontait que, lorsqu'il avait pris apparence humaine, le cheval des eaux pouvait toutefois être démasqué grâce aux grains de sable et aux algues emmêlés dans ses cheveux.

Mais telle n'était pas la seule façon pour l'*each-uisge* de commettre ses exactions. Bien souvent en effet, ce dernier n'avait qu'à paître paisiblement sur le bord des chemins longeant le lac, superbement sellé et harnaché, en attendant qu'un passant inconscient du danger vienne le monter. Alors se mettait-il à galoper avec en selle son cavalier impuissant qu'il engloutissait dans les flots, où l'*each-uisge* pouvait se repaître à loisir de son corps sans vie. D'après les anciennes croyances écossaises, les malheureux qui périssaient ainsi rejoignaient directement les âmes damnées en enfer, n'ayant pas reçu les derniers sacrements de l'Eglise. (74, p. 23) Peut-être l'origine de ces légendes réside-t-elle, du moins en partie, dans un besoin d'explication des noyades qui survenaient dans les lacs. Souvent le corps ne refaisait pas surface et l'on croyait alors qu'il avait été entraîné dans un autre monde. C'est certainement vrai en ce qui concerne le loch Ness, dont on pense, à tort, qu'il ne rend jamais

ses morts. Notons cependant que le thème du cheval-ravisser et maléfique est commun à bien des légendes européennes, trop nombreuses pour qu'on les développe ici et dont l'action est censée avoir eu lieu en des endroits où la présence historique de chevaux sauvages n'a par ailleurs jamais été attestée. Pour Aude Le Borgne notamment, le *kelpie* constituerait une figure archétypale du passage de la vie à la mort, l'eau et le cheval – animal psychopompe – symbolisant le voyage et l'inconnu. (25, p. 13 ; 30, p. 201 ; 76)

Toutefois, quelques légendes présentent les chevaux aquatiques sous un jour un peu meilleur. Ainsi peut-on citer le cas assez isolé de l'*each-uisge* du loch nan Dubhrachan, sur l'île de Skye. Dans son ouvrage publié en 1957, Marian MacNeill écrit que l'on chantait encore aux enfants de cette île deux ou trois anciennes berceuses ayant pour thème le cheval des eaux. L'une d'entre elles, « *Cumha an Each-uisge* » (« La Complainte du Cheval d'eau »), est basée sur la légende d'un *kelpie* qui prit apparence humaine et épousa une fille de l'île, la brune Morag. Un jour, apercevant du sable sur la poitrine de son époux, elle devina la vérité et s'enfuit horrifiée, l'abandonnant avec leur enfant. L'inconsolable *kelpie* chante donc une berceuse à son bébé délaissé dans l'espoir de faire revenir Morag. (75, pp. 124-125)

En ce qui concerne le loch Ness, il faut attendre l'année 1823, d'après Michel Meurger, pour qu'un folkloriste fasse état d'un *each-uisge* « très malfaisant » hantant autrefois ce lac. Sans doute s'agissait-il de l'« immense étalon noir du Loch Ness » dont parla plus tard la folkloriste Otta Swire. Le nom gaélique de cette créature fabuleuse était *an-Niseag*. (14, pp. 12-13 ; 41, p. 25 ; 70, p. 224 ; 75, pp. 124-125).

C'est peut-être à cette époque qu'est née la version de *la Vie de Saint Columba*, telle que l'a retranscrite Otta Swire dans son ouvrage publié en 1963. Cette fois, ce n'était plus une créature monstrueuse quelconque mais un cheval d'eau qui aida le saint homme et ses compagnons à traverser le loch Ness, en échange de sa bénédiction et du droit de jouir des eaux du lac à jamais et en toute liberté. Nous pouvons remarquer que l'action ne se déroule plus sur les rives de la rivière Ness, comme cela figure dans les écrits anciens d'Adamnan, mais bien sur celles du lac éponyme (70, pp. 205-209).

Nous n'avons évidemment évoqué ici qu'une toute petite partie de l'univers féerique écossais qui fourmille véritablement, entre autres, de légendes de génies aquatiques. Dans cette tradition orale tardivement couchée par écrit, le monde surnaturel apparaît souvent inquiétant et peu d'histoires de *kelpie* ou d'*each-uisge* présentent un heureux dénouement.

Pourtant, c'est bien dans ces légendes qu'il faut rechercher en partie la paternité de l'inoffensif *Nessie* que nous connaissons aujourd'hui.

5.2- Folklore, naturalisme modéré et naturalisme radical

Le folklore écossais et ses génies aquatiques ont été utilisés, de façon plus ou moins consciente, par les partisans de l'existence d'un monstre dans le loch Ness dans une véritable entreprise de naturalisation de la culture. Ainsi les *kelpies* et les chevaux des eaux féeriques ont-ils, avec l'aide de quelques théoriciens, préparé lentement mais sûrement les conditions favorables à l'avènement ultérieur d'un monstre devenu indissociable de la culture écossaise.

Comme le montre l'auteur Michel Meurger, le paisible loch Ness a été en fait le théâtre d'un affrontement implacable entre deux conceptions de la zoologie issues du siècle des Lumières, que l'on peut qualifier de « naturalisme modéré » d'une part et de « naturalisme radical » d'autre part.

a – Le naturalisme modéré

Cette approche, privilégiée par l'institution scientifique, s'est efforcée depuis les années trente à réduire la question de l'existence d'un animal inconnu dans le loch Ness à une accumulation d'illusions visuelles ou autres méprises.

Ainsi, les nombreux témoins ayant aperçu des choses étranges dans les eaux du lac auraient été abusés par des phénomènes tout à fait explicables d'une façon rationnelle. Les scientifiques ont donc fait de multiples propositions pour tenter d'expliquer ces observations insolites. Nous ne nous étendons pas ici sur ces nombreuses hypothèses qui présentent évidemment un caractère spéculatif.

Les principales causes avancées peuvent toutefois se ranger dans trois grandes catégories principales : des animaux connus, des éléments de végétation et des illusions d'optique d'origines diverses. A cette classification très schématique des éventuelles sources de méprise au loch Ness doivent évidemment s'ajouter des causes d'origine humaine, tels des objets manufacturés (bidons dériveurs, etc.) ou même des canots aperçus au loin, comme le montrent Peter Baker et Maurice Burton. (77 ; 78)

Parmi les hypothèses faisant intervenir des animaux parfaitement connus figurent notamment la loutre, le cerf traversant le lac, l'esturgeon de belle taille, voire le phoque ou la baleine égarés dans les eaux du loch Ness (*cf. figures n° 42 et 43*). De telles éventualités furent suggérées dès les années trente par les membres de l'*establishment* scientifique britannique, avec d'ailleurs plus ou moins de bonne foi. (13, pp. 76-77)

Outre ces suggestions de nature zoologique fut également invoquée la possible existence de masses de végétation dérivant sur le lac ou de troncs d'arbres immergés faisant subitement surface en raison de phénomènes de putréfaction producteurs de gaz. Il convient toutefois de noter que, d'après Steuart Campbell et Maurice Burton, ce dernier phénomène ne peut survenir que dans des zones peu profondes, mais également très localisées comme le montreront David Martin et Adrian Shine. (1, p. 167 ; 25, p. 20 ; 77)

Enfin, le jeu des vagues et les phénomènes de réfraction atmosphérique furent également mis en avant. Ainsi les auteurs Steuart Campbell, Peter Baker et Mark Westwood détaillent-ils les effets trompeurs que produisent certaines vagues, notamment celles que l'on nomme *solitons*, pouvant mimer à s'y méprendre le dos bossu d'une grande créature aquatique. Par ailleurs, William H. Lehn nous montre comment, dans certaines conditions climatiques bien précises, des mirages peuvent survenir à la surface de l'eau (23 ; 25, pp. 18-20 ; 59). Il convient en outre de rappeler ici la grande capacité humaine d'autosuggestion. Un vieux proverbe chinois, à la fois plein d'humour et de sagesse, nous met d'ailleurs en garde contre ces illusions : « Qui voit le ciel dans l'eau voit les poissons sur les arbres » (83). Nous sommes la proie d'illusions perceptives, et nos interprétations dépendent d'un conditionnement culturel.

Celle-ci fut soulignée lors d'un test de perception assez simple mené par l'équipe d'Adrian Shine, où près d'un tiers des témoins interprétèrent sur leurs croquis un simple poteau rectiligne planté dans l'eau en lui conférant des éléments imaginaires, plus compatibles avec l'image classique de *Nessie* (*cf. planche n° 1*). Il semble que les observateurs aient une certaine tendance à interpréter des objets inanimés dans le loch Ness, surtout lorsqu'ils leurs sont inhabituels, de façon à faire apparaître sous leurs yeux un monstre imaginaire. (12, pp. 277-279)

D'une certaine façon, dans la catégorie des illusions d'optique entrent aussi les hallucinations causées par l'alcool. Evidemment, cette explication quelque peu facile fut dès le début mise en avant par les sceptiques de tous bords, parfois d'une façon véritablement offensante pour les *Highlanders* que certains Anglais notamment réduisaient à un peuple facétieux aux tendances alcooliques. Toutefois, il convient de rappeler que les quelques

milliers de personnes ayant aperçu ou cru apercevoir quelque chose d'étrange dans le loch Ness ne pouvaient être toutes sous l'emprise de l'alcool...

Mais ces hypothèses, qui ne cherchent dans les témoignages provenant du loch Ness qu'une explication strictement rationnelle, ne suffisent pas à expliquer complètement le phénomène, même lorsqu'on les considère dans leur globalité. Sans doute doit-on chercher en elles la réalité objective de l'objet observé, certes, mais elles n'expliquent pas comment de telles croyances collectives se sont concentrées sur cette étendue d'eau. Il existe pourtant d'autres lacs, en Ecosse comme dans le monde entier, auxquels on prête la réputation d'abriter un monstre résident, mais c'est véritablement sur le loch Ness que s'est cristallisée cette croyance, si bien que le nom de *Nessie* est aujourd'hui devenu synonyme de monstre lacustre et inversement.

Peinant à expliquer ce phénomène, les hypothèses de la plupart des scientifiques font en effet tout simplement abstraction de paramètres importants, telles la psychologie collective et tout particulièrement la naturalisation progressive du folklore dans les esprits.

b – Le naturalisme radical et la naissance du *Nessie* moderne

C'est à un lent processus de naturalisation des génies lacustres de l'Ecosse ancienne, mais aussi au naturalisme radical des cryptozoologues du XXI^{ème} siècle, que nous devons l'existence du monstre du loch Ness tel que nous pouvons le rencontrer aujourd'hui sur nos panneaux publicitaires.

Il nous faut toutefois remonter un peu dans le temps afin de bien saisir la façon dont une croyance collective a pu se fixer de la sorte sur ce lac écossais. Comme nous allons le voir, certains courants intellectuels et littéraires écossais du XIX^{ème} siècle ne sont pas étrangers à ce phénomène.

Durant le XIX^{ème} siècle, les visiteurs de l'Ecosse, dont nous avons montré qu'elle n'était plus aussi « sauvage » que certains ont bien voulu l'affirmer, se virent conter des récits de rencontres avec les chevaux et taureaux des eaux, la croyance en de telles créatures étant apparemment répandue en ces terres septentrionales du temps de sir Walter Scott (1771-1832). (41, p. 25 *et cf. plus haut*)

Le célèbre écrivain écossais, pourtant contemporain de l'ingénieur Thomas Telford à qui l'on doit la construction du Canal calédonien, avait une conception toute personnelle d'un pays qu'il voulait romantique et féérique, pestant donc contre tous les bouleversements liés à la Révolution industrielle. Dans sa croisade contre le monde moderne, Walter Scott a su propager une image mythisée de son pays qui, en raison du succès de ses romans, s'est étendue au monde entier. Ainsi, l'étranger cultivé du XIX^{ème} siècle, ignorant des réalités écossaises, voyait plutôt dans la lointaine Ecosse une contrée sauvage et mystérieuse que le pays dont les universités fournirent au XVIII^{ème} siècle la plupart des médecins des Iles britanniques. Le passéisme de Scott, chef de file de nombreux érudits moins célèbres, n'est certainement pas dénué d'idéologie. Sa relecture des chroniques médiévales calédoniennes constitue en effet une apologie du système féodal et une célébration nostalgique de valeurs chevaleresques.

En ce qui concerne le folklore écossais, Scott s'est véritablement évertué à établir la plausibilité de l'existence de ses êtres féériques. Il sera d'ailleurs considéré par l'auteur Richard M. Dorson, dans son ouvrage *The British Folklorists* (1968), comme « la première figure de renom [...] à cultiver l'usage littéraire du folklore, avec sympathie et compréhension ». Le romancier écossais pensait ainsi que la fameuse tradition du taureau des eaux, dont il ne semblait pourtant pas croire qu'il existait à son époque, ne faisait que traduire le souvenir d'hippopotames ayant prétendument vécu en des temps révolus dans les lacs d'Ecosse. Notons que dans son approche « historico-naturaliste », Walter Scott avait été fortement influencé par l'univers merveilleux d'Hector Boece (1465-1536), auteur d'une fameuse *Histoire des Ecossais*, chronique selon laquelle le Nord des Iles Britanniques apparaît comme le pays de tous les prodiges. On peut également citer, parmi les sources d'inspiration de Scott, le célèbre naturaliste français Buffon (1707-1788) qui affirmait dans ses *Epoques de la Nature* (1778) que « tout ce qu'il y a de colossal a été formé dans le Nord ».

Au XIX^{ème} siècle et au début du siècle dernier, sous l'influence notamment de Walter Scott, John Francis Campbell et des laborieux efforts de certains érudits locaux, le processus de naturalisation d'êtres initialement fabuleux avait donc bien commencé. En invitant le public à s'interroger sur le caractère réel des êtres folkloriques, la rationalisation des génies lacustres prépare le terrain à l'avènement de *Nessie*. Le cryptozoologue Peter Costello, partisan aveugle de l'existence du monstre du loch Ness, n'affirmera-t-il pas dans son livre *In Search of Lake Monsters* que « c'est dans l'œuvre de sir Walter Scott [...] que nous trouvons des preuves de l'existence du cheval aquatique » ? (15, pp. 132-134 ; 30, pp. 142, 168, 177 ; 41, p. 25 ; 79, p. 107)

Quant aux naturalistes britanniques de l'époque victorienne et du début du XXI^{ème} siècle, ils étaient souvent friands, à l'instar de leurs contemporains, d'histoires d'animaux fabuleux ou apocryphes et s'émerveillaient devant les récentes découvertes de la paléontologie. En 1926, un collaborateur du *Harpers Magazine* écrivait ainsi qu'il était désormais « impossible d'ouvrir un journal sans tomber sur un homme des cavernes, un prince enseveli, un béhémoth ou un dinosaure ». Toutefois, les objets de spéculations des naturalistes se situaient pour l'essentiel à une distance respectable des Iles Britanniques, dans des contrées éloignées et méconnues, ou bien se trouvaient relégués dans un lointain passé. En 1933, aucun théoricien britannique n'était allé en tout cas jusqu'à oser suggérer l'existence d'une créature inconnue et de grande taille dans un lac écossais. Leurs considérations relevaient jusqu'alors plutôt d'un naturalisme modéré principalement tourné vers le passé, bien que des naturalistes audacieux tel Philip Henry Gosse (1810-1886) eussent déjà spéculé sur l'existence du serpent de mer. (30, pp. 194, 202 ; 41, p. 25)

Par ailleurs, l'intensification du tourisme en Ecosse fournira l'occasion d'une confrontation entre la vision du monde des *Highlanders* et celle de citadins venus de Londres ou Paris, imprégnés d'une culture urbaine certes laïcisée mais avide de pittoresque. Plus particulièrement, certains *sportsmen* anglais furent amenés à croire en la réalité des chevaux des eaux, voire à tenter de les capturer, comme en témoigna dès 1860 le folkloriste et naturaliste amateur John Francis Campbell (80). Ces chasseurs de trophées étaient d'autant plus naïfs qu'ils ne baignaient pas dans la culture gaélique et ne pouvaient donc en saisir toutes les subtilités. Ils épurèrent ainsi de leur dimension féerique les légendes que leur racontaient leurs guides pour en déduire qu'il existait réellement des créatures inconnues dans les lochs. En retour, ils influencèrent probablement la perception que les *Highlanders* avaient de leurs propres mythes.

Ainsi, lorsque l'affaire du loch Ness éclata en 1933, le cheval des eaux avait été débarrassé de ses composantes les plus merveilleuses et n'était plus l'être protéiforme décrit par les folkloristes mais une créature insolite et ambiguë, donc aisément transformable par les cryptozoologues adeptes d'un naturalisme radical qui allaient affluer vers le lac. (30, p. 188)

S'il fallait déterminer un point de départ « officiel » de l'affaire du loch Ness, c'est probablement, comme nous l'avons vu précédemment, au témoignage des MacKay que nous devrions remonter. Ce dernier fut en effet relaté par le garde-pêche et journaliste Alex Campbell dans son article pour l'*Inverness Courier* du 2 mai 1933 (cf. plus haut pages 20-21 et 45-46). Campbell rendit compte de l'observation supposée par les MacKay d'un « énorme

animal roulant et plongeant », mentionnant également un « terrible remous », « un chaudron écumant » et une masse arrondie émergeant des vagues. Ces derniers éléments descriptifs constituent, selon la tradition folklorique écossaise, la signature même du fameux cheval des eaux dont le dos était censé évoquer une « chaloupe renversée ». En outre, Campbell en rajouta en écrivant dans son article que « depuis des générations », le loch Ness était considéré comme l'ancre d'un « monstre terrifiant » et que, lorsqu'il était enfant, ses parents le mettaient en garde contre le « *kelpie* du loch Ness ». Constance Whyte évoquera elle aussi, dans son livre *More than a Legend*, le tabou empêchant de nommer ou de faire mention de la créature supposée hanter le lac, tout comme les avertissements faits aux enfants de ne pas jouer près de l'eau par crainte du « *kelpie* » (14, pp. 2-3 ; 44). Notons au passage que nous avons ici la confirmation que la distinction entre *kelpie* et cheval des eaux, établie par les folkloristes, était loin d'être toujours respectée par les *Highlanders*.

Quoiqu'il en soit, l'article de Campbell, en tentant clairement d'expliquer un phénomène naturel – insolite ou non – par le folklore gaélique, fit passer le génie équin de la tradition orale à la presse d'information, ce qui contribua à affirmer la nature concrète de l'être fabuleux. Désormais, seul le « *kelpie* du loch Ness », certes abâtardi mais propulsé sur le devant de la scène, survivra au modernisme du XXI^{ème} siècle, tandis que les nombreux génies des autres lacs d'Ecosse resteront pour l'essentiel cantonnés au strict domaine du folklore. Ainsi, pour Michel Meurger, « le passage d'*an-Niseag* à *Nessie* constitue beaucoup plus qu'un simple changement lexicographique [car] il traduit en réalité les glissements du folklore gaélique vers celui de l'imprimé, célébrant ainsi la victoire de l'imaginaire scientifique des masses urbaines sur l'imaginaire rural pré-scientifique ». (30, p. 136)

L'être féérique des anciens *Highlanders* n'a en effet pas grand-chose en commun avec le *Nessie* moderne tel qu'il prendra rapidement forme dans les esprits, c'est à dire une créature composite présentant une tête équine parfois dotée d'une crinière, des bosses multiples et un long (cf. figure n° 37). *Nessie* constitue donc un véritable « hybride » moderne, au plein sens étymologique du terme, lui-même résultant du mélange entre le latin *ibrida* (« bâtard », « métis ») et le grec *hubris* (« démesure »). (40, p. 93)

Dans le contexte que nous avons évoqué précédemment, le monstre du loch Ness – tel qu'il a été désormais baptisé – va très vite intégrer des éléments anatomiques empruntés au mythique serpent de mer ainsi qu'à un saurien marin fossile doté d'un long cou : le plésiosaure (cf. figure n° 38).

D'une part, de nombreux témoignages font en effet état d'une créature présentant un dos bosselé. Il est d'ailleurs pour le moins amusant de constater que ces protubérances vont

très vite se multiplier au début de l'affaire du loch Ness, passant du nombre de cinq en août 1933 à celui de neuf en décembre de la même année. Par la suite, le nombre de bosses décrites par les témoins restera d'ailleurs toujours assez variable (*cf. figures n° 39 et 40*). En outre, des témoins ont vu lesdites bosses varier également en forme et en taille, ce qui laisse le zoologiste encore un peu plus perplexe... Ces fameuses protubérances constituent sans doute la caractéristique la plus insolite de la créature supposée hanter le loch Ness. Nous pouvons aisément reconnaître dans ces bosses multiples et « multipliables » une des caractéristiques du serpent de mer, dont le récit des cabrioles faisaient à l'époque le bonheur de la presse sensationnaliste comme des naturalistes « dissidents ». La présence de cette hypothétique créature aurait été rapportée dès le XIV^{ème} siècle dans les eaux septentrionales, au large des côtes islandaises, norvégiennes et écossaises (*cf. figure n° 41*). Il s'agirait d'un gigantesque ophidien à replis multiples et à tête ou crinière équine, vivant en mer mais fréquentant également les eaux douces. Issu du folklore nordique, le serpent de mer ou *Soe-orm*, de son nom scandinave, fera donc irruption dans l'imaginaire lié au loch Ness pour offrir certains de ses attributs au jeune *Nessie* encore en gestation. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que la tête et la crinière équines peuvent aussi bien être attribuées au traditionnel *kelpie* ou cheval des eaux qu'au *Soe-orm*.

D'autre part, le long cou va également très vite – et pour longtemps – faire partie intégrante du « portrait-robot » de *Nessie*. Ce trait caractéristique provient de toute évidence d'un certain amalgame avec les plésiosaures, un groupe de reptiles fossiles de l'ère secondaire disparus à la fin du Crétacé et dont les restes ont été retrouvés dans le monde entier. Au sein même de ce groupe, les paléontologues distinguent très schématiquement un sous-groupe de plésiosaures à long cou, les élasmosaures, qui ont particulièrement servi de modèle à *Nessie*, et un autre sous-groupe à cou plus court et tête plus large nommé pliosaures (*cf. figures n° 24 et 25*). C'est également aux plésiosaures que l'on doit les quatre nageoires que l'on peut apercevoir sur bon nombre de représentations de *Nessie*. En outre, nous avons déjà fait état dans les pages précédentes de l'engouement de l'époque pour les grands sauriens disparus. L'un des premiers témoins recensés, George Spicer, compara ainsi la créature qu'il dit avoir entrevue au brontosauve (ou apatosauve) du film *King Kong* alors en salles, ce qui contribua sans doute à fixer cette touche « dinosaurienne » dans l'image populaire de *Nessie* (*cf. plus haut*). (41, p. 26 ; 81)

Notons par ailleurs que, dès 1860, l'élasmosaure fut également proposé comme modèle d'interprétation du mythique serpent de mer par le vulgarisateur victorien Philip H. Gosse déjà mentionné plus haut. Ce modèle plésiosaurien fut pourtant critiqué dès le

XIXième siècle, notamment par le zoologue néerlandais Antoon C. Oudemans (1858-1943), lui-même partisan du serpent de mer. Celui-ci avait déjà écarté dans son livre *The Great Sea Serpent* (1892) l'hypothèse d'un grand serpentiforme plésiosaurien, affirmant notamment : « J'estime qu'aucun paléontologue n'admettra jamais que le tronc de la colonne vertébrale de cet animal [le plésiosaure] pourrait se plier aux ondulations verticales signalées dans le cas du serpent de mer ». (57, p. 434)

On peut affirmer sans trop de peine que l'image composite du monstre avait pris sa forme définitive dès la fin de l'année 1934. Celle-ci continue encore aujourd'hui d'influer sur le contenu des témoignages survenant au loch Ness. Au fil du temps, cette représentation hybride s'est lentement mais sûrement insinuée dans nos esprits, jusqu'à s'enraciner véritablement dans notre culture bien au-delà des frontières de l'Ecosse. Afin d'assurer sa survie, les défenseurs de *Nessie* ne se sont pas seulement contentés d'explorer le lac : ils ont aussi fouillé les bibliothèques pour asseoir la réalité présente de la créature sur une base historique. Travaux d'érudits locaux et légendes riveraines ont ainsi été réinterprétés tendancieusement en une tentative quelque peu désespérée de comblement du vide testimonial historique. En liant *Nessie* au *kelpie*, des auteurs locaux tel Alex Campbell, mais aussi d'autres venus d'horizons plus lointains tels Whyte, Montgomery Campbell, Costello etc., ont doté la créature de 1933 d'une histoire et d'un enracinement dans le terroir. Ce *Nessie* folklorisé sera ainsi désormais pourvu de solides assises locales. (41, p. 26 ; 44 ; 74 ; 15)

Il existe pourtant de nombreuses observations contradictoires, s'écartant du stéréotype laborieusement établi de *Nessie*, la créature bossue à long cou. Celles-ci évoquent des choses aussi diverses qu'une anguille géante, une sorte de salamandre d'une taille tout à fait hors du commun ou encore un crocodile qui se serait fourvoyé dans ces eaux froides.

Face à l'affluence de ces témoignages parfois bien disparates, les partisans de *Nessie* se livreront à toutes sortes de contorsions rhétoriques pour asseoir leur hypothèse. En un vain effort de cohérence, ceux-ci ne feront pour la plupart que sélectionner désespérément dans l'important corpus de témoignages ceux qui pourraient confirmer leur propre conviction. Ainsi, en exacerbant ou en minimisant certains détails anatomiques prétendument aperçus par les témoins, les cryptozoologues radicaux, aveugles aux nombreuses invraisemblances zoologiques, proposèrent tour à tour leur propre version de la nature du monstre du loch Ness. Sous leur plume imaginative, *Nessie* sera ainsi tour à tour assimilée à un reptile, un amphibien, un mammifère, un poisson, un invertébré ou un céphalopode, sans même faire cas des thèses les plus excentriques reposant sur le paranormal... Les partisans du modèle plésiosaurien, tel Tim Dinsdale, soulignèrent pour leur part le long cou, mais éludèrent la délicate question des fameuses bosses multiples, refusant ainsi de faire face à l'inadéquation

évidente existant entre la charpente vertébrale du plésiosaure et les invraisemblables sinusoïdes décrites par les témoins. Par ailleurs, ce même long cou posait des problèmes à Roy Mackal (45) qui voulait assurer son modèle d'amphibien. Quant au grand esturgeon, modèle d'interprétation déjà évoqué dès les années trente mais toujours défendu par Adrian Shine (12), il est non seulement difficilement compatible avec les deux caractéristiques abordées précédemment, mais aussi avec la taille souvent colossale de la créature prétendument observée par les témoins.

Ainsi, comme nous pouvons le voir sans grande surprise, aucun des portraits-robots échafaudés par les cryptozoologues ne peut recouvrir l'ensemble des particularités morphologiques et comportementales de la créature supposée.

Pourtant, les cryptozoologues radicaux ne reculeront devant rien pour faire admettre l'existence de *Nessie* et aucune des nombreuses incohérences zoologiques soulignées par les hommes de l'art ne sauront les décourager.

Le travail et les convictions de Tim Dinsdale en offrent un exemple édifiant. La thèse de l'ingénieur anglais était « simple » : le loch Ness hébergeait une colonie de plésiosaures à long cou, de « serpents de mer » ayant survécu aux temps préhistoriques et qui se seraient progressivement acclimatés aux eaux douces et froides du lac des *Highlands* les ayant emprisonnés. Au fil des millénaires, ces créatures reptiliennes auraient progressivement développé des traits morphologiques les distinguant de leurs cousins de la haute mer. Pour étayer son modèle plésiosaurien, l'ingénieur anglais dont les lacunes en matière de biologie apparaissent clairement dans son livre *Loch Ness Monster* (1961), avançait *in fine* quatre arguments principaux, d'une indigence suffisamment édifiante pour qu'ils soient cités ci-après.

Ainsi, le premier argument de Dinsdale – incapable d'étayer véritablement sa thèse au-delà de la simple comparaison morphologique – était que le monstre « ressemble tout à fait au type du plésiosaure à long cou ». De plus, il avait présenté quelques reconstitutions de reptiles fossiles de l'ère secondaire au garde-pêche Alex Campbell qui désigna sans hésiter l'élasmosaure, en précisant toutefois que l'hôte du loch Ness avait un cou plus court. Dinsdale considérait par ailleurs que le loch Ness était tout à fait capable d'abriter une colonie de grands reptiles aquatiques (*sous réserve qu'ils puissent non seulement s'adapter à ses eaux douces et glacées, mais aussi se nourrir de ses poissons...NdA*). La dernière raison avancée par l'ingénieur est sans doute la meilleure, car elle fait preuve de la plus grande franchise : « Je préfère la théorie du plésiosaure car je choisis de la préférer : l'idée d'une troupe d'énormes dinosaures [sic] s'ébattant en vue du rivage de ces petites îles surpeuplées (...) touche mon sens du ridicule ! » Nous pouvons noter au passage que Dinsdale, méconnaissant

les subtilités de la taxonomie, classait sans complexe les plésiosaures au sein du groupe des dinosaures, alors que ces reptiles marins constituaient un taxon à part entière qui coexistait avec celui des dinosaures. (52bis, pp. 232-233)

Ainsi le livre publié en 1961 par Tim Dinsdale est-il plus proche d'un manifeste autobiographique que d'un ouvrage de biologie. Dinsdale apparaît ici en pionnier de la zoologie spéculative, « l'amateur aventureux » cher à Constance Whyte (44), qui n'hésite pas à s'attaquer à un domaine d'étude inexploré où un *establishment* scientifique poussiéreux et borné refuse de se risquer. Un tel cliché se trouve renforcé par le côté « romantique » de la vie même de Dinsdale, ayant tout quitté pour se consacrer à une chasse au monstre qu'il mena jusqu'à sa mort. (30, pp. 229-231)

Il est d'ailleurs tout à justifié de voir dans l'affaire du loch Ness un réel affrontement entre, d'un côté, une institution scientifique perçue comme trop frileuse et dogmatique et, de l'autre, des amateurs enthousiastes mais aux compétences souvent tout à fait indigentes en matière de zoologie. C'est d'ailleurs en particulier contre l'*establishment* britannique que seront dirigées la plupart des critiques des cryptozoologues, comme on peut notamment s'en apercevoir à la lecture du « livre-manifeste » de Nicholas Witchell, le principal reproche étant sans doute que le *British Museum* n'ait jamais commandité d'investigation au loch Ness. (14) En revanche, les scientifiques américains semblent généralement avoir fait preuve dans cette affaire d'un plus grand esprit d'ouverture, ou peut-être d'aventure...

5.3- « Nessie », la science et l'imaginaire des hommes

Que penser en vérité devant le phénomène du monstre du loch Ness ?

Pour reprendre les propos de l'essayiste Michel Meurger, *Nessie* est incontestablement devenu, à l'instar du lion et de la licorne, le nouvel animal héraldique d'un pays mythifié et mystifié. Le monstre du loch Ness, gardien du seuil des *Highlands* oniriques, représente aujourd'hui une facette incontournable d'une certaine identité écossaise.

Mais *Nessie*, tel que l'imaginaire collectif le conçoit aujourd'hui, est peut-être avant tout le seul véritable exemple de créature fantastique moderne, hybride, une véritable chimère produite au XXI^{ème} siècle.

Pour l'anthropologue Roger Caillois (1913-1978), le fantastique se distingue du merveilleux dans la mesure où il suppose la reconnaissance d'un univers ordonné et structuré par des lois, où les mêmes causes produisent les mêmes effets et d'où le miracle est exclu. Le fantastique s'attache à provoquer une rupture dans l'ordre naturel des choses tenu pour imperturbable, contrairement au merveilleux qui implique un monde enchanté où miracles et métamorphoses surviennent à chaque instant. Ainsi Caillois affirme-t-il dans son *Anthologie du fantastique* (1966) que « le fantastique suppose la solidité du monde réel, mais pour mieux le ravager ». (82) Comment ne pas reconnaître là l'incongruité de *Nessie* dans un monde contemporain que l'on peut, sans prendre trop de risques, qualifier de *désenchanté* au sens propre du terme ?

En tout état de cause, les tentatives d'explication rationnelle du mythe et des ses monstres à partir des phénomènes réels, naturels ou artificiels, se révèlent impuissantes, comme l'explique le lexicographe Alain Rey, à conjurer le pouvoir évocateur et symbolique des créatures hybrides que sont les chimères. Comme nous avons pu le constater dans les pages précédentes, le même constat peut être fait concernant la chimère moderne qu'est le monstre du loch Ness. (40, p. 93)

Incontestablement intervient dans la fascination que suscite *Nessie* chez de nombreuses personnes, tout à fait saines d'esprit au demeurant, le mélange d'attrait et de répulsion que nous avons bien souvent face à l'élément aquatique. En effet, comme le souligne Ernest Aeppli dans *Les rêves et leur interprétation* (1951), l'eau est le symbole des énergies inconscientes, des puissances informes de l'âme, des motivations secrètes et

inconnues. L'eau, symbole de l'esprit encore inconscient, renferme ainsi les contenus de l'âme. *Nessie* pourrait donc finalement n'être qu'un animal psychique, à l'instar du poisson pour Aeppli. (84 ; pp. 151,195)

La fascination pour l'eau, à la fois nourricière et asphyxiante, trouve d'ailleurs une matérialisation intéressante dans les croyances des anciens Scots, colons originaires d'Irlande qui s'installèrent en Ecosse au VI^{ème} siècle. Ces derniers pensaient que ce monde possédait son double sous l'eau des lacs et des étangs, véritable reflet du monde réel peuplé à son image. Cette idée d'un monde inversé trouve sans doute son origine dans la vue du reflet du monde « d'en haut » à la surface d'une eau calme. La réflexion était en effet un phénomène mystérieux pour les peuples primitifs, qui lui conféraient généralement des qualités mystiques. D'après cette conception primitive, l'homme possède la terre, tandis que l'eau devient le domaine réservé de l'autre monde. D'une certaine façon, ceux qui s'aventuraient sur les lacs violaient cet univers parallèle et s'exposaient ainsi à un châtement. (25 ; p. 13 ; 85, pp.222)

Il est par ailleurs intéressant de constater à quel point les symboles du cheval (que l'on retrouve dans le *kelpie* qui servira de base légendaire à la création de *Nessie*), du serpent (représenté par le serpent de mer à qui le *Nessie* moderne doit beaucoup de son aspect) et de l'eau sont entremêlés. Les chemins secrets empruntés par le cheval et le serpent sont en effet ceux de l'eau : tous deux hantent ainsi les sources et les fleuves. C'est pourquoi chevaux et serpents sont souvent les héros interchangeables de maintes histoires merveilleuses ; parfois même s'unissent-ils, donnant ainsi naissance à un monstre étrange, hippo-ophidien. C'est notamment le cas du cheval-dragon dans la mythologie chinoise. Toutefois, même si ces considérations symboliques paraissent proches de la façon dont le mythe moderne de *Nessie* s'est construit, il convient de se montrer prudent. En effet, ce dernier est d'une existence pour le moins récente – seulement sept décennies – et, si l'on peut relever de troublantes similitudes avec la construction de mythes anciens, la genèse relativement rapide du *Nessie* moderne présente sans doute un certain caractère artificiel. (85, pp. 231-232)

En revanche, il semble plus aisé d'interpréter le besoin psychique humain de se forger ses propres monstres et de les apercevoir dans des phénomènes souvent aisément explicables, et en particulier dans le cadre de l'affaire du monstre du loch Ness.

Dans son ouvrage *Le symbolisme dans la mythologie grecque* (1966), Paul Diel explique que les monstres ne traduisent pas seulement une menace extérieure, ils révèlent

aussi un péril intérieur : ils sont comme des formes hideuses d'un « désir pervers ». Ils procèdent d'une certaine angoisse. Car l'angoisse se compose de deux attitudes diamétralement opposées : l'exaltation désireuse et l'inhibition craintive. Les monstres sortent généralement de la région souterraine, de cavités, de sombres antres ; tout autant d'images du subconscient qui font du monstre le symbole d'une fonction psychique : l'imagination exaltée et erronée. On pense d'ailleurs ici à la rumeur longtemps colportée qui attribuait au loch Ness d'hypothétiques cavernes ainsi que des passages souterrains, propice à l'hébergement d'un monstre mystérieux et insaisissable.

Dans la tradition biblique, le monstre symbolise les forces irrationnelles : il possède les caractéristiques de l'informe, du chaotique, du ténébreux, de l'abyssal. Le monstre apparaît donc comme désordonné, privé de mesure, il évoque la période d'avant la création de l'ordre. Il est souvent associé au vent, mais aussi à l'eau qui appartient au monde souterrain : c'est là qu'est le domaine du monstre. Il en est d'ailleurs de même pour l'homme. Celui-ci naît du vent (représentant l'esprit) et de l'eau. Aussi chaque homme comporte-t-il son propre monstre, avec lequel il doit constamment lutter. (85, pp. 644-645)

Pourtant le fameux monstre du loch Ness, s'il nous fascine et éveille notre imaginaire, ne semble pas en général présenter de caractère effrayant, du moins dans l'image contemporaine qui lui est associée. Cette dernière emprunte en effet moins aux sinistres *kelpies* qu'à un serpent de mer rendu inoffensif, comme le soulignent Grimshaw & Lester et Le Borgne. Toutefois, l'image de *Nessie* conserve sa dimension fantastique, car la vedette des *Highlands* ne saurait se livrer tout à fait à l'expérience commune. Cette résistance à la rationalisation n'apparaît pas seulement comme une promotion d'une certaine identité écossaise, elle témoigne également d'une pérennité des croyances concernant le monde aquatique, dont l'inaccessibilité exalte l'imagination. Par ailleurs, le fait que *Nessie* ait accédé en quelque sorte au statut d'emblème de l'Ecosse a sans doute contribué à le rendre sympathique et inversement.

De façon plus prosaïque, la communauté lacustre, n'ayant aucune mort à déplorer imputable à ce « gentil monstre », se retrouve soudée autour de *Nessie* par son intérêt principalement d'ordre économique... (25, p. 13 ; 76) Quant aux touristes, ils ont beau savoir que les plus célèbres photos de *Nessie* ne sont pour la plupart que des canulars, ils affluent toujours vers le loch Ness. Niant être venus pour le monstre mais scrutant « à tout hasard » la surface du lac dans le secret espoir d'apercevoir la vedette de ces eaux, peut-être viennent-ils tout simplement y retrouver leur âme d'enfant, entre rêve et nostalgie d'un monde qui pourrait encore offrir des surprises de taille. Car nous vivons aussi de notre imagination et de nos rêves. Ainsi, comme l'écrit le philosophe Saint-Martin, « il faut expliquer les choses par

l'homme et non l'homme par les choses ». Le monstre du loch Ness, créature mythique, n'en a pas moins une valeur anthropologique et nous parle de nous-mêmes, de nos fantasmes et de nos peurs et nous fait nous interroger sur les mécanismes subtils de notre foi, au sens le plus large du terme (83, p. 4).

Enfin, comme nous en avons fait état dans les pages précédentes, il faut également voir dans l'affaire du loch Ness un affrontement entre zoologues reconnus d'une part et cryptozoologues amateurs, enthousiastes – voire illuminés – de l'autre. Il ne s'agit pas ici de faire l'apologie de la cryptozoologie, loin s'en faut. Toutefois, des sujets tel le monstre du loch Ness amènent à se poser des questions sur l'amateurisme, la science « établie » et les liens parfois ambigus qui les unissent. Force est de reconnaître en effet, si ce n'est d'admirer, la passion et la détermination de personnes ayant parfois tout quitté pour accomplir une mission tenant souvent du sacerdoce. Il s'agit également pour certains de se révolter, souvent maladroitement certes, contre une vision d'un monde désormais fini. Ainsi Henri Bergson (1859-1941) disait-il que « la fabulation est une réaction de la nature contre le pouvoir dissolvant de l'intelligence ». (83, p. 5)

Le monde scientifique, quant à lui, devrait toujours se définir par une insatiable curiosité, une véritable soif de connaissance. Il ne s'agit bien évidemment pas de se montrer naïf, mais au moins de ne pas traiter certains sujets ou personnes avec condescendance, voire avec une certaine morgue comme ce fut le cas du *British Museum* depuis le début de l'affaire du loch Ness. Peut-être, en effet, une expédition organisée sur place par cette honorable institution aurait-elle démenti bien des rumeurs et calmé les ardeurs des naturalistes radicaux, à défaut de faire toute la lumière sur les témoignages rapportés. Ces derniers auraient probablement subsisté, car le pouvoir de l'imaginaire humain est très grand, mais se seraient peut-être raréfiés au fil du temps, laissant le loch Ness redevenir un lac « presque » comme les autres...

Le loch Ness offre un terrain de choix à la démonstration de la force du désir et de l'imaginaire humains. La conclusion qu'offrait William S. Ellis dans son article de 1977 paru dans le *National Geographic* traduit bien ce phénomène de la croyance, c'est pourquoi nous nous permettrons ici de citer l'extrait suivant :

« [...] Je contemplais le lac. C'est alors que je le vis... Ce n'était pas un long cou, une petite tête ou une énorme bosse. Ce que je vis, c'était un miroir reflétant le besoin de mystère

que peut éprouver l'homme à une époque où la lune a été explorée, où les océans sont franchis en moins d'un jour et où les glaces de l'Antarctique livrent leurs secrets. En ce qui me concerne, je vis dans ce miroir le reflet d'un besoin de croire, ou du moins de s'y efforcer, que quelque chose d'extravagant nage dans les eaux sombres du loch Ness ». (65)

Dans ce passage, le monstre du loch Ness apparaît bien tel qu'il est vraiment, coincé entre l'imaginaire des hommes toujours en quête de merveilleux et un univers en quelque sorte désenchanté par la science moderne.

CONCLUSION

Le rives paisibles du loch Ness ont été, depuis près de sept décennies, le théâtre de l'énigme zoologique sans conteste la plus médiatisée de tous les temps. Depuis l'année 1933 où fut rapporté le premier témoignage visuel, ce vaste lac des Hautes Terres écossaises a en effet suscité les plus vives passions.

Depuis, des foules de différentes natures se sont massées sur les bords de ce lac : touristes et journalistes du monde entier, farceurs, scientifiques reconnus, amateurs plus ou moins excentriques *etc.*, à la grande satisfaction des hôteliers et marchands de souvenirs. Tandis que le nombre d'observations rapportées explosait, de nombreux cryptozoologues se lancèrent dans une quête désespérée de la preuve qui établirait définitivement l'existence de créatures inconnues dans le loch Ness.

L'étude sommaire de la masse des « preuves » alléguées nous renseigne moins sur l'existence d'une telle créature que sur la personnalité des chasseurs de monstre eux-mêmes. Les interminables spéculations autour d'arguments indigents favorables à l'existence du monstre constituent en fait l'occasion d'un affrontement en règle, opposant d'une part les tenants d'un rationalisme rigoureux mais peu spectaculaire et, de l'autre, des amateurs passionnés chez qui le rêve l'emporte souvent sur la raison.

Relayés par la presse du monde entier, les rebondissements dans la saga du monstre du loch Ness ont ponctué tout le XXI^{ème} siècle, de façon souvent simplement divertissante mais parfois véritablement passionnante. Grâce à l'incroyable essor de l'information rendue possible par les *media* modernes, le lac écossais a été le berceau de la rapide genèse d'un véritable mythe zoologique contemporain.

Toutefois, on peut considérer que, si le personnage de *Nessie* n'est apparu sur scène que dans les années trente, son arrivée a été inconsciemment préparée par un ensemble de paramètres (folkloriques, culturels, scientifiques...) liés à un pays et une époque donnés. Ce sont ces divers ingrédients qui ont fait que le monstre s'est implanté de façon durable dans son lac des *Highlands* au lieu de tomber dans un relatif anonymat à l'instar des autres monstres lacustres.

Mais l'étude du monstre du loch Ness constitue également l'occasion de s'interroger sur des thèmes aussi divers que l'imaginaire collectif, la mécanique de la croyance ou encore

les liens entre science et amateurisme devant l'irrationnel. Il paraît en tout cas évident que des questions telles que celles qui intéressent les cryptozoologues existeront toujours tant qu'il restera du désir et de l'imagination chez l'Homme. En effet, aucun rationalisme scientifique ne pourra jamais rien changer au phénomène de la croyance, car c'est de cela qu'il est ici question.

Comme l'écrit Victor Hugo, « ce sont les chimères qui nous ressemblent le mieux ». Ainsi, étudier l'histoire du monstre du loch Ness, c'est avant tout s'intéresser à l'Homme lui-même.

REFERENCE

S

BIBLIOGRA

PHIQUES

ET

FILMIQUES

1: SHINE, Adrian J. & MARTIN David S. (1988) : *Loch Ness habitats observed by sonar and underwater television*, in *The Scottish Naturalist, centennial volume, part 3*, Kilbarchan : (éd. J. A. Gibson & D. Heppell), The Scottish Natural History Library ;

2: SMITH, I. R. & LYLE, A. A. (1979) : *Distribution of freshwaters in Great Britain*, Edimbourg : Institute of Terrestrial Ecology ;

3: OWEN, W. (1986) : *The Loch Ness Monster*, Norwich, Jarrold Publishing ;

4: D'après McDONALD DOHERTY, F. : *A geological view of Loch Ness and area*, (adresse URL : <http://www.myspace.co.uk/nessie>) ;

5: SKURDENISH, Julie (1996) : *Denizen of the Deep : the Loch Ness Monster*, (page consultée le 20 janvier 2001), site de *British Heritage* (décembre 1996), adresse URL : <http://www.thehistorynet.com/BritishHeritage/articles> ;

6: JENKINS, P. H. (1993) : *Loch Ness sediments : a preliminary report*, in *The Scottish Naturalist*, vol. 105, Kilbarchan : The Scottish Natural History Library ;

7: BAILEY-WATTS, A. E. & DUNCAN, P. (1981) : *The phytoplankton*, in *The ecology of Scotland's largest lochs : Lomond, Awe, Ness, Morar and Shiel* (éditeur P.S. Maitland) ; *Monographiae Biologicae*, vol. 44 : 91-118, La Haye : Junk ;

8: SHINE, Adrian J., MARTIN David S. & MARJORAM, R. S. (1993) : *Spatial distribution and diurnal migration of the pelagic fish and zooplankton in Loch Ness*, in *The Scottish Naturalist*, vol. 105, Kilbarchan : The Scottish Natural History Library ;

9: MAITLAND, P. S. (1981) (Ed.) : *The ecology of Scotland's largest lochs : Lomond, Awe, Ness, Morar and Shiel* ; *Monographiae Biologicae*, vol. 44, La Haye : Junk ;

10: WALKER, A. F., GREER, R. B. & GARDNER, A. S. (1988) : *Two ecologically distinct forms of Artic Charr *Salvelinus alpinus* (L.) in Loch Rannoch, Scotland*. *Biological Conservation*, vol. 43 : 43-61 ;

11: SHINE, Adrian J. & MARTIN David S. (1993) : *The food and feeding relationships of pelagic fish in Loch Ness*, in *The Scottish Naturalist*, vol. 105, Kilbarchan : The Scottish Natural History Library ;

12: SHINE, Adrian J. (1993) : *Postscript : surgeon or sturgeon ?*, in *The Scottish Naturalist*, vol. 105, Kilbarchan : The Scottish Natural History Library ;

13: WITCHELL, Nicholas (1979) : *Le monstre du Loch Ness*, traduit de l'anglais par France-Marie Watkins, éditions Pierre Belfond, 307 pages,;

14: BAUER, Henry H. (1986) : *The enigma of Loch Ness*, Urbana et Chicago : University of Illinois Press;

15: COSTELLO, Peter (1974 ?) : *In Search of Lake Monsters* (p.25), Garnstone Press ;

16: FRANCK, Richard (1658) : *Northern Memoirs*, édition de 1821 imprimée pour Archibald Constable & Co, Edimbourg, et Hurst, Robinson & Co, Londres, p.196 ;

17: GOULD, Rupert T. (1933) : *The Loch Ness « Monster » - A Survey of the Evidence -Fifty-One Witnesses*, in *Times*, 9 décembre 1933, Londres, pp.13-14 ;

18: GOULD, Rupert T. (1934) : *The Loch Ness Monster and Others*, édition de 1969, New York, University Books ;

19: DIVERS (1995) : *Le Petit Larousse Illustré 1995*, Paris, éd. Larousse ;

- 20:** **DIVERS** (2000) : *Le Petit Larousse Grand Format 2000*, Paris, éd. Larousse ;
- 21:** **RINES, Robert** et **SCOTT, Peter** (1975) : *Naming the Loch Ness monster*, in *Nature*, vol. 258, 11 décembre 1975, pp. 466-468 ;
- 22:** **W., J.** (1976) : *Nessie : What's in an Anagram ?*, in *Science*, vol.191, n° 4222, 9 janvier 1976, p.54 ;
- 23:** **LEHN, William H.** (1979) : *Atmospheric refraction and lake monsters*, in *Science*, vol. 205, 13 juillet 1979, pp. 183-195 ;
- 24:** **BINNS, Ronald** (1985) : *The Loch Ness Mystery Solved*, éd. Prometheus, Buffalo, New York ;
- 25:** **CAMPBELL, Steuart** (1986) : *Loch Ness Monster : the Evidence*, réédition de 1996, Edimbourg : Birlinn, 130 pages ;
- 26:** **FITTER, Richard S. R.** (1988) : *The Loch Ness Monster : Saint Columba to the Loch Ness Investigation Bureau*, in *The Scottish Naturalist, centennial volume, part 2*, p. 47, Kilbarchan : The Scottish Natural History Library (éditeurs : J. A. Gibson & D. Heppell) ;
- 27:** **MEREDITH, D.** (1977) : *The Search at Loch Ness*, p.156, New York : Quadrangle (New York Times) ;
- 28:** **HARMSWORTH, A. G.** (1993) : *Loch Ness – The Monster*, 8^{ième} édition, Inverness : Peter Gray ;
- 29:** **WITCHELL, Nicholas** (1994) : *Unlocking Ness's secrets*, in *Geographical*, mai 1994, pp. 21 –24 ;
- 30:** **MEURGER, Michel.** (1997) : *Le Monstre du Loch Ness, du folklore à la zoologie spéculative*, in *Scientifictions*, n°1, vol. 2, Encrage, Amiens, p.239 ;

31: ADAMNAN (vers 685-689) : *Adamni Vita Sancti Columbae*, Oxford : Clarendon Press, éd. J.T. Fowler (1920), p.142 (chapitre XXVIII : *De cuisdam aquatilis bestiae virtute orationis beati viri repulsione*) ;

32: DYLON, M. et CHADWICK, N. K. (1974) : *The Celtic Realms* (trad. : *Les Royaumes celtiques*), Paris : Fayard, p.183 ;

33: GRIMSHAW, Roger et LESTER, Paul (1976) : *The Meaning of the Loch Ness Monster*, University of Birmingham : Centre for Contemporary Cultural Studies, pp. 3-4, 42 pages (polycopié) ;

34: CAMPBELL, Alex (1962) : *No, Dr Burton !* in *The Scots Magazine*, mai 1962, Dundee, pp. 95-100 ;

35: MASSEY-CZERKAS, Sylvie et GLUT, Donald F. (1982) : *Dinosaurs, mammoths and Cavemen. The Art of Charles R. Knight*, n° 43, New York ; Dutton ;

36: GLUT, Donald F. (1980) : *The Dinosaur Scrapbook*, Secaucus, N. J. : Citadel Press, p. 91 ;

37: SCHOEDSACK, E. B. (1933) : *King Kong* (film);

38: HOYT, Harry (1925) : *Le Monde Perdu* (film), d'après l'œuvre de sir Arthur Conan Doyle ;

39: SPIELBERG, Steven (1993) : *Jurassic Park* (film);

40: REY, Alain (2000) : *Le monstre et la chimère* in *Science et Avenir*, hors-série n°43 de juillet/août 2000, pages 92-93 ;

41: MEURGER, Michel (2000) : *Le monstre du Loch Ness*, in *Science et Avenir*, hors-série n°43 de juillet/août 2000, pp. 22-26 ;

42: DINSDALE, Tim (1973) : *The Story of the Loch Ness Monster*, Londres : Allan Wingate & Target (Universal-Tandem) ;

- 43 :** BURTON, Maurice (1961) : *The Elusive Monster*, Londres : Rupert Hart-Davis ;
- 44 :** WHYTE, Constance (1957) : *More than a Legend*, Londres : Hamish Hamilton ;
- 45 :** MACKAL, Roy P. (1976) : *The Monsters of Loch Ness*, Londres : Macdonald and Jane's ;
- 46 :** CALDWELL, David K. et CALDWELL, Melba C. (1970) : *Consider the Loch Ness Monster : Fact, Fiction or Pilot Whale ?* in *Underwater Nature*, 1970, 6(3), pp. 16-17 ;
- 47 :** BURTON, Maurice (1982) : *The Loch Ness Saga*, in *New Scientist*, 24 juin, 1^{er} et 8 juillet 1982 ;
- 48 :** SMITH, Richard D. (1995) : *The Classic Wilson Nessie Photo : is the Hoax a Hoax ?* in *Fate*, nov. 1995, pp. 42 à 44 ;
- 49 :** FRERE, Richard (1988) : *Loch Ness*, Londres : J. Murray ;
- 50 :** BURTON, Maurice (1969) : *Verdict on Nessie* in *New Scientist*, 23 janvier 1969 ;
- 51 :** BEARDEN, Thomas (1978) : *Nessie photos and the new physics* in *Fortean Times* (lettre au journal), n° 25, pp. 49-50 ;
- 52 :** DINSDALE, Tim (1961) : *Loch Ness Monster*, Londres : Routledge & Kegan Paul (édition de 1982) ;
- 52bis :** DINSDALE, Tim (1961) : *Loch Ness Monster*, Londres : Routledge & Kegan Paul ;
- 53 :** BORD, Colin et BORD, Janet (1981) : *Alien Animals*, Harrisburg : Stackpole Books ;
- 54 :** RINES, Robert H. (avec EDGERTON, Harold E. ; KLEIN, Martin ; WYCKOFF, Charles W.) (1976) : *Search for the Loch Ness Monster* in *Technology Review*, mars/avril 1976, pp. 25-40 ;
- 55 :** HARMSWORTH, Tony (2001) : *The Hugh Gray Picture* in *The Loch Ness Inquirer*, n° 4 , janvier 2001, disponible sur internet : www.loch-ness.org ;

- 56:** HARWOOD, E. G. (1977) : *Interpretation of the 1975 Loch Ness Pictures*, in *Progress in Underwater Science*, vol. 2, pp. 83-90 et 99-102 ;
- 57:** OUDEMANS, Antoon Cornelis (1892) : *The Great Sea Serpent*, Leiden : Brill ;
- 58:** BAKER, Peter F. et WESTWOOD, Mark (1960) : *Underwater detective work in The Scotsman*, 14 septembre 1960 ;
- 59:** BAKER, Peter F. et WESTWOOD, Mark (1962) : *Sounding out the monster in The Observer*, 26 août 1962 ;
- 60:** HOLIDAY, F. W. (1968) : *The Great Orm of Loch Ness*, Londres ;
- 61:** TUCKER, D. G. et BRAITHWAITE, Hugh (1969) : *Sonar picks up stirrings in Loch Ness in New Scientist* (décembre 1969), pp. 664-666 ;
- 62:** KLEIN, Martin (avec DINSDALE, Tim ; FOSTER, L. S. ; RINES, Robert) (1972) : *Underwater Search at Loch Ness*, Concord ;
- 63:** KLEIN, Martin et FINKELSTEIN, Charles (1976) : *Sonar serendipidity in Loch Ness in Technology Review*, décembre 1976, n° 79 (2), pp. 44-47 ;
- 64:** SHINE, Adrian (1983) : *The biology of Loch Ness in New Scientist* (17 février 1983), pp. 462-467 ;
- 65:** ELLIS, William S. (1977) : *Loch Ness, the Lake and the Legend in National Geographic*, vol.151, n° 6, juin 1977, pp. 759 à 778 ;
- 66:** CARROLL, Robert Todd (1998) : *Loch Ness monster - « Nessie »*, article du *Skeptic's Dictionary*, consulté le 20 septembre 2001, adresse URL:
www.dcn.davis.ca.us/~bcarrol/skeptic/nessie.html
- 67:** HIGHLANDS & ISLANDS ENTERPRISE (1999) : *Visitor attraction statistics, Highlands & Islands 1998*, 35 p. ;

- 68:** **FALCONER, Julie A. M.** (1998) : *Extinct the Loch Ness monster, or its visitors ?*, rapport, The Scottish Hotel School, Université de Strathclyde, 46 pages ;
- 69:** **X.** (1999) : *What a monster bash in The Scotsman* (9 août 1999) ;
- 70:** **SWIRE, Otta F.** (1963) : *The Highlands and their legends*, Edimbourg et Londres : Oliver & Boyd, , 290 p. ;
- 71:** **ARCHIBALD, Malcolm** (1996) : *Scottish Animals and Bird Folklore*, éd. St Andrew Press, 130 p. ;
- 72:** **LENGYEL, Lancelot** (1969) : *Le Secret des Celtes*, p. 216, Forcalquier : Robert Morel ;
- 73:** **CHARBONNEAU LASSAY, Louis** (1940) : *Le Bestiaire du Christ*, p. 734, Bruges : Desclée de Brouwer ;
- 74:** **MONTGOMERY CAMPBELL, Elizabeth** et **SALOMON, David** (1972) : *The Search for Morag*, éd. Tom Stacey, 192 pages ;
- 75:** **MACNEILL, F. M.** (1957) : *The Silver Bough vol.1, Scottish Folklore & Folk Belief*, Glasgow : William MacLellan ;
- 76:** **LE BORGNE, Aude** (2000) : *Des kelpies à Nessie*, in *Science et Avenir*, hors-série n°43 de juillet/août 2000, page 27 ;
- 77:** **BAKER, Peter F.** (1960) : *Objets seen in Loch Ness in The Scotsman*, 13 septembre 1960 ;
- 78:** **BURTON, Maurice** (1960) : *The World of Science – The Problem of the Loch Ness Monster : A Scientific Investigation (2)* in *The Illustrated London News* (23 juillet 1960), pp. 150-152 ;
- 79:** **DORSON, Richard M.** (1968) : *The British Folklorists. A History*, Chicago : The University of Chicago Press ;

80: CAMPBELL, John F. (1862) : *Popular Tales of the West Highlands*, tome IV, Edimbourg : Edmonston & Douglas ;

81: EVERHART, Mike (page consultée le 20 août 2001) : *Something about Pliosaurus...*, adresse URL : <http://www.oceansofkansas.com/pliosaur.html> ;

82: HUBAUT, Sandrine (2000) : *Merveilleux et fantastique in Science et Avenir*, hors-série n°43 de juillet/août 2000, page 99 ;

83: NERON de SURGY, Olivier (2000) : *Une fourmi de dix-huit mètres...* in *Science et Avenir*, hors-série juillet/août 2000 de Sciences et Avenir, pages 4-7 ;

84: AEPPLI, Ernest (1951) : *Les rêves et leur interprétation*, Paris : Robert Laffont ;

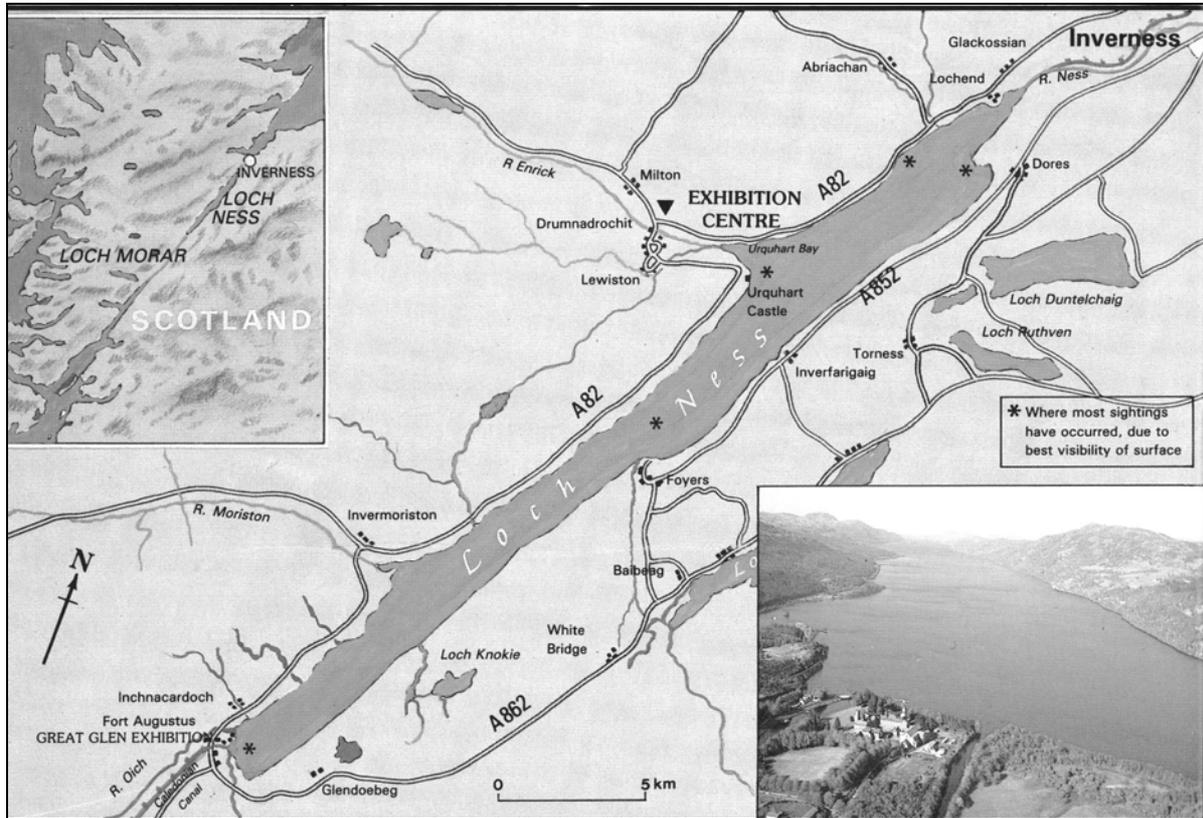
85: CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (1982) : *Dictionnaire des Symboles*, Paris : Robert Laffont – Jupiter, 1060 pages ;

ILLUSTRATIONS



Carte n° 1: l'Ecosse.

Source : William Owen (3, p. 31)



Carte n° 2: le loch Ness et ses abords.
Source : Anthony G. Harmsworth (28, p. 32)



Figure n° 1: vue aérienne du loch Ness.
Source : internet (<http://www.myspace.co.uk/nessie>)



Figure n° 2 : dessin humoristique paru dans le *Daily Express* du 14 décembre 1933, illustrant l'effervescence de l'époque (le scaphandrier à *Nessie* : "je ne peux pas vous empêcher de remonter, mais un bon conseil : restez au fond et amusez-vous bien!").

Source : Michel Meurger (30, p. 147)



Figure n° 3 : photographie prise par Hugh Gray le 12 novembre 1933,
la première prétendant montrer le monstre du loch Ness.
Source : Henry H. Bauer (14, p. 14)

Figure n° 4 (ci-contre) :

Extrait du film *King Kong* (1933) représentant un brontosauve de cinéma au caractère pour le moins irascible...

Source : Michel Meurger (30, p. 211)

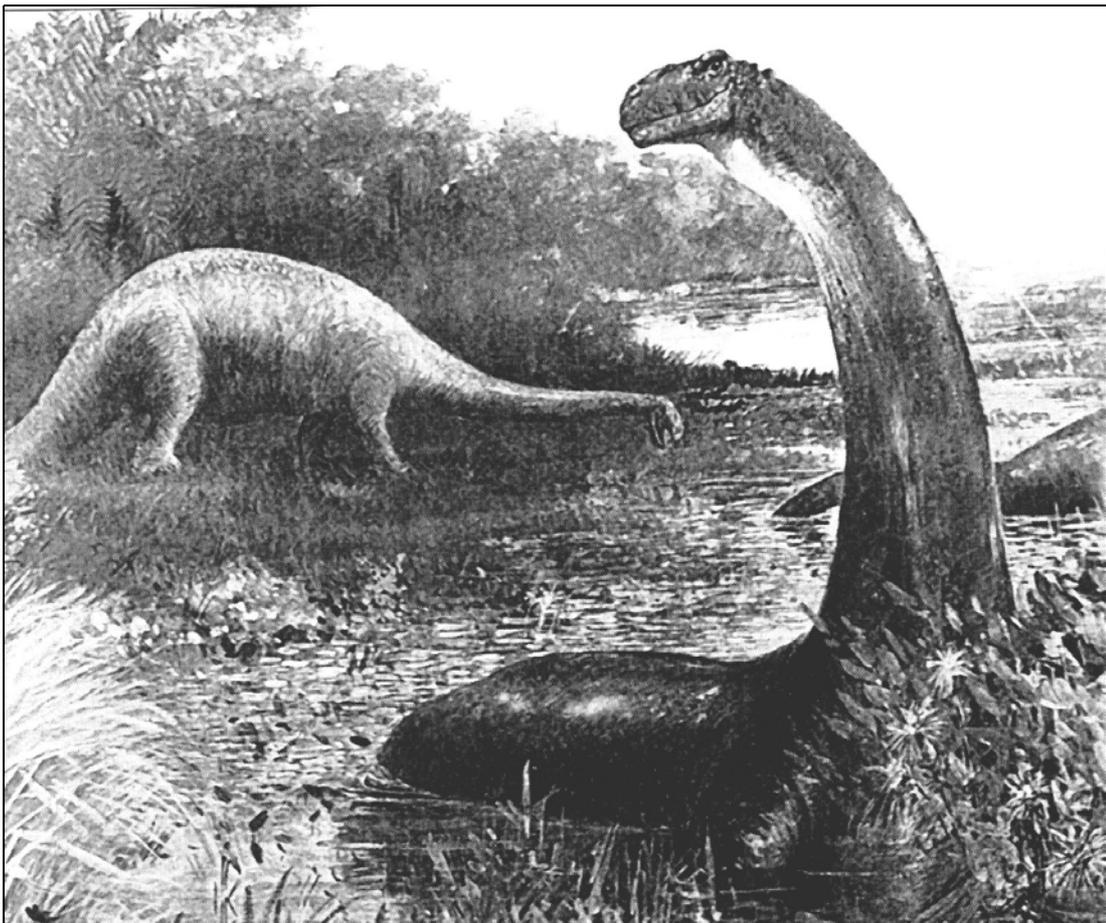
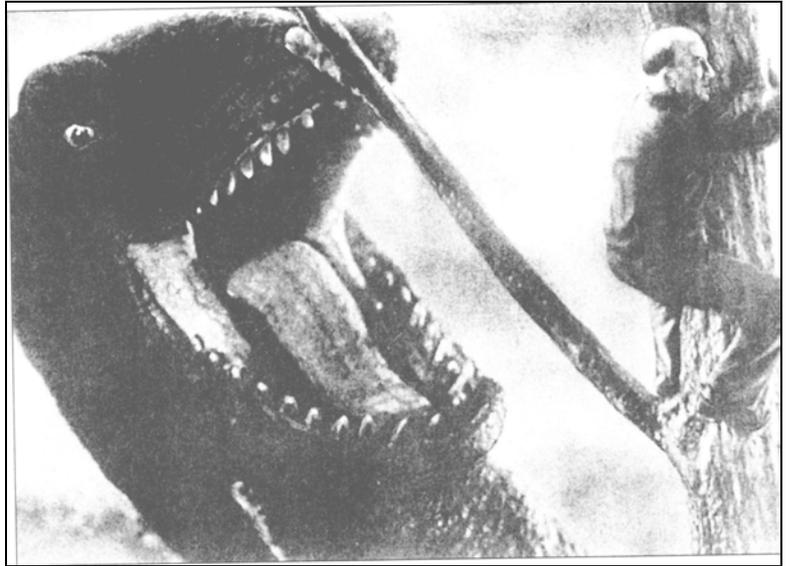


Figure n° 5 : peinture de Charles Knight (1898) représentant un brontosauve (ou apatosauve) dans l'environnement aquatique que lui attribuaient les paléontologues de l'époque.

Source : Michel Meurger (30, p. 211)

Figure 6a (ci-contre) : la fameuse "photo du médecin", réalisée par Robert K. Wilson en 1934.

Source : *Steuart Campbell (25, p. 39)*

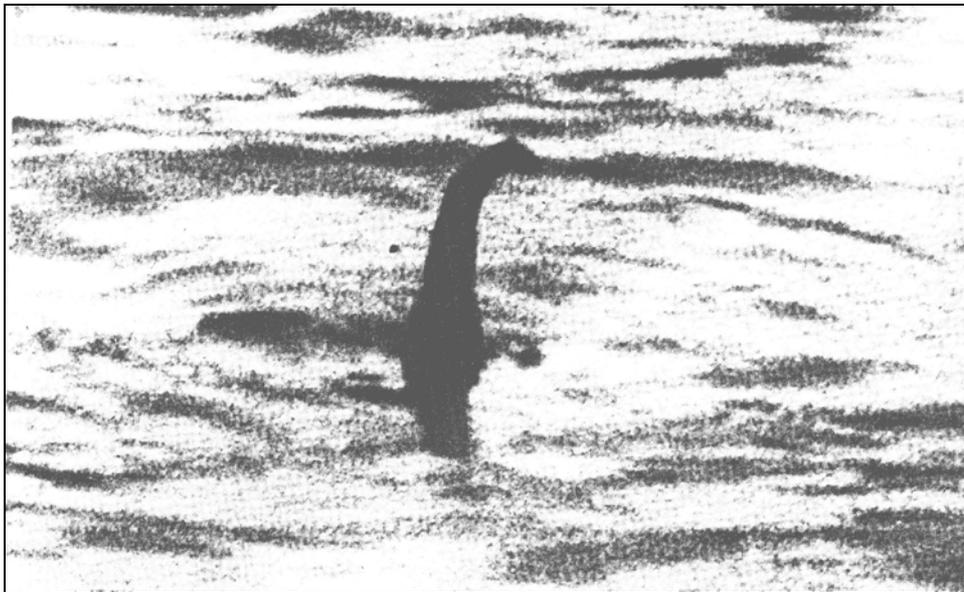
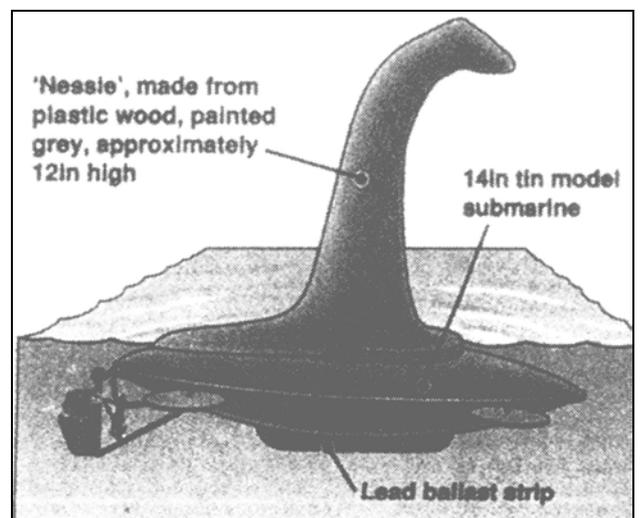


Figure 6b (ci-contre) :
em 6a (agrandissement)
Source : *Henry H. Bauer*
4, p. 15)

Figure 7 : reconstitution du modèle ayant servi à la réalisation de la "photo du médecin", d'après Martin et Boyd.

Source : *Michel Meurger (30, p. 148)*



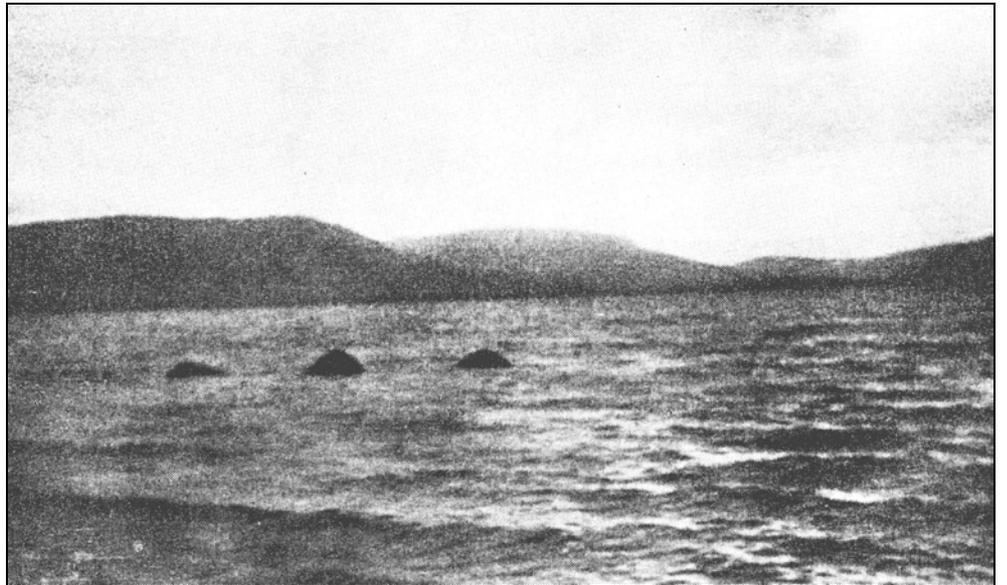


Figure 8 : photographie réalisée par Lachlan Stuart le 14 juillet 1951.
Source : Henry H. Bauer (14, p. 16)

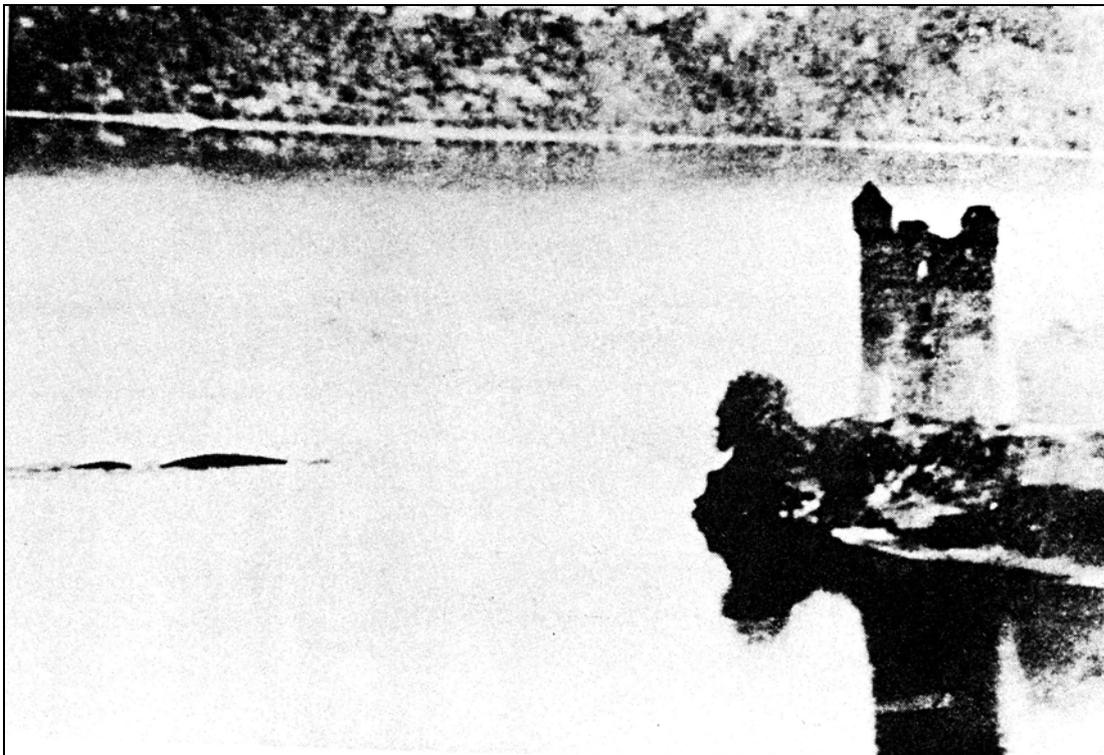


Figure 9 : photographie réalisée par Peter A. MacNab le 29 juillet 1955.
Source : Henry H. Bauer (14, p. 16)

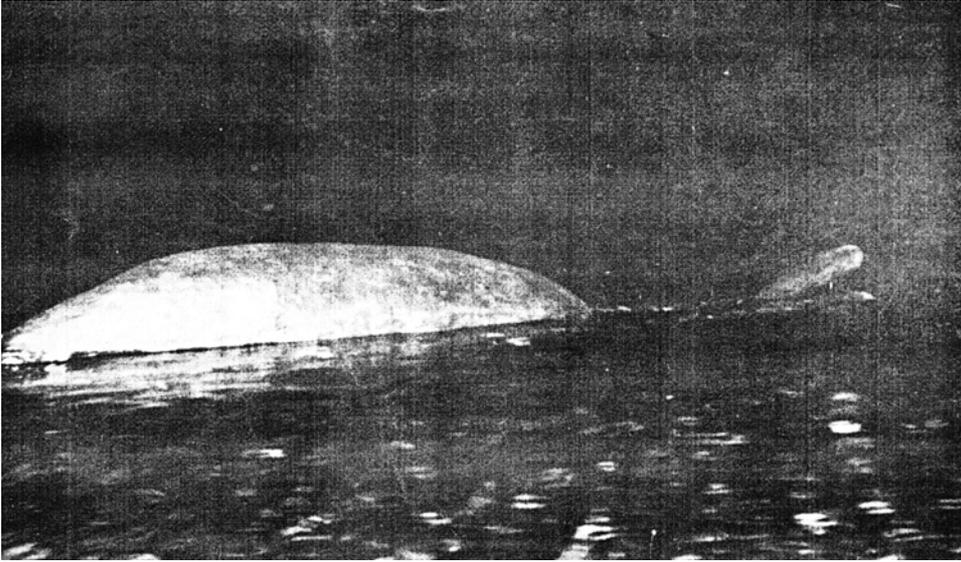


Figure n° 10 : photographie réalisée par Peter O'Connor le 27 mai 1960.
Source : Tim Dinsdale (52)



Figure 11 : tracé enregistré par le sonar du *Rival III* le 3 décembre 1954.
Source : Steuart Campbell (25, p. 81)